

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns frames the entire page. The border is composed of a top and bottom horizontal section and two vertical side sections, all featuring symmetrical, swirling designs.

**Stéphanie Plum -
Bonus - Deux
aventures
inédites**

Janet Evanovich

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JANET EVANOVICH

UNE PLUM SOUS LE SAPIN

SUIVIE DE
RECHERCHE
VALENTIN
DÉSESPÉRÉMENT



DEUX AVENTURES
INÉDITES
DE STÉPHANIE
PLUM

12N

JANET EVANOVICH

UNE PLUM SOUS LE SAPIN

SUIVIE DE
RECHERCHE
VALENTIN
DÉSESPÉRÉMENT



DEUX AVENTURES
INÉDITES
DE STÉPHANIE
PLUM

IZN

**Les enquêtes de Stéphanie Plum,
prochainement disponibles
dans leur intégralité !**

La Prime

Jamais deux sans toi

À la une, à la deux, à la proie

Quatre ou double

octobre 2013*

Cinq à sexe

octobre 2013*

Six appeal

avril 2014*

Septième ciel

avril 2014*

Le Grand huit

octobre 2014*

Les Neuf vies de Stéphanie

octobre 2014*

Une Plum sous le sapin

suivie de

Recherche Valentin désespérément

deux aventures inédites

**La suite des aventures
de Stéphanie Plum
sera publiée de manière
totalement inédite en
France à compter de 2015.**

* Nouvelles éditions

Rendez-vous sur
www.12-21editions.fr



JANET EVANOVICH

UNE PLUM
SOUS LE SAPIN

suivie de
RECHERCHE
VALENTIN
DÉSESPÉRÉMENT

*Traduits de l'américain par
Axelle Demoulin et Nicolas Ancion*

POCKET

UNE PLUM SOUS LE SAPIN

CHAPITRE 1

Je m'appelle Stéphanie Plum et il y a un drôle de type dans ma cuisine. Il a surgi de nulle part. Je sirotais mon café et je passais en revue le planning de la journée, quand d'un coup : *boum* ! je l'ai vu devant moi.

Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix, avait des cheveux blonds ondulés noués en catogan, de petits yeux marron et un corps d'athlète. Il semblait avoir une bonne vingtaine d'années, trente tout au plus. Il portait un jean, des bottes et un T-shirt blanc à manches longues un peu sale. Il avait enfilé sur ses larges épaules une veste en cuir noir usé. Il affichait une barbe de deux jours et n'avait pas l'air content du tout.

— Eh bien, ça, c'est génial, a-t-il lâché en m'examinant d'un air dégouté, les mains sur les hanches.

Mon cœur jouait des castagnettes dans ma poitrine. J'étais complètement perdue. Je ne savais pas qui était ce type, encore moins ce qu'il fichait dans ma cuisine. Il n'était pas rassurant du tout mais j'étais fascinée. J'avais l'impression d'avoir débarqué à une fête d'anniversaire un jour trop tôt. Du genre... qu'est-ce qui se passe, nom d'un chien ?

— Mais comment êtes-vous... ? ai-je balbutié. Enfin, je veux dire qu'est-ce que... ?

— Hé, ce n'est pas à moi qu'il faut poser ce genre de questions, ma petite dame. Je suis aussi étonné que vous.

— Comment êtes-vous entré dans mon appartement ?

— Ma jolie, vous ne me croiriez pas si je vous l'expliquais.

Il s'est avancé jusqu'au réfrigérateur, a ouvert la porte et s'est choisi une bière. Il a dégoupillé la canette, avalé une longue gorgée puis s'est essuyé la bouche du revers de la main.

— Vous voyez, dans *Star Trek*, les gens qui sont téléportés ? C'est un peu ça.

Bien, bien. Il y a un grand type qui boit une bière dans ma cuisine et il a l'air taré. La seule autre explication possible, c'est que j'hallucine et qu'il n'existe pas. J'ai fumé un peu d'herbe à la fac mais c'est tout. Certainement pas de quoi provoquer des hallucinations. Il y avait des champignons sur ma pizza hier soir : est-ce que ça pourrait être ça ?

Heureusement, comme chasseuse de primes, je suis habituée à trouver des grands types pas rassurants dans les placards ou sous les lits. Du coup, j'ai calmement traversé la cuisine, plongé la main dans la boîte à biscuits et j'en ai

sorti mon Smith & Wesson .38 cinq coups.

— Bon Dieu, qu'est-ce que vous allez faire avec cette arme ? Me tirer dessus ? Vous croyez que ça va changer quoi que ce soit ?

Il a observé le revolver plus attentivement puis a secoué la tête, avec son air dégoûté.

— Chérie, ce flingue n'est même pas chargé.

— Il pourrait y avoir une balle, elle pourrait être dans la chambre.

— Oui, c'est ça.

Il a fini sa bière et a quitté la cuisine pour se diriger vers le salon. Il a regardé autour de lui avant de poursuivre sa route jusqu'à la chambre.

— Hé ! Minute ! Où est-ce que vous allez comme ça ?

Il ne s'est pas arrêté.

— Ça suffit, j'appelle la police.

— Fichez-moi la paix, j'ai vraiment une journée de merde.

Il a retiré ses bottes d'un coup de pied, s'est affalé sur mon lit et a scanné la pièce du regard depuis son poste d'observation.

— Où est la télé ?

— Dans le salon.

— J'y crois pas ! Vous n'avez même pas la télé dans votre chambre ? ! C'est pourri.

Je me suis approchée prudemment du lit et j'ai tendu la main pour le toucher.

— Oui, je suis réel. En quelque sorte. Et tout mon équipement est en état de marche.

Il a souri pour la première fois. C'était un sourire à tomber raide. Des dents blanches éclatantes, des yeux rieurs qui se plissaient aux coins.

— Au cas où ça vous intéresserait, a-t-il ajouté.

Son sourire était craquant et c'était plutôt une mauvaise nouvelle. Je n'avais aucune idée de ce que signifiait « *réel. En quelque sorte* » et je n'étais pas sûre d'aimer l'idée que son équipement soit en état de marche. En tout cas, les battements de mon cœur ne retrouvaient pas leur rythme habituel. Pour dire la vérité : je suis un peu trouillard comme chasseuse de primes. Mais, si je ne suis pas la personne la plus courageuse du monde, je suis la reine du bluff. J'ai levé les yeux au ciel.

— Revenez sur terre.

— Vous changerez d'avis. Elles finissent toujours par changer d'avis.

— Elles ?

— Les femmes. Les femmes m'adorent.

Heureusement que je n'avais pas de balle dans la chambre du revolver, contrairement à ce que j'avais prétendu, sinon j'aurais abattu ce type sans hésiter.

— Vous avez un nom ?

— Diesel.

— C'est votre nom ou votre prénom ?

— C'est mon nom complet. Et vous, vous êtes *qui* ?

— Stéphanie Plum.

— Vous vivez ici toute seule ?

— Non.

— C'est un gros bobard, ça. Il est écrit « je vis seule » sur votre front.

J'ai plissé les yeux.

— Pardon ?

— Vous n'êtes pas vraiment une bombe. Cheveux en pétard. Pantalon de jogging informe. Pas de maquillage. Une personnalité de merde. Pourtant, vous ne manquez pas de potentiel. Votre silhouette, ça va. Vous faites quoi, du 90 C ? Et puis votre bouche est pas mal. De jolies lèvres boudeuses.

Il m'a décoché un nouveau sourire.

— Un type pourrait se faire des idées en regardant ces lèvres.

Super. Le taré qui s'était introduit dans mon appartement se faisait des idées sur mes lèvres. J'ai pensé aux violeurs en série et aux prédateurs sexuels. Les mises en garde de ma mère ont résonné dans ma tête. *Attention aux inconnus. Verrouille ta porte.* Oui mais ce n'est pas ma faute, ai-je pensé. Ma porte *était* verrouillée. Qu'est-ce qui se passait ?

J'ai pris ses bottes, les ai portées jusqu'à la porte d'entrée et les ai balancées dans le couloir.

— Vos bottes sont sur le palier. Si vous ne venez pas les chercher, je les jette dans le vide-ordures.

Mon voisin, M. Wolesky, est sorti de l'ascenseur. Il tenait dans sa main un petit sac en papier blanc de la boulangerie.

— Regardez, m'a-t-il souri. Je commence la journée avec un donut. Voilà l'effet que Noël a sur moi : ça me rend dingue et puis faut que je m'achète un donut. Il reste encore quatre jours et les magasins ont déjà été pillés. Ils disent que tout est en soldes mais je sais qu'ils gonflent les prix. Ils essaient systématiquement d'arnaquer les gens à Noël. Il devrait y avoir une loi. Quelqu'un devrait se pencher sur la question.

M. Wolesky a déverrouillé la serrure, est entré dans son appartement et a claqué la porte derrière lui. Le verrou a cliqueté et j'ai entendu qu'on mettait la télévision en marche.

Diesel m'a poussée du coude pour passer et a récupéré ses bottes dans le couloir.

— Vous savez, vous avez un vrai problème relationnel.

— Voilà du relationnel, ai-je rétorqué en claquant la porte pour l'enfermer à l'extérieur de l'appartement.

Le verrou a glissé, la serrure a tourné et Diesel a ouvert la porte. Il s'est dirigé droit vers le canapé et s'est assis dessus pour enfiler ses bottes.

Difficile de dire quelles émotions je ressentais. Perdue et abasourdie caracolaient en tête. Morte de trouille n'était pas loin derrière.

— Comment avez-vous fait ça ? lui ai-je demandé d'une voix haut perchée, le souffle coupé. Comment êtes-vous arrivé à déverrouiller ma

porte ?

— Je ne sais pas. C'est juste le genre de trucs dont nous sommes capables.

Mes bras se sont couverts de chair de poule.

— Maintenant, j'ai vraiment les jetons.

— Relax, je ne vais pas vous faire de mal. C'est vrai, quoi, je suis censé vous rendre la vie plus agréable.

Il a ricané et il a ajouté :

— Ouais, tu parles.

Respire à fond, Stéphanie. C'est pas le moment d'hyperventiler. Si je perds connaissance par manque d'oxygène, Dieu sait ce qui va m'arriver. Et si c'est un extraterrestre et qu'il m'enfoncé une sonde anale pendant que je suis dans les vapes ? J'ai senti un frisson me parcourir. *Beurk !*

— Vous êtes quoi, en fait ? lui ai-je demandé. Un fantôme ? Un vampire ? Un extraterrestre ?

Il s'est installé confortablement sur le canapé et a allumé la télé.

— Vous n'êtes pas loin.

J'étais perdue. Comment se débarrasser de quelqu'un qui peut déverrouiller les portes ? Ça ne sert à rien de le faire arrêter. Et même si je décidais d'appeler la police, qu'est-ce que je leur dirais ? J'ai un mec zarbi dans mon appartement ?

— Et si je vous mettais les menottes et que je vous enchaînais à un meuble ? Qu'est-ce qui se passerait ?

Il zappait et se concentrait sur la télé.

— Je pourrais me libérer.

— Et si je vous tirais dessus ?

— Je serais fâché. Et ce n'est jamais une bonne idée de me mettre en colère.

— Mais est-ce que je pourrais vous tuer ? Je pourrais vous blesser ?

— C'est quoi ça ? « Questions pour un champion » ? Y pas de match à la télé ? Quelle heure est-il d'ailleurs ? Et où est-ce que je suis ?

— Vous êtes à Trenton, dans le New Jersey. Il est huit heures du matin. Et vous n'avez pas répondu à ma question.

Il a éteint le poste.

— Merde. Trenton. J'aurais dû deviner. Huit heures du matin ! J'ai toute la journée devant moi. Super. Et la réponse à votre question est non. Ce ne serait pas facile de me tuer mais je suppose qu'en réfléchissant bien, vous finiriez par trouver une astuce.

Je me suis dirigée vers la cuisine pour appeler ma voisine de palier, Mme Karwatt.

— Je me demandais si vous pouviez venir une minute. J'ai quelque chose à vous montrer.

Un moment plus tard, je conduisais Mme Karwatt dans mon salon.

— Qu'est-ce que vous voyez ? Y a-t-il quelqu'un assis dans mon

canapé ?

— Il y a un homme dans votre canapé. Il est grand et il a les cheveux blonds noués en catogan. C'est la bonne réponse ?

— Je voulais juste être sûre. Merci.

Mme Karwatt est partie, mais Diesel est resté où il était.

— Elle vous voyait.

— Quel scoop !

Cela faisait presque une demi-heure qu'il était dans mon appartement et il n'avait pas encore tenté de me déboîter les cervicales ni de me coller au sol. C'était bon signe, non ? La voix de ma mère est revenue. *Ça ne veut rien dire. Ne baisse pas la garde. Ça pourrait être un psychopathe !* Le problème, c'est que l'idée que ce type puisse être un détraqué contredisait mon instinct, qui me chuchotait qu'il était parfaitement normal. Envahissant, arrogant et globalement chiant mais pas psychopathe. Évidemment, mon instinct pouvait être biaisé par le fait que cet inconnu était très mignon. Et qu'il sentait drôlement bon.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? lui ai-je demandé.

Ma curiosité l'avait emporté sur la panique.

Il s'est levé, s'est étiré et s'est gratté le ventre.

— Et si je vous disais que je suis un putain d'esprit de Noël ?

Je suis restée bouche bée. *Un putain d'esprit de Noël.* Je devais être en train de rêver. J'avais probablement aussi rêvé que j'avais appelé Mme Karwatt. C'était rigolo, en fait.

— D'accord. Ça simplifie les choses. De l'esprit de Noël, j'en ai à revendre : je n'ai donc pas besoin de vous.

— C'est pas moi qui décide, Gracie. Perso, je *déteste* Noël. Et je préférerais être assis à l'ombre d'un palmier en ce moment mais, bon, je suis là. Alors, on assume.

— Je ne m'appelle pas Gracie.

— Peu importe.

Il a regardé autour de lui.

— Où est votre sapin ? Vous êtes censée avoir un beau sapin de Noël.

— J'ai pas eu le temps d'en acheter un. En ce moment, je suis à la recherche d'un type. Pierre Nauël. Il est accusé de cambriolage et il ne s'est pas présenté au tribunal. Il a violé sa libération sous caution.

— Ha ! Ha ! Elle est bien bonne. Une excuse en or pour se passer de sapin de Noël. Laissez-moi deviner... Vous êtes chasseuse de primes, c'est ça ?

— Oui.

— Vous n'avez pas du tout la dégaine d'une chasseuse de primes.

— Une chasseuse de primes doit ressembler à quoi, selon vous, ?

— En noir des pieds à la tête, un six coups attaché à la jambe, un cigare planté entre les dents.

J'ai à nouveau levé les yeux au ciel. Il a poursuivi sans se laisser

distraindre :

— Et vous recherchez le Père Noël, parce qu'il s'est volatilisé.

— Pas le Père Noël, Pierre Nauël. P-i-e-r-r-e N-a-u-ë-l.

— Pierre Nauël ! Putain, quel nom ! Qu'est-ce qu'il a volé, un traîneau ?

Il a rigolé tout seul. J'ai trouvé sa réflexion déplacée de la part d'un gars qui porte un nom de carburant.

— D'abord, mon boulot est parfaitement honorable. Je travaille comme agent de cautionnement pour le bureau de Vincent Plum. Ensuite, ce n'est pas un nom si bizarre que ça, Pierre Nauël. Il s'appelait peut-être Moëlle quand il a débarqué à Ellis Island et ce sont les agents de l'immigration qui se sont trompés dans la retranscription. Ça s'est passé bien plus souvent qu'on ne le croit. Enfin, je ne sais même pas pourquoi je vous explique tout ça. J'ai probablement fait un AVC, je suis tombée, je me suis cognée la tête, je me trouve en ce moment aux urgences et tout ceci n'est qu'une hallucination.

— Vous voyez, c'est ça le problème. Plus personne ne croit au spirituel. Plus personne ne croit aux miracles. À vrai dire, je suis un peu surnaturel. Pourquoi est-ce que vous n'acceptez pas cette idée tout simplement ? Ça vous permettrait de vous détendre un peu. Je parie que vous ne croyez même pas au Père Noël, non plus. Peut-être que ce n'est pas Pierre Moëlle qu'on a changé en Pierre Nauël mais le Père Noël qu'on a changé en Pierre Nauël. Le vieux barbu en a peut-être eu marre de son train-train, plein le dos de distribuer des jouets aux gosses : il a décidé de se planquer quelque part, tranquille.

— En résumé, vous pensez que le Père Noël vit à Trenton sous un faux nom ?

Diesel a haussé les épaules.

— C'est possible. Le Père Noël est un drôle de gars. Il a un côté obscur, vous savez.

— Je l'ignorais.

— Peu de gens le savent. Bon, et si vous arriviez à arrêter ce Pierre, vous achèteriez un sapin ?

— Probablement pas. Je n'ai pas de quoi me payer un sapin. Et je n'ai pas de décorations de Noël.

— Oh non, je suis tombé sur une geignarde ! Pas de fric, pas le temps, pas de guirlandes. Et patati et patata...

— Hé, c'est ma vie ! Je ne suis pas obligée d'avoir un sapin de Noël si je n'en ai pas envie.

En réalité, j'avais très envie d'un sapin. Un beau gros conifère avec des lumières colorées et un ange au sommet. J'avais envie d'une couronne de Noël sur ma porte, de bougies rouges sur la table de la salle à manger, de cadeaux bien emballés pour ma famille, cachés dans mon armoire. J'avais envie de mettre des chansons de Noël sur ma chaîne et une bûche dans mon frigo. Bref, tout ce qu'était censée désirer une vraie Plum pour Noël.

J'avais envie de me réveiller le matin heureuse et de bonne humeur, de

travailler à établir la paix sur terre et à aider tous les citoyens du monde. Et j'avais envie d'une dinde aux marrons, bien entendu.

Eh bien, devinez quoi ? Je n'avais *rien* de tout ça.

Pas de sapin. Pas de couronne, pas de bougies, pas de cadeaux, pas de putain de bûche et pas de dinde aux marrons.

Chaque année, je rêvais d'un Noël parfait et chaque année, je passais juste à côté. Mes Noël, c'était le bordel : des cadeaux achetés à la dernière minute et mal emballés, un morceau de bûche que mes parents m'envoyaient de chez eux et, ces dernières années, je n'avais même plus droit au sapin. Je n'arrivais jamais à me *mettre* à Noël.

— Comment ça, vous ne voulez pas de sapin ? a grogné Diesel. Tout le monde en veut un. Si vous en aviez un, le Père Noël vous apporterait des cadeaux : des bigoudis ou des chaussures ultra-sexy, par exemple.

Un soupir m'a échappé.

— J'apprécie beaucoup votre conseil mais il faut que vous partiez maintenant. J'ai des trucs à faire. Je dois travailler sur l'affaire Nauël et, après, j'ai promis à ma mère de l'aider à préparer des gâteaux pour le réveillon.

— C'est pas un bon plan. J'aime pas trop faire la cuisine. J'ai une meilleure idée. Si on partait à la recherche de Nauël puis qu'on allait acheter un sapin ? Et en rentrant de nos courses, on pourrait voir si les Titans ne jouent pas ce soir. On pourrait se regarder un match de hockey.

— Je peux savoir comment vous êtes au courant, pour les Titans ?

— Je sais tout.

J'ai levé les yeux au ciel une fois de plus et suis passée devant lui. Je levais tellement les yeux au ciel que ça me donnait mal à la tête.

— Bon, ça va, je suis déjà venu à Trenton en fait, a-t-il admis. Faut que vous arrêtiez de lever les yeux au ciel. Vous allez vous décrocher un truc.

J'aurais voulu prendre une douche mais il était hors de question de me laver tant qu'il y aurait un inconnu dans mon salon.

— Je me change puis je pars bosser, lui ai-je annoncé. Vous n'allez pas apparaître tout à coup dans ma chambre ?

— Vous voudriez que je le fasse ?

— Non !

— Tant pis pour vous.

Il a reporté son attention sur le canapé et la télé.

— Prévenez-moi si vous changez d'avis.

Une heure plus tard, nous étions dans ma Honda CRV, l'Homme surnaturel et moi. Je ne l'avais pas invité. Il avait simplement déverrouillé la portière et s'était installé.

— Allez, avouez que vous commencez à m'apprécier, non ?

— Faux. Je *ne* vous apprécie *pas*. Mais, pour une raison qui m'échappe complètement, je flippe.

— C'est parce que je suis craquant.

— Vous n'êtes *pas* craquant. Vous êtes un crétin.

Il m'a décoché un autre de ses sourires de la mort.

— Peut-être mais je suis un crétin *craquant*.

Je conduisais et Diesel occupait la place du mort. Il feuilletait mon dossier sur Nauël.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On va chez lui et on l'emmène de force ?

— Il vit avec sa sœur, Elaine Gluck. Je suis allée chez eux hier. Sa sœur m'a dit qu'il avait disparu. Je crois qu'elle sait où il est, j'y retourne aujourd'hui pour lui mettre la pression.

— Ce type a soixante-seize ans... il s'est introduit dans le magasin de bricolage Kreider's Hardware à deux heures du matin, a volé pour mille cinq cents dollars d'outils électriques et un pot de peinture jaune, nuance « soleil radieux », a lu Diesel. Il s'est fait choper par une caméra de sécurité. Quel imbécile ! Tout le monde sait qu'il faut porter une cagoule de ski pour ce genre de boulot. Il ne regarde pas la télé, ou quoi ? Il ne va jamais au cinéma ?

Diesel a sorti une photo du dossier.

— Une seconde. C'est lui le type ?

— Oui.

Le visage de Diesel s'est éclairé et le fameux sourire a refait son apparition.

— Et vous êtes passée chez lui hier ?

— Oui.

— Vous êtes douée, dans votre boulot ? Vous êtes douée pour retrouver les gens ?

— Non, mais j'ai de la chance.

— C'est encore mieux, a-t-il approuvé.

— On dirait que vous venez d'avoir une révélation.

— Pas qu'un peu. Les pièces du puzzle commencent à s'assembler.

— Et ?

— Désolé, a-t-il prétexté, c'était une révélation personnelle.

Pierre Nauël et sa sœur, Elaine Gluck, vivaient à North Trenton, dans un quartier de petites maisons, de grosses télévisions et de voitures américaines. L'esprit de Noël était omniprésent dans le coin. Des bougies électriques brûlaient aux fenêtres. Les jardinets devant les maisons, pas plus grands que des timbres-postes, débordaient de rennes, de bonshommes de neige et de Pères Noël ventripotents. La maison de Pierre Nauël était la meilleure, ou la pire, selon le point de vue. Elle était couverte de guirlandes lumineuses rouges, vertes, jaunes et bleues, entrecoupées de cascades de petites lumières blanches clignotantes. Un panneau sur le toit attirait l'attention avec, en lettres de néon, PAIX SUR LA TERRE. Un énorme Père Noël en plastique était coincé avec son traîneau devant la maison. Et trois chanteurs de Noël en plastique d'un mètre cinquante, datant de l'époque de Dickens au moins, se serraient les coudes sous le porche.

— Voilà ce que j'appelle l'esprit de Noël, a souri Diesel.

— Au risque de passer pour une cynique, il a probablement volé les guirlandes lumineuses.

— Ce n'est pas mon problème, a signalé Diesel en ouvrant la portière de la voiture.

— Attendez. Fermez la porte. Vous allez *rester* ici pendant que je parle avec Elaine.

— Et rater le plus intéressant ? Pas question.

Il est sorti de ma Honda et s'est planté sur le trottoir, les mains dans les poches.

— Bon, ça va. Mais ne dites rien. Restez derrière moi et tâchez d'avoir l'air respectable.

— Vous trouvez que je n'ai pas l'air respectable ?

— Il y a des taches de sauce sur votre chemise.

Il a baissé les yeux vers son torse.

— C'est ma chemise préférée, elle est super agréable à porter. Et puis ce ne sont pas des taches de sauce, ce sont des taches de graisse. J'ai dû réparer ma moto.

— Quel genre de moto ?

— Une Harley customisée. Avant j'avais une grosse cruiser avec des pots d'échappement Python.

Il a souri en y repensant :

— Elle était super.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je l'ai crashée.

— C'est ce qui vous a mis dans cet état second ? Vous êtes mort ou un truc dans le genre ?

— Non, la seule chose qui est morte, c'est la moto.

On était en milieu de matinée et le soleil disparaissait derrière une couche nuageuse qui avait la couleur et la texture du tofu. Je portais des chaussettes en laine, des bottines Caterpillar à semelle épaisse, un jean noir, une chemise à carreaux en flanelle par-dessus un T-shirt et une veste en cuir noir de motard. Malgré toutes ces couches, je me gelais les fesses. Diesel n'avait même pas fermé sa veste et ne semblait pas avoir froid du tout.

J'ai traversé la rue et sonné à la porte.

Elaine a ouvert et m'a souri. Elle avait quelques centimètres de moins que moi et était presque aussi large que haute. Elle devait avoir soixante-dix ans. Ses cheveux étaient blancs comme neige, coupés court et bouclés. Elle avait des joues comme des pommes rouges et des yeux bleus perçants.

— Bonjour, ma chérie. Comme ça me fait plaisir de vous revoir.

Elle a jeté un œil en direction de l'endroit où était tapi Diesel et s'est exclamée, en piquant un fard :

— Oh, mon Dieu, vous m'avez fait peur. Je ne vous avais pas vu.

— Je suis avec madame Plum. Je suis son... assistant.

— Mon Dieu !

— Est-ce que Pierre est là ? ai-je demandé.

— J'ai bien peur que non. Il est très occupé en cette période de l'année. Parfois, je ne le vois pas pendant plusieurs jours. Il a un magasin de jouets, vous savez. Et les magasins de jouets sont pris d'assaut en période de Noël.

Je connaissais son commerce. C'était une petite boutique minable dans une zone commerciale, à Hamilton.

— J'y suis passée hier, c'était fermé.

— Pierre avait dû sortir faire une course. Parfois, il s'absente.

— Elaine, vous avez hypothéqué votre maison pour libérer votre frère sous caution. Si Pierre ne se présente pas au tribunal, mon employeur va devoir saisir votre domicile.

Elaine continuait à sourire.

— Je suis sûre que votre employeur ne ferait jamais une chose aussi méchante. Pierre et moi venons d'emménager et nous adorons cette maison. Nous avons posé du papier peint dans la salle de bains la semaine dernière. C'est superbe.

Oh là là ! Cela allait mal finir. Si je ne ramenaient pas Nauël, je ne serais pas payée et je passerais pour la nulle des nulles. Si je menaçais et intimidais Elaine pour qu'elle dénonce son frère, j'aurais l'impression d'être un monstre. C'est bien plus simple de poursuivre un tueur fou que tout le monde déteste, y compris sa propre mère. Ceci dit, les tueurs fous ont une fâcheuse tendance à tirer à vue sur les chasseurs de primes et je n'ai pas très envie de me faire flinguer.

— Ça sent bon le pain d'épice, est intervenu Diesel. Je parie que vous préparez des biscuits.

— J'en fais tous les jours. Hier, c'étaient des sablés saupoudrés de vermicelles de couleur et, aujourd'hui, du pain d'épice.

— J'adore le pain d'épice, a annoncé Diesel.

Il a contourné Elaine et s'est dirigé vers la cuisine. Il a saisi une part sur une assiette, a mordu dedans et a souri.

— Je parie que vous mettez du vinaigre dans votre pâte.

— C'est mon ingrédient secret.

— Alors, où est le vieux type ? Où est Pierre ? a repris Diesel.

— Il est probablement à son atelier. Il fabrique beaucoup de jouets, vous savez.

Diesel est allé jusqu'à la porte de derrière et a regardé dehors.

— Il est où son atelier ?

— Il en a deux : un petit derrière son magasin et l'atelier principal, mais je ne sais pas où il est, je n'y suis jamais allée. J'ai trop à faire avec la pâtisserie.

— Mais c'est à Trenton ? a insisté Diesel.

Elaine paraissait songeuse.

— C'est incroyable, a-t-elle répondu, je n'en sais rien. Pierre me parle des jouets et de ses problèmes de main-d'œuvre, mais je n'ai pas le souvenir

qu'il ait jamais parlé du lieu où il travaille.

Diesel a emporté une part pour la route, a remercié Elaine et nous avons levé l'ancre.

— Vous voulez un bout ? m'a proposé Diesel, le gâteau coincé entre ses dents parfaitement blanches, tandis qu'il attachait sa ceinture de sécurité.

— Non merci.

Il avait une belle voix. Légèrement rauque et souriante. Ses yeux s'accordaient bien avec son timbre. Cela m'énervait d'aimer sa voix et ses yeux. Deux hommes me compliquaient déjà la vie. L'un était à la fois mon mentor et mon tourmenteur : chasseur de primes et homme d'affaires, cubano-américain, il s'appellait Ranger. Il n'était pas à Trenton pour le moment. Personne ne savait d'ailleurs ni où il était, ni quand il rentrerait. C'était normal. Le deuxième homme qui me compliquait la vie était flic à Trenton et s'appelait Joe Morelli. Quand j'étais gamine, Morelli m'avait attirée dans le garage de son père pour m'apprendre à jouer au petit train. Je faisais le tunnel et Morelli le train, si vous voyez ce que je veux dire. Quand j'étais ado et que je travaillais à la boulangerie *Tasty Pastry*, Morelli m'avait persuadée de rejouer une version plus adulte du jeu du train, après la fermeture, derrière le présentoir d'éclairs au chocolat. On avait bien grandi tous les deux depuis, mais l'attirance était toujours là. Elle s'était doublée d'une affection sincère... peut-être même d'amour. Nous ne maîtrisions pas encore la confiance et l'engagement, mais bon... Bref, je n'avais vraiment pas besoin d'un troisième homme, *potentiellement non-humain* par dessus le marché, dans ma vie.

— Je parie que vous avez peur que les coutures de votre jean n'éclatent, pas vrai ? m'a lancé Diesel. Les calories des pâtisseries vous font peur ?

— N'importe quoi ! Ce jean me va parfaitement.

Je n'avais pas envie d'un biscuit couvert de la salive de Diesel. Qu'est-ce que je savais de lui, exactement ? Mais il n'avait pas tort, ceci dit : mon jean était un peu moulant.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Nauël n'a pas des enfants qu'on pourrait interroger ? Je crois que je commence à comprendre comment ça marche, votre boulot.

— Il n'a pas d'enfants. J'ai fouillé ses dossiers et il n'a pas de famille dans le coin. Pareil pour Elaine. Elle est veuve sans enfant.

— Ça doit pas être facile tous les jours pour elle. Une femme a des besoins, vous savez ?

J'ai plissé les yeux :

— Des besoins ?

— Des enfants. La procréation. Des besoins maternels.

— Vous êtes *qui* ?

— Bonne question, a rétorqué Diesel. Je ne suis pas sûr de connaître la réponse moi-même. Sait-on jamais vraiment qui on est ?

Super. Un philosophe, maintenant.

— Vous n'avez pas d'instinct maternel ? Vous n'entendez pas votre

horloge biologique tourner ? Tic tac, tic tac.

Il a souri. Cela l'amusait visiblement beaucoup.

— J'ai un hamster.

— Que demander de plus ? C'est cool les hamsters. Perso, je trouve que les enfants, c'est surfait.

Mon œil s'est mis à clignoter tout seul. J'ai posé un doigt dessus pour essayer d'arrêter son papillonnement.

— Je préfère ne pas discuter de ça pour le moment, ai-je lâché.

Diesel a levé la main.

— *No problemo*. Je ne veux pas vous mettre mal à l'aise.

Mais oui, c'est ça.

— Bon, revenons à notre chasse à l'homme, a-t-il repris. Vous avez un plan d'attaque ?

— Je dois retourner au magasin. Je n'avais pas remarqué qu'il y avait un atelier derrière.

Vingt minutes plus tard, nous étions devant la porte de la boutique et nous regardions la petite pancarte rédigée à la main posée derrière la porte vitrée. FERMÉ. Diesel a serré les doigts autour de la poignée et la porte s'est déverrouillée.

— Impressionnant, hein ?

— C'est surtout illégal.

Il a poussé le battant.

— Vous êtes une vraie rabat-joie, on vous l'a déjà dit ?

Plissant les yeux, nous avons distingué quelque chose dans la pénombre. Les seules fenêtres étaient les petits panneaux vitrés de la porte. Le magasin avait à peu près la taille d'un garage deux voitures. Diesel a refermé derrière nous et actionné un interrupteur. Deux plafonniers au néon se sont mis à bourdonner puis à clignoter, avant de jeter une lueur blafarde sur l'intérieur du magasin.

— Waouh, c'est joyeux, ici, a ironisé Diesel. Ça me donne vraiment envie d'acheter des jouets. Juste après m'être arraché un œil et tranché la gorge.

Des étagères couraient sur les murs mais elles étaient vides. Le sol était jonché de petits trains, de jeux de société, de poupées, de figurines et de peluches.

— C'est étrange, ai-je remarqué. Pourquoi est-ce que tous les jouets sont par terre ?

Diesel a jeté un regard circulaire.

— Peut-être que quelqu'un a piqué une colère.

Une vieille caisse enregistreuse était posée sur un petit comptoir.

Diesel a appuyé sur une touche et le tiroir-caisse s'est ouvert.

— Sept dollars et cinquante cents, a-t-il compté. Je crois que Pierre ne vend pas grand-chose.

Il a traversé le magasin et tenté d'ouvrir la porte arrière. Elle n'était pas

verrouillée. Il l'a entrebâillée pour que nous puissions jeter un coup d'œil dans ce qui devait lui servir d'atelier.

— Pas grand-chose à voir ici non plus, a chuchoté Diesel.

Il y avait quelques longues tables en métal et plusieurs chaises pliantes assorties. Des jouets en bois à diverses étapes de finition encombraient les tables. La plupart étaient des animaux mal taillés et des trains encore plus mal dégrossis. Les wagons étaient reliés par de gros crochets.

— Peut-être qu'on pourrait dénicher l'adresse de l'autre atelier, ai-je soufflé. Elle pourrait être imprimée sur une étiquette d'expédition ou sur un carton. Il y a peut-être un bout de papier avec un numéro de téléphone ?

Nous avons fouillé les deux pièces, sans succès : ni adresse ni numéro de téléphone. Dans la poubelle, nous avons juste trouvé un sac en papier froissé de la boulangerie Baldanno. Pierre Nauël aimait les sucreries. Le magasin n'avait pas le téléphone. Sur l'accord de caution, aucun numéro n'apparaissait et nous n'avions vu aucun appareil téléphonique. L'accord de caution ne mentionnait pas non plus de numéro de portable. Mais cela ne voulait pas dire que Nauël n'en possédait pas.

Nous avons quitté le magasin en verrouillant la porte principale. Nous sommes restés à côté de ma Honda sur le parking et nous avons regardé derrière nous.

— Vous ne remarquez rien de bizarre avec ce magasin, ai-je demandé à Diesel.

— Il n'a pas de nom. Juste une porte avec un petit soldat en bois sculpté dessus.

— Bizarre, tout de même, un magasin de jouets qui n'a pas de nom.

— Si vous y regardez de près, on voit l'emplacement de l'enseigne : elle a été arrachée, a ajouté Diesel. Elle pendait au-dessus de la porte.

— Cet endroit sert probablement de couverture pour du trafic.

Diesel a secoué la tête.

— Dans ce cas, il y aurait au moins des téléphones et probablement un ordinateur. Il y aurait des cendriers et des mégots.

Je l'ai dévisagé, les sourcils levés.

— Je regarde beaucoup la télé, a-t-il admis.

Bon. Soit.

— Je vais chez mes parents maintenant, ai-je prévenu. Vous voulez peut-être que je vous dépose quelque part. Un centre commercial, une salle de billard, l'asile...

— Aïe, c'est pas sympa. Vous ne voulez pas que je rencontre vos parents ?

— C'est pas comme si on était ensemble.

— Ma mission, c'est de vous apporter un peu de joie de Noël... Je prends mon travail *très* au sérieux.

Je lui ai adressé un regard plein de dégoût.

— Vous ne *prenez pas* votre boulot au sérieux. Vous m'avez avoué que

vous n'aimiez même pas Noël.

— Vous m'avez pris par surprise. D'habitude, c'est pas mon truc. Mais je commence à m'y faire. Vous ne le voyez pas ? Je n'ai pas l'air un peu plus joyeux ?

— Il n'y a vraiment pas moyen de se débarrasser de vous, hein ?

Il s'est balancé en arrière sur les talons, les mains dans les poches de sa veste, un sourire fermement planté sur son visage.

— Non.

J'ai poussé un soupir. On s'est installés dans la voiture et on a quitté le parking. Le trajet jusqu'à la maison de mes parents, dans le Bourg, n'était pas long. Le Bourg, c'est l'abréviation de Chambersbourg, un petit quartier résidentiel située à la lisière de Trenton. Je suis née dans le Bourg, j'ai été élevée dans le Bourg. Je serai une Bourgeoise toute ma vie. J'ai essayé de déménager mais on dirait que je n'arrive pas à m'éloigner suffisamment.

Comme la plupart des maisons dans le Bourg, celle de mes parents est une petite bâtisse à bardage en bois, d'un seul étage, construite sur une parcelle étroite. Et, comme la plupart des maisons du Bourg, elle partage un mur avec une maison identique. Mabel Markowitz possède la maison voisine de celle de mes parents. Elle y vit seule, maintenant que son mari est décédé. Elle nettoie régulièrement ses fenêtres, joue au bingo deux fois par semaine au centre pour retraités et fait des économies de bouts de chandelle.

Je me suis garée le long du trottoir pendant que Diesel observait les deux maisons. Celle de Mme Markowitz était peinte couleur caca d'oie. Une statue de la Vierge Marie était plantée dans son petit jardin en façade, flanquée d'un pot de poinsettias rouges en plastique. Une unique bougie était posée derrière la fenêtre. La maison de mes parents était peinte en jaune et marron. La façade était ornée de guirlandes lumineuses colorées. Un vieux Père Noël en plastique, dont le costume rouge avait pâli au soleil au point de paraître rose, trônait dans le jardin devant la maison. Il entrait en concurrence directe avec la Vierge de Mme Markowitz. Ma mère avait posé des bougies électriques à toutes les fenêtres et une couronne de houx sur la porte d'entrée.

— Putain ! s'est exclamé Diesel. On dirait une bagnole accidentée.

Je ne pouvais pas le contredire. Les maisons étaient fascinantes de laideur. Pire, elles avaient quelque chose de réconfortant. Elles avaient toujours été comme cela, aussi loin que remontent mes souvenirs. Je ne pouvais pas les imaginer différentes. Quand j'avais quatorze ans, la Vierge de Mme Markowitz avait été frappée par une balle de baseball et un morceau de sa tête s'était brisé, mais cela n'empêchait pas la statue de veiller encore sur la maison. Elle se dressait vaillamment dans le jardin, sous le vent, la pluie, la neige ou la tempête, avec son morceau de tête en moins. Exactement comme le Père Noël se délavait et s'abîmait mais revenait chaque année.

Avant d'entrer, j'ai proposé à Diesel qu'on se tutoie, afin de ne pas éveiller les soupçons.

Mamie Mazur a ouvert la porte tandis que je m'approchais avec Diesel.

— Qui est-ce ? a-t-elle demandé en l'examinant avec des yeux ronds. Je ne savais pas que tu venais avec un nouvel homme. Et Joseph ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— C'est qui Joseph ? a demandé Diesel.

— C'est son petit ami, a répondu mamie Mazur. Joseph Morelli. Il est un flic à Trenton. Il est censé venir dîner tout à l'heure, vu qu'on est dimanche.

Diesel m'a regardée en souriant.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais un petit ami.

J'ai présenté Diesel à ma mère, mamie Mazur et mon père.

— Qu'est-ce que c'est que cette mode des catogans, pour les hommes ? a ronchonné mon père. Les longs cheveux, c'est pour les filles. Les hommes doivent avoir les cheveux courts.

— Et Jésus ? a rappelé mamie. Il avait les cheveux longs.

— Ce type n'est pas Jésus, a rétorqué mon père.

Il a tendu la main à Diesel.

— Enchanté. Vous êtes quoi, catcheur ou un truc du style ?

— Non, monsieur, je ne suis pas catcheur, a répondu Diesel en souriant.

— Ce sont juste des comédiens du sport, a corrigé mamie. Il n'y en a que quelques-uns qui sont vraiment doués pour le catch, comme Kurt Angle et Lance Storm.

— Lance Storm ? a répété mon père. Quel drôle de nom.

— C'est un nom canadien, a précisé mamie. Il est mignon en plus.

Diesel m'a regardé et son sourire s'est élargi.

— J'adore ta famille.

CHAPITRE 2

Ma sœur Valérie est sortie de la cuisine. Elle a divorcé récemment. Comme elle est fauchée, elle occupe mon ancienne chambre avec ses deux enfants. Avant que son mariage ne foire et qu'elle ne revienne habiter dans le New Jersey, elle vivait dans le sud de la Californie, où elle avait un succès très relatif en tant que sosie de Meg Ryan. Valérie porte toujours son carré blond, même si elle a perdu son peps quelque part au-dessus du Kansas pendant son vol vers la maison.

— Waouh ! a lancé Valérie en examinant Diesel.

Mamie a acquiescé.

— Pas mal, le gamin. Il est vraiment mignon.

Diesel m'a expédié son coude dans les côtes :

— Tu vois ? Ils m'aiment bien.

J'ai tiré Diesel vers le salon.

— Ils trouvent que tu as un beau cul, ce n'est pas la même chose. Installe-toi devant la télé. Regarde des dessins animés. Essaie de trouver un match. Ne parle à personne.

Ma mère, ma grand-mère et ma sœur m'attendaient dans la cuisine.

— Alors, qui est-ce ? a démarré Valérie. Il est super beau.

— Oui, on devine que c'est un chaud lapin, a ajouté mamie. Ça se lit dans son regard. Et je parie qu'il est bien monté.

— C'est personne, ai-je répondu en tentant de ne pas visualiser comment Diesel était monté. Il a emménagé dans mon immeuble et il ne connaît personne, alors je l'ai en quelque sorte adopté. Je fais œuvre de charité.

Valérie est devenue très sérieuse.

— Il est marié ?

— Je ne crois pas mais tu ne dois pas t'intéresser à lui, il n'est pas normal.

— Il a l'air normal.

— Crois-moi. *C'est pas un gars normal.*

— Il est homosexuel, c'est ça ?

— Oui, c'est ça, je crois qu'il est homosexuel.

Il valait mieux dire ça à Valérie plutôt que lui avouer que Diesel était un vrai sac d'embrouilles surnaturel.

— Les beaux mecs sont toujours homosexuels, a décrété Valérie en soupirant. C'est une règle.

Mamie a posé une grosse boule de pâte sablée sur la table. Elle l'a étalée à l'aide de son rouleau à pâtisserie et m'a tendu l'emporte-pièce en forme d'étoile.

— Toi, tu te charges des sablés. Valérie se chargera des cookies.

Si j'emporte quelque chose avec moi dans la tombe, ce sera l'odeur de la cuisine de ma mère. Le café qui coule le matin, le chou rouge et le rôti qui embuent les fenêtres par une journée froide de février, la tarte aux pommes qui refroidit sur la table en septembre. Ça paraît cucul quand j'y pense, mais les odeurs sont réelles et font autant partie de moi que mon pouce ou mon cœur. Je vous jure que la première odeur que j'ai sentie dans le ventre de ma mère était un gâteau renversé à l'ananas.

En ce moment, la cuisine familiale embaumait les biscuits au beurre, qui cuisaient dans le four. Ma mère utilise du vrai beurre et de la vraie vanille. L'odeur de vanille collait à ma peau et se mêlait à mes cheveux. Il faisait chaud dans la pièce pleine de femmes et j'étais ivre de pâtisseries. Le moment aurait été parfait s'il n'y avait eu un extraterrestre dans le salon, occupé à regarder la télé avec mon père.

J'ai passé la tête par la porte de la cuisine et jeté un œil vers le salon, situé juste après la salle à manger, pour voir ce que faisaient les deux hommes. Diesel était planté devant le sapin de Noël, un épicéa décharné en équilibre instable sur son support. Il restait encore quatre jours avant le réveillon et le sapin commençait déjà à perdre ses aiguilles. Mon père avait placé une étoile en aluminium verte et argentée au sommet dégarni de l'arbre. Le reste du conifère était enrubanné de guirlandes lumineuses colorées et chargé par les décorations accumulées par mes parents tout au long de leur vie de couple. Le pied branlant de l'arbre était recouvert d'ouate blanche censée représenter la neige. Un village en carton avait été rassemblé sur les flocons en fibre synthétique.

Pour la touche finale, les enfants de Valérie, Angie, neuf ans, et Mary Alice, sept ans, avaient ajouté des bouts de guirlandes, qui pendouillaient lamentablement. Angie est la petite fille parfaite et on la prend souvent pour une femme de quarante ans miniature. Mary Alice a depuis toujours des problèmes d'identité et se prend la plupart du temps pour un cheval.

— Joli sapin, a observé Diesel.

Mon père restait concentré sur l'écran. Il était capable de reconnaître un sapin de Noël minable quand il en voyait un et il savait que celui-ci ne remporterait jamais de prix. Il s'était montré radin, comme d'habitude, et l'avait acheté chez Andy, à la station d'essence Mobil. Les sapins d'Andy avaient tous l'air d'avoir poussé juste à côté d'une centrale nucléaire.

Mary Alice et Angie regardaient aussi la télé avec mon père. Mary Alice a levé les yeux vers Diesel.

— Qui êtes-vous ? a-t-elle demandé.

— Je m'appelle Diesel. Et toi, t'es qui ?

— Je m'appelle Mary Alice et je suis un splendide palomino. Et voilà

ma sœur, Angie. C'est juste une fille.

— Tu n'es pas un palomino, a contesté sa sœur. Les palominos ont le crin blond clair et toi tu as les cheveux bruns.

— Je peux être un palomino, si j'en ai envie.

— Ben non.

— Ben si.

— Ben non.

J'ai fermé la porte de la cuisine et me suis remise à la découpe des biscuits.

— Il y a un magasin de jouets dans la zone commerciale de Price Cutter, à Hamilton, ai-je suggéré à ma mère et à ma grand-mère. Est-ce que l'une d'entre-vous le connaît ?

— Je n'ai jamais vu de magasin de jouets là-bas, a protesté mamie, mais je faisais des courses avec Tootie Frick la semaine dernière et on a vu un magasin avec un petit soldat de bois sur la porte. J'ai essayé d'entrer mais c'était fermé et il n'y avait pas de lumière à l'intérieur. J'ai demandé à quelqu'un qui m'a répondu que le magasin était hanté. Il m'a expliqué que la semaine dernière, il y avait eu un orage à l'intérieur, avec des éclairs et tout.

J'ai transféré avec application une étoile en pâte sablée depuis la table jusqu'à la plaque de cuisson.

— Je ne sais pas s'il est hanté mais c'est censé être un magasin de jouets. Le propriétaire ne s'est pas présenté au tribunal à la date prévue et je n'arrive pas à lui mettre la main dessus. Il fabrique soi-disant lui-même ses jouets. Il possède un atelier quelque part mais je ne trouve pas l'adresse.

Quand l'agence ouvrirait le lendemain matin, je demanderais à Connie, la secrétaire de direction, de lancer une recherche Internet sur Nauël. Je pourrais vérifier si le gaillard n'était pas enregistré pour l'eau et l'électricité à une autre adresse que celles de sa maison et de son magasin.

— Il va falloir augmenter la cadence ici, a ordonné mamie. On doit encore mettre le glaçage et préparer les biscuits fourrés. Et les boules de fromage frais. Je ne peux pas y passer la journée parce que j'ai une visite funéraire ce soir. Lenny Jelinek est mort. Il faisait partie de la Loge des Élans et vous savez ce que cela signifie.

Ma mère et moi avons regardé mamie sans comprendre.

— Je donne ma langue au chat, a avoué ma mère. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il y a toujours plein de monde pour la visite funéraire d'un Élan. Plein d'hommes. Si on cherche un étalon, c'est le bon endroit pour en lever un.

Ma mère était en train de malaxer de la pâte sablée dans un grand saladier. Elle a levé la tête, la cuillère en main. Une motte s'est détachée de la cuillère et s'est écrasée sur le sol avec un *plop*.

— Un étalon ?

— Bien entendu, j'ai déjà sélectionné le mien, a poursuivi mamie. Je l'ai

rencontré à la veillée funéraire de Harry Farfel, il y a deux semaines. C'était une rencontre vraiment romantique. Il vient juste d'emménager dans le coin. Il roulait en voiture pour essayer de trouver un associé et s'est perdu. Il est rentré au funérarium Stiva pour demander son chemin et m'a foncé dedans. *Boum*. Il m'a expliqué qu'il s'était cogné à moi parce qu'il a des problèmes de vue mais, moi, je sais que c'est le destin. Tous mes poils de bras se sont dressés à la seconde où mon étalon m'a renversée. Vous vous rendez compte ? Et maintenant, on a presque une relation stable. Il est vraiment adorable. Et il embrasse bien, en plus. Il fait frissonner mes lèvres !

— Tu n'en as même pas parlé, a reproché ma mère.

— Je ne voulais pas en faire toute une histoire, en pleine période de Noël en plus.

Je trouvais ça cool que mamie ait un étalon, mais je n'avais pas très envie d'imaginer mamie et le type qui embrasse bien. La dernière fois qu'elle avait ramené un homme à la maison pour dîner, il avait retiré son œil de verre à table et l'avait posé à côté de sa cuillère pendant le repas.

J'ai fini par chasser les images d'étalon à la retraite ; j'arrivais moins bien à chasser les pensées qui concernaient Diesel. J'étais inquiète. N'était-il pas en train de se demander quels membres de ma famille devraient être téléportés vers son vaisseau ? Ce n'était peut-être même pas un extraterrestre, d'ailleurs. C'était peut-être Satan. Sauf qu'il ne sentait ni le feu ni le soufre. Son odeur était plutôt *miam*. Ce n'était donc probablement pas le diable en personne. J'ai à nouveau glissé ma tête par la porte de la cuisine pour l'espionner.

Les enfants étaient assis par terre, fascinés par la télévision. Mon père s'était endormi dans son fauteuil. Pas de trace de Diesel. J'ai crié à l'attention d'Angie :

— Hé, où il est passé, Diesel ?

Angie a haussé les épaules. Mary Alice a tourné la tête vers moi et a fait le même geste.

J'ai hurlé :

— Papa ! Où est passé Diesel ?

Mon père a ouvert un œil.

— Il est sorti. Il a dit qu'il serait rentré pour le dîner.

Sorti ? Du genre sorti faire une promenade ou sorti de son corps ? J'ai levé les yeux vers le plafond, espérant que Diesel ne soit pas en train de flotter au-dessus de nous comme le fantôme dans le conte de Noël de Dickens.

— Il a dit où il allait ?

— Non. Il a juste dit qu'il revenait.

Mon père a refermé les yeux. La conversation était close.

Une pensée effrayante a jailli dans mon esprit. J'ai traversé la maison, la spatule toujours à la main. J'ai jeté un coup d'œil par la porte d'entrée et mon cœur s'est arrêté de battre. Ma Honda avait disparu. Il avait pris ma voiture.

— Merde, merde, merde !

J'ai couru dehors et regardé la rue de tous les côtés. Je me suis époumonée :

— Diesel ! *Dieeeeel* !

Pas de réponse. L'Homme aux talents mystérieux peut ouvrir les portes, mais ne m'entend pas quand je l'appelle.

— J'ai vu un truc dans le journal ce matin, m'a annoncé mamie quand j'ai rejoint la cuisine. Je regardais les petites annonces en me disant que je bosserais bien si je trouvais un boulot dans mes cordes... genre chanteuse de bar. Enfin, bref, je n'ai pas trouvé l'annonce de mes rêves mais on recrutait des fabricants de jouets. L'annonce était mignonne en plus. Ça disait qu'ils cherchaient des lutins.

Le journal était posé par terre à côté du fauteuil de mon père. J'ai parcouru les petites annonces. Effectivement, on demandait des fabricants de jouets. De préférence des lutins. Il y avait un numéro de téléphone. Les candidats devaient demander Lester.

J'ai formé le numéro et le Lester en question a décroché à la deuxième sonnerie.

— Voilà la raison de mon appel. J'ai trouvé votre numéro dans le journal. Vous engagez vraiment des fabricants de jouets ?

— Oui mais nous ne recrutons que des artisans très qualifiés.

— Des lutins ?

— Tout le monde sait que ce sont des pros de la fabrication de jouets.

— Vous n'engagez que des lutins ?

— Vous n'êtes pas lutin, mais vous cherchez du boulot, c'est ça ?

— Je suis à la recherche d'un artisan qui fabrique des jouets. Pierre Nauël.

Clic. Il avait raccroché. J'ai recomposé le dernier numéro et j'ai eu quelqu'un d'autre au bout du fil. J'ai demandé à parler à Lester mais on m'a prétexté qu'il n'était pas disponible. J'ai demandé où se déroulaient les entretiens d'embauche et on m'a raccroché au nez une deuxième fois.

— Je ne savais pas qu'il y avait des lutins à Trenton, a commenté mamie. C'est tout de même quelque chose : des lutins, juste sous notre nez.

— Je crois qu'il blaguait au sujet des lutins, ai-je rectifié.

— Dommage, a marmonné mamie, ce serait marrant, des lutins.

— Tu travailles tout le temps, m'a reproché ma mère. Tu ne peux même pas préparer des biscuits de Noël sans donner des coups de fil pour traquer tes délinquants. La fille de Loretta Krakowski ne fait pas ça. Quand elle rentre de l'usine de boutons, elle ne pense plus à son travail. Elle confectionne elle-même ses cartes de vœux.

Ma mère s'est arrêtée de mélanger la pâte et m'a regardée, les yeux écarquillés par la terreur :

— Tu as envoyé tes cartes de vœux, au moins ?

Où non, les cartes de vœux ! J'ai oublié les cartes de vœux.

— Bien sûr, ai-je menti. Je les ai toutes postées la semaine dernière.

J'espérais que Dieu et le Père Noël n'écoutaient pas mon bobard.

Ma mère a poussé un énorme soupir et formé le signe de croix.

— Mon Dieu, merci. J'avais peur que tu aies encore oublié.

J'ai noté dans ma tête : acheter des cartes de vœux.

À cinq heures, nous avons terminé de préparer les biscuits et ma mère avait enfourné un plat de lasagnes. Les biscuits reposaient dans leurs boîtes, d'autres étaient empilés sur des assiettes pour qu'on les mange tout de suite. J'étais à l'évier, en train de laver la dernière plaque de cuisson quand j'ai senti ma nuque picoter. Je me suis retournée et cognée contre le torse de Diesel.

— Tu as pris ma voiture, ai-je lancé en bondissant en arrière. Tu es parti sans rien dire. Tu l'as *volée* !

— Du calme. Je l'ai *empruntée*. Je ne voulais pas te déranger. Tu étais occupée à cuisiner.

— Si tu devais aller quelque part, pourquoi ne t'es-tu pas simplement fait apparaître là-bas, comme tu l'as fait dans mon appartement ?

— J'essaie de rester discret. Je garde les apparitions pour les occasions spéciales.

— En réalité, tu n'es pas vraiment l'Esprit de Noël, si ?

— Je pourrais, si je le souhaitais. J'ai entendu dire que le poste était libre.

Il portait les mêmes bottes, le même jean et la même veste mais avait échangé sa chemise en pilou tachée contre un pull marron.

— Tu es retourné chez toi te changer ?

— C'est loin, chez moi.

Il a joué avec une mèche de mes cheveux, qu'il a enroulée autour de son doigt.

— Tu poses beaucoup de questions.

— Oui mais je n'obtiens aucune réponse.

— Il y a un mec petit et rond dans le salon avec ton père. C'est ton petit ami ?

— C'est Albert Kloughn, c'est le petit ami de ma sœur.

J'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir et, quelques secondes plus tard, Morelli a débarqué dans la cuisine. Il m'a regardée avant de dévisager Diesel. Il lui a tendu la main.

— Joe Morelli.

— Diesel.

Ils ont passé un bout de temps à se toiser. Diesel avait quelques centimètres de plus et semblait plus costaud. Morelli n'était pas le genre de gars sur qui on avait envie de tomber dans une ruelle sombre. Il était mince et athlétique, avec des yeux noirs scrutateurs. Un ange a passé, Morelli m'a souri et posé un baiser léger sur mon front.

— Diesel est un extraterrestre ou un truc du genre, ai-je expliqué à Morelli. Il est apparu dans ma cuisine ce matin.

— Tant qu'il n'est pas resté toute la nuit chez toi...

Morelli m'a contournée pour attraper une boîte de biscuits. Il a soulevé le couvercle et pris le temps de choisir celui qu'il allait avaler.

J'ai posé les yeux sur Diesel et souri.

Le portable de Morelli s'est mis à biper. Il a lu le message et juré. Il a rappelé en regardant ses chaussures. Ce n'était jamais bon signe. Et la conversation n'a pas duré longtemps.

— Je dois partir, a lâché Morelli. J'ai du boulot.

— Je te vois après ?

Morelli m'a entraînée jusqu'au perron derrière la maison et fermé la porte de la cuisine derrière nous.

— On vient de retrouver le corps de Stanley Komenski dans un baril pour déchets industriels. Il était dans la ruelle derrière le nouveau resto thaï sur Summer Street. Apparemment, le cadavre était là depuis des jours et attirait les mouches, sans compter quelques chiens du quartier et une meute de corbeaux. C'était l'homme fort de Lou-les-deux-orteils, alors ça va mal tourner. Et comme si ça ne suffisait pas, il y a un truc qui cloche avec le réseau électrique. Il y a eu des coupures de courant dans différentes zones de Trenton et, soudain, ça s'est rétabli tout seul, à chaque fois. C'est pas très grave, mais ça a fichu le bordel dans la circulation.

Morelli a tourné la tête pour regarder par la fenêtre.

— C'est qui ce grand type ?

— Je te l'ai dit. Il est apparu chez moi ce matin. Je pense que c'est un extraterrestre. Ou peut-être une sorte de fantôme.

Morelli a posé sa main sur mon front.

— Tu as de la fièvre ? Tu es encore tombée ?

— Je vais très bien. Tu n'écoutes pas ce que je te dis. Ce gars est apparu dans ma cuisine.

— D'accord, mais tout le monde débarque dans ta cuisine.

— Pas comme ça, il est vraiment apparu de nulle part. Comme s'il avait été télé-transporté ou quoi.

— C'est bon, a tranché Morelli, je te crois. C'est un extraterrestre.

Il m'a saisie par la taille, collée contre lui puis embrassée. Là-dessus, il s'est éloigné à grands pas.

— Alors ? a demandé Diesel quand je suis revenue dans la cuisine. Comment ça s'est passé ?

— Je pense qu'il ne me croit pas.

— Sans blague. Si tu continues à raconter à tout le monde que je suis un extraterrestre, ils vont finir par te passer la camisole de force. Et pour info, je n'en suis pas un. Et je ne suis pas un fantôme non plus.

— Un vampire ?

— Un vampire ne peut pas s'introduire chez quelqu'un sans y avoir été invité.

— C'est trop bizarre.

— C'est pas si bizarre. Je suis juste capable de faire des choses que

d'autres ne savent pas faire. N'en fais pas tout un plat.

— Un plat ? *Mais je ne sais même pas à quelle sauce tu veux me manger !*

Le sourire de Diesel a refait son apparition.

À dix-huit heures précises, nous sommes passés à table.

— N'est-ce pas agréable ? a commenté mamie. On dirait un repas de fête.

— Je suis toute écrasée, a gémi Mary Alice. Les chevaux n'aiment pas être tout écrasés. Il y a trop de gens à cette table.

— J'ai de la place, a rétorqué Albert Kloughn. J'arrive même à prendre ma fourchette et tout.

Mon père avait déjà une part de lasagnes dans son assiette. Il était toujours servi en premier, ainsi, il reste concentré sur la nourriture et ne saute pas au cou de mamie Mazur pour l'étrangler.

— Où est le jus de viande ? a-t-il rugi. Où est la sauce en plus ?

Avec beaucoup de précautions, Angie a fait passer le bol de sauce tomate à Mary Alice. Celle-ci a eu beaucoup de peine à saisir le bol entre ses sabots, le bol a tangué dans les airs et s'est écrasé sur la table en projetant une vague déferlante, de couleur écarlate. Mamie a voulu se pencher pour saisir le bol, elle a renversé une bougie et la nappe s'est enflammée sur le coup. Ce n'était pas la première fois que ça se produisait.

— Catastrophe ! Au feu, a hurlé Kloughn. Au feu. *Au feu !* On va tous mourir.

Mon père a levé les yeux un instant, secoué la tête comme s'il n'arrivait pas à croire que c'était vraiment sa vie à laquelle il assistait et s'est remis à enfourner ses lasagnes. Ma mère a fait un signe de croix pendant que je jetais une cruche d'eau glacée au centre de la table. L'incendie s'est éteint aussitôt.

Diesel avait un sourire jusqu'aux oreilles.

— J'adore cette famille. Vraiment, *j'adore* cette famille.

— Reprends un peu de lasagnes, a proposé ma mère à Valérie. Regarde, tu n'as que la peau sur les os.

— C'est parce qu'elle vomit chaque fois qu'elle mange, a expliqué mamie.

— J'ai un virus, a justifié Valérie. Ça me rend nerveuse.

— Tu es peut-être enceinte, a suggéré mamie. Tu as peut-être des nausées matinales qui durent toute la journée.

Kloughn est devenu tout blanc et il est tombé de sa chaise. *Boum*, il s'est retrouvé par terre.

Mamie a baissé les yeux vers lui.

— Les hommes étaient plus résistants de mon temps.

Valérie a porté la main à sa bouche, quitté la table en courant et filé à toute vitesse à la salle de bains, à l'étage.

— Sainte Marie mère de Dieu, a marmonné ma mère.

Kloughn a ouvert les yeux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous vous êtes évanoui, a expliqué mamie. Vous êtes tombé comme un sac de patates.

Diesel s'est levé de sa chaise et a aidé Kloughn à se remettre debout.

— Bien joué, mon vieux.

— Merci, a répondu Kloughn. Je suis très viril. C'est de famille.

— J'en ai assez d'être à table, a annoncé Mary Alice. J'ai besoin de galoper.

— Il n'est pas question que tu galopes, a hurlé ma mère. Tu n'es pas un cheval. Tu es une petite fille et tu vas te comporter comme une petite fille ou filer dans ta chambre.

Nous étions tous abasourdis car ma mère ne crie jamais. Ce qui était encore plus choquant, c'est que ma mère (qui avait déjà dû me supporter enfant, moi qui étais souvent à l'ouest) ne faisait jamais grand cas de cette histoire de cheval.

Il y a eu un moment de silence, puis Mary Alice s'est mise à brailler. Elle avait les yeux fermés et la bouche grande ouverte. Son visage était rouge et tacheté, des larmes coulaient de ses joues sur sa chemise.

— Nom de Dieu, a réclamé mon père, que quelqu'un fasse quelque chose.

— Hé, petite, a murmuré Diesel à Mary Alice, qu'est-ce que tu veux pour Noël cette année ?

Mary Alice voulait s'arrêter de pleurer mais elle hoquetait encore. Elle a essuyé ses larmes et s'est frotté le nez avec le dos de la main.

— Je ne veux rien pour Noël. Je *déteste* Noël. Noël c'est du caca.

— Il doit bien y avoir quelque chose que tu désires, a insisté mamie.

Mary Alice poussait la nourriture dans son assiette avec sa fourchette.

— Il n'y a rien. Et je sais aussi que le Père Noël n'existe pas. C'est juste un sale type obèse.

Personne n'avait de réponse toute prête. Elle nous avait pris par surprise. *Père Noël n'existait pas*. C'était vraiment nul.

Appuyé sur ses coudes, Diesel s'est penché et a dévisagé Mary Alice de l'autre côté de la table.

— Voilà comment je vois les choses, Mary Alice. Je ne peux pas garantir que Père Noël existe mais je crois que c'est amusant de faire semblant. En réalité, chacun peut choisir, et on peut croire ce qu'on veut.

— Moi je crois que toi aussi t'es du caca, a lâché Mary Alice juste sous le nez de Diesel.

Il a passé un bras autour de mon épaule et s'est penché vers moi. Son souffle était chaud dans mon oreille.

— Tu as bien fait de choisir un hamster.

Valérie est revenue dans la salle à manger, juste à temps pour le dessert.

— C'est une allergie, a-t-elle décrété. Je crois que je fais une intolérance

au lactose.

— Oh, c'est dommage, a crâné mamie, il y a du gâteau renversé à l'ananas pour le dessert et il est couvert de crème fouettée.

Des perles de transpiration ont fait leur apparition sur la lèvre supérieure de Valérie et sur son front. Elle a couru à l'étage.

— C'est marrant comme ces choses surgissent, a repris mamie. Elle ne faisait pas d'intolérance au lactose avant. Elle doit avoir attrapé ça en Californie.

— Je vais chercher les gâteaux dans la cuisine, a annoncé ma mère.

Je l'ai suivie et l'ai trouvée en train de siffler un verre de Four Roses.

Elle a sursauté en me voyant.

— Tu m'as fait peur.

— Je suis venue t'aider à prendre les biscuits.

— Je buvais juste un petit whisky.

Un grand frisson a traversé ma mère, de la tête aux pieds.

— C'est Noël, tu sais, a-t-elle ajouté.

Son verre avait la taille d'un gobelet XXL.

— Valérie n'est probablement pas enceinte, l'ai-je rassurée.

Ma mère a bu cul sec, s'est signée avant de retourner dans la salle à manger avec le dessert.

— Alors, a demandé mamie à Kloughn, chez vous, on prépare aussi des biscuits de Noël ? Votre sapin est déjà décoré ?

— En fait, nous n'avons pas d'arbre de Noël, a-t-il répondu. Nous sommes juifs.

Tout le monde s'est arrêté de manger, même mon père.

— Vous n'avez pas l'air juif, a remarqué mamie. Vous ne portez pas l'espèce de bonnet.

Kloughn a levé les yeux au ciel, comme s'il cherchait sa kippa. Il ne savait pas quoi répondre, son cerveau n'était probablement pas encore complètement oxygéné après son évanouissement.

— C'est formidable ! s'est exclamé mamie. Si vous épousez Valérie, on pourra célébrer les fêtes juives. Et on pourra s'acheter un chandelier à sept branches. J'en ai toujours eu envie. C'est d'un décoratif ! Attendez que je raconte aux filles de l'institut de beauté que je vais peut-être avoir un juif dans ma famille ! Elles vont être vertes de jalousie.

Mon père était encore perdu dans ses pensées. Sa fille allait peut-être épouser un juif. Pour mon père, ce n'était pas formidable. Il n'avait rien contre les juifs, mais cela confirmait que les chances que Kloughn soit italien étaient proches de zéro. Mon père avait une vision du monde assez particulière : il y avait les Italiens, puis le reste du monde.

— Vous ne seriez pas d'origine italienne, par hasard ? a-t-il demandé à Kloughn.

— Mes grands-parents étaient allemands.

Mon père a soupiré et reporté son attention sur ses lasagnes. Encore un

ratage dans la famille.

Ma mère était blême. Déjà que ses filles n'allaient jamais à la messe ! Avoir des petits-enfants non-catholiques serait à ses yeux un désastre de l'ampleur d'un cataclysme nucléaire.

— Je vais chercher des gâteaux, a prétexté ma mère en quittant la table.

Si elle partait une fois de plus à la *chasse aux cookies*, elle allait s'écrouler sur le sol de la cuisine.

À neuf heures, Angie et Mary Alice étaient montées dans leur chambre. Ma grand-mère était en vadrouille quelque part avec son étalon, ma mère et mon père étaient devant la télé. Valérie et Albert Kloughn *discutaient* dans la cuisine. Et Diesel et moi étions sur le trottoir, en face de la Honda.

— Et maintenant, quelle est la prochaine étape ? Tu vas être télétransporté jusqu'à chez toi ?

— Non, pas ce soir, j'ai pas réussi à réserver de vol, tout était complet.

J'ai haussé les sourcils d'un bon centimètre.

— Je blague. Oh là là, tu avas n'importe quoi.

Apparemment.

— Eh bien, ce fut un plaisir, ai-je lancé en guise de conclusion. Je dois y aller maintenant.

— Bien sûr. À la prochaine.

Je suis montée dans ma Honda, j'ai mis le moteur en marche et je suis partie. Quand je suis arrivée au coin de la rue, j'ai tourné la tête et j'ai regardé derrière moi. Diesel était toujours exactement là où je l'avais laissé. J'ai fait le tour du bloc et quand je suis repassée devant la maison de mes parents, le trottoir était désert. Diesel avait disparu sans laisser de trace.

Il n'est pas réapparu dans ma voiture en cours de route. Il n'est pas réapparu dans le hall d'entrée de mon immeuble. Il n'était pas non plus dans ma cuisine, ni dans ma chambre, ni dans ma salle de bains.

J'ai lâché un morceau de sablé dans la cage du hamster, posée sur le comptoir de la cuisine. J'ai regardé Rex sauter de sa roue pour courir vers le biscuit.

— On s'est débarrassé de l'extraterrestre, lui ai-je raconté. Bien joué, hein ?

Rex semblait penser, *extraterrestre, mes fesses*. Je suppose que quand on vit dans une cage de verre, on se fiche un peu des extraterrestres qui apparaissent dans la cuisine. Mais quand on est une femme seule dans un appartement, les extraterrestres sont effrayants. Sauf Diesel. Diesel était encombrant, perturbant mais, même si j'ai du mal à l'admettre, il avait quelque chose de charmant. Pas du tout *effrayant*, en tout cas.

— Bon, ai-je demandé à Rex, pourquoi crois-tu que je n'ai pas peur de Diesel ? C'est probablement un effet de sa magie cosmique, non ?

Rex était occupé à stocker le plus de cookie possible dans ses bajoues.

— Et tant qu'on y est, je tiens à te rassurer : je n'ai pas oublié Noël. Je sais que c'est dans quatre jours à peine mais j'ai préparé des gâteaux

aujourd'hui. C'est un bon début, non ?

C'est vrai qu'il n'y avait pas la moindre trace de Noël dans mon appartement. Le compte à rebours indiquait quatre jours et pas un nœud rouge ou une guirlande clignotante en vue. En plus, je n'avais de cadeau pour personne.

— Comment est-ce arrivé ? ai-je demandé à Rex. J'ai l'impression qu'hier encore, Noël était dans plusieurs mois.

J'ai ouvert les yeux et poussé un hurlement. Diesel était debout à côté de mon lit et me regardait. J'ai agrippé le drap et l'ai remonté sous mon menton.

— Mais comment êtes-vous... ? ai-je balbutié. Enfin, je veux dire qu'est-ce que... ?

Il m'a tendu un énorme gobelet de café à emporter.

— Tu n'as pas déjà joué cette scène hier ?

— Je pensais que tu étais parti.

— Ouais mais, maintenant, je suis revenu. On arrive au moment où tu dis : bonjour, ça me fait plaisir de te voir, merci pour le café.

J'ai retiré le couvercle en plastique pour examiner le contenu. Ça avait bien l'air d'être du café. Ça en avait l'odeur.

— Allez, c'est juste un kawa, a-t-il soupiré.

— On n'est jamais trop prudente.

Diesel a repris le gobelet et l'a bu.

— Debout ma belle, on a du pain sur la planche. On doit mettre la main sur ce Pierre Nauël.

— Je sais pourquoi *je* dois retrouver Pierre Nauël. Je ne sais pas pourquoi *tu* devrais le faire.

— Je cherche juste à être gentil. Je voulais t'aider.

Mais oui, c'est ça.

— Tu te lèves ou quoi ? a-t-il insisté.

— Je ne vais pas me lever tant que tu es planté là devant moi. Et je ne prendrai pas de douche tant que tu seras dans mon appartement non plus. Va attendre dans le couloir.

Il a secoué la tête.

— Tu n'as vraiment pas *confiance*.

— File !

J'ai attendu que la porte d'entrée s'ouvre et se referme avant de me glisser hors de mon lit et de filer jusqu'au salon sur la pointe des pieds. Désert. J'ai marché jusqu'à la porte d'entrée, l'ai entrouverte pour jeter un œil dehors. Diesel était appuyé sur le mur d'en face, les bras croisés sur la poitrine. Il avait l'air de s'ennuyer ferme.

— Je vérifiais juste. Tu ne vas pas apparaître dans ma salle de bains pendant que j'y suis ?

— Non.

— Promis ?

— Mon chou, je ne suis pas en manque de sensations fortes.

J'ai fermé la porte, tourné le verrou, couru jusqu'à la salle de bains, pris la douche la plus rapide de l'histoire de Plum, galopé jusqu'à ma chambre pour enfiler mon uniforme habituel : jean, bottes et T-shirt. J'ai rempli la bouteille d'eau de Rex, versé des croquettes pour hamster dans son bac, avec un raisin et un chips de maïs pour son petit déjeuner. Il est sorti en cavalcade de sa boîte de conserve, a enfourné le raisin et le chips dans ses bajoues, avant de rejoindre son abri.

J'avais eu une idée de génie en prenant ma douche. Je connaissais un type qui pouvait m'aider à retrouver Nauël. Il s'appelait Randy Briggs. Briggs n'était pas un lutin mais il ne *mesurait* que quatre-vingt-dix centimètres. Peut-être que ça ferait l'affaire.

J'ai parcouru mon carnet d'adresses et retrouvé son numéro. C'était un geek auto-entrepreneur. En général, il travaillait de la maison. Et, en général, il avait besoin d'argent.

— Hé, j'ai un boulot pour vous. J'ai besoin d'un lutin pour une mission secrète.

— J'suis pas un lutin.

— Oui mais vous êtes petit.

— Non mais je rêve, a dit Briggs.

Et il m'a raccroché au nez.

Il valait probablement mieux tenter de l'amadouer en face à face. Malheureusement, j'étais confrontée à un dilemme. D'un côté, je me disais que le meilleur moyen de pousser Diesel à s'en aller était de ne pas ouvrir la porte. De l'autre, je devais sortir rapidement si je voulais discuter avec Briggs.

J'ai ouvert et regardé Diesel.

— Oui, je suis toujours là.

— Je dois aller quelque part, ai-je annoncé.

— Sans blague.

— Seule.

— C'est mon côté surnaturel, c'est ça ? Ça te fout toujours les jetons, hein ?

— Heu...

Il a passé un bras autour de mes épaules.

— Je parie que tu crois que Spiderman est un mec super mignon. Je parie que tu crois que ce serait génial d'être amie avec un gars comme ça.

— Peut-être...

— Alors tu n'a qu'à te dire que je suis Spiderman.

Je lui ai jeté un regard en biais.

— Et tu es Spiderman, alors ?

— Non, il est beaucoup plus petit que moi.

J'ai attrapé mon sac, mes clés et enfilé ma veste en polaire. J'ai encore verrouillé la porte d'entrée et descendu l'escalier qui menait au parking.

Diesel était juste derrière moi.

— On peut prendre ma voiture, a-t-il dit.

— Tu as une voiture ?

Une Jaguar noire était garée à un mètre de l'entrée de service de mon appartement.

— Waouh, tu te débrouilles pas mal pour un extraterrestre !

— Je ne suis pas un extraterrestre.

— Oui, tu répètes tout le temps ça mais je ne vois pas comment t'appeler autrement.

— Appelle-moi Diesel.

Je me suis glissée sur le siège passager et j'ai bouclé ma ceinture.

— C'est une voiture volée, c'est ça ?

Diesel m'a regardée en souriant.

Merde.

— On va aux appartements Cloverleaf, sur Grand. C'est à environ un kilomètre et demi d'ici.

L'immeuble Cloverleaf ressemblait assez fort au mien. C'était un cube en brique rouge strictement fonctionnel. Deux étages. Deux entrées : l'une devant, l'autre derrière. Un parking à l'arrière.

Randy Briggs habitait au premier étage. Je l'avais rencontré, quelque temps auparavant dans un contexte professionnel. Il avait été poursuivi pour port d'arme illégal et ne s'était pas présenté au tribunal. Je l'avais amené devant la justice, hurlant et se débattant. L'accusation était à la limite de la recevabilité et Briggs avait été relâché sans peine.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? a demandé Diesel en gravissant les escaliers qui menaient au premier étage.

— Une petite annonce dans le journal recrute des fabricants de jouets. Quand j'ai téléphoné pour poser des questions sur Pierre Nauël, on a raccroché.

— Et pour toi cela signifie que Nauël est impliqué dans ce recrutement de fabricants de jouets ?

— Je pense que c'est louche et que cela demande une enquête plus approfondie. Je vais demander à ce type de m'aider à infiltrer l'atelier.

— Il travaille lui aussi à assembler des jouets ?

— Non, il a d'autres talents.

Nous étions dans la cage d'escalier quand, tout à coup, la lumière s'est éteinte, nous plongeant dans l'obscurité la plus totale. J'ai senti Diesel approcher, sa main se poser autour de ma taille dans un geste protecteur.

— Coupure d'électricité, ai-je annoncé, Morelli m'a expliqué que cela arrivait un peu partout à Trenton.

— Super, il ne manquait plus que ça. Des pannes de courant.

— C'est pas un drame. D'après Morelli, elles durent juste assez longtemps pour causer des embouteillages puis le courant revient.

— Ma belle, c'est bien plus grave que tu ne le penses.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il sous-entendait, mais ça ne me disait

rien qui vaille. J'allais lui poser la question quand les lumières se sont rallumées. Nous avons pu monter le reste des escaliers jusqu'au premier. J'ai frappé à la porte du 2B. Pas de réponse. J'ai collé mon oreille contre la porte et écouté.

— Tu entends quelque chose ?

— La télé.

J'ai frappé à nouveau, plus fort.

— Ouvrez la porte, Randy. Je sais que vous êtes là.

— Fichez-le camp, je bosse.

— Vous ne bossez pas, vous regardez la télé.

La porte s'est ouverte d'un coup et Randy m'a regardée d'un air mauvais :

— Quoi ?

Diesel a baissé les yeux vers Randy.

— Vous êtes nain.

— Bien vu, Sherlock, a rétorqué Randy. Et, pour votre information, nain, c'est pas politiquement correct.

— Bon alors vous préférez quoi ? a demandé Diesel. Que je vous appelle « personne de petite taille » ?

Randy tenait une louche en main et en a profité pour cogner Diesel au genou.

— Ne vous foutez pas de moi, gros malin.

Diesel s'est baissé, a agrippé Briggs par le devant de sa chemise, l'a soulevé à quatre-vingt-dix centimètres du sol pour que leurs yeux soient à la même hauteur.

— Faut que vous appreniez le sens de l'humour, lui a dit Diesel. Et lâchez cette louche.

Randy l'a laissé glisser entre ses doigts et elle est tombée sur le parquet avec un bruit métallique.

— Donc vous ne voulez pas qu'on vous appelle personne de petite taille. Comment *voulez*-vous que je vous appelle ?

— Je suis une *personne*, a rappelé Randy en battant l'air de ses pieds.

Diesel a souri à Randy.

— Personne ? Vous n'avez rien trouvé de mieux ?

Diesel a reposé Randy par terre, celui-ci s'est secoué, on aurait dit un oiseau qui remettait de l'ordre dans ses plumes.

— Bon, ai-je repris, maintenant que nous avons mis les choses au point...

Briggs m'a regardée.

— Et voilà.

— Est-ce que je vous ai jamais demandé une faveur ?

— Oui, a-t-il rappelé.

— D'accord, mais je vous ai sauvé la vie.

— Ma vie n'aurait jamais été en danger sans votre intervention.

— Je vous demande juste de vous faire passer pour un lutin.

Diesel a pouffé de rire. Je l'ai foudroyé du regard et il a transformé son rire en sourire.

— Je ne suis *pas* un lutin, a souligné Briggs. Est-ce que j'ai des oreilles pointues ? Non. Est-ce que je porte des chaussures à bouts recourbés ? Non. Est-ce que j'ai envie de me faire humilier ? Non, non et non.

— Je vous paierai.

— Oh, a ironisé Briggs, ça change tout.

Je lui ai tendu l'annonce.

— Tout ce que vous avez à faire, c'est répondre à cette annonce. Vous n'avez probablement même pas besoin de dire que vous êtes un lutin. Vous pourriez juste lui dire que vous êtes... qualifié. Puis vous vous présentez à l'entretien d'embauche et vous regardez si Pierre Nauël travaille là. Il est CDD.

— Vous vous foutez de moi ? Père Noël est CDD ! Et la petite souris ? La petite souris aussi est CDD ?

J'ai montré à Briggs la photo de Pierre Nauël et je lui ai épelé son nom. J'ai tendu à Briggs ma carte avec mon numéro de portable. Puis je suis partie. Je ne voulais pas rester trop longtemps, de peur qu'il ne change d'avis.

Dans la voiture, j'ai regardé le genou de Diesel.

— Ça va ?

— Oui. Il frappe comme une fille. Quelqu'un devrait lui apprendre à manier correctement la louche.

CHAPITRE 3

Connie Rosolli est la secrétaire de direction de l'agence de cautionnement de mon cousin Vinnie. Elle est un peu plus âgée que moi. Elle a une chevelure hyper volumineuse, une grosse poitrine et une patience très limitée. Elle serait certainement capable de m'expédier au centre-ville d'un seul coup de pied au cul. Heureusement pour moi, Connie ne ressent jamais le besoin de me botter les fesses car nous sommes amies.

Je l'ai appelée comme prévu et je lui ai demandé de vérifier les factures d'eau et d'électricité de Nauël. Comme elle complète ses recherches informatiques pas très réglo avec les ragots de son réseau d'habitantes du Bourg, Connie ne passe jamais à côté d'une information intéressante.

J'avais à peine achevé la conversation avec Connie que mon portable a sonné.

C'était ma mère.

— À l'aide !

J'entendais des cris hystériques en bruit de fond.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Valérie a ramené un test de grossesse et elle s'est enfermée dans la salle de bains.

— T'inquiète, maman : elle sortira dès qu'elle aura faim.

— Mais ce sont nos seules toilettes ! Et j'ai deux petits-enfants à la maison pour les vacances, une vieille dame avec une vessie hors d'état et... ton père. Tout le monde a besoin de la salle de bains.

— Et alors ?

— Fais quelque chose ! Tire sur la serrure avec ton arme.

Si j'avais été une sœur sympa et une fille idéale, j'aurais eu pitié de Valérie. Je me serais inquiétée pour sa santé physique et mentale. Mais Valérie a toujours été la fille parfaite de la famille. Moi, j'étais celle qui s'écorchait le genou, qui ratait ses dictées, qui était dans la lune à longueur de journée. Pendant toute mon enfance, j'ai eu l'impression de vivre hors de mon corps. Et comme adulte, ça ne s'est pas arrangé. Valérie a réussi son mariage et donné naissance à deux enfants alors que moi j'ai fait un mariage atroce, qui s'est terminé en divorce avant même que mon père ait fini de payer la réception. Donc, oui, j'aime ma sœur et je souhaite son bonheur mais c'est difficile de ne pas se réjouir quand sa vie part enfin en sucette.

— Oh, oh, a soufflé Diesel, je ne suis pas sûr que ce sourire me plaise.

— Ça m’a échappé. En fait, j’aurais besoin de toi pour régler un problème domestique. J’aimerais que tu ouvres une serrure.

— Faudra que je te dévoile mes autres talents.

Oh non. Quand un homme se met à parler de ses talents, ce n’est jamais bon signe. Avant d’avoir eu le temps de dire ouf, la fille se retrouve dans le garage pour assister à une démonstration d’outillage électrique. Et une fois que tous les appareils ont été mis en marche, il ne reste plus qu’un outil à sortir de sa boîte. Un jour, il faudra que quelqu’un réalise une étude sur l’effet des scies circulaires sur la production de testostérone.

Toute la smala était massée devant la salle de bains quand j’ai débarqué dans la maison de mes parents. Mary Alice galopait en cercles concentriques tandis que le reste de la famille alternait entre les cent pas, les hurlements et le tambourinage de porte.

— C’est incroyable, a souligné Diesel, à quel point une famille peut être complètement dysfonctionnelle, friser les limites de la folie, et fonctionner à merveille en tant que groupe. Tu veux que j’ouvre la porte ?

— Non.

Je craignais qu’ils ne s’engouffrent tous en même temps dans la pièce et que quelqu’un ne se fasse piétiner. Je suis descendue à la cuisine et suis sortie par la porte de derrière. Elle était surplombée par un petit toit, qui donnait juste sous la fenêtre de la salle de bains. Quand j’étais gamine, je m’y glissais en cachette pour aller voir mes copains.

— Fais-moi la courte échelle, ai-je ordonné à Diesel. Je l’aiderai à sortir par la fenêtre. Après, tu pourras déverrouiller la serrure.

Diesel a noué ses doigts, j’ai posé mon pied sur ses mains et il m’a soulevée jusqu’au toit. J’ai achevé l’escalade et regardé Diesel, en plongée. Sa force était impressionnante.

— Tu serais capable d’arrêter un train de marchandises ?

— Non, probablement pas un train de marchandises. C’est plutôt le rayon de Superman.

J’ai regardé Valérie : elle était assise sur le couvercle des W-C et examinait son test. Elle a levé la tête quand j’ai frappé à la fenêtre.

— Ouvre-moi, il fait froid ici.

Elle a appuyé le nez contre la vitre et regardé dehors.

— T’es toute seule ?

— Je suis avec Diesel.

Elle a baissé les yeux vers le jardin et Diesel lui a fait signe. C’était un petit signe de la main ridicule.

Valérie a ouvert et je suis entrée.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Regarde mon test !

— Il se trompe peut-être.

— C’est le cinquième test ! Ils sont à chaque fois positifs. Je suis enceinte. Je suis enceinte, bordel ! Albert Kloughn m’a mise en cloque.

— Tu ne prenais pas tes précautions ?

— Non, je ne prenais pas de précautions. Tu l'as bien regardé ? On dirait de la pâte à pain juste avant qu'on ne la cuise. Il est mou et blanc, sans aucune consistance. Qui aurait pu deviner qu'il avait du sperme ? T'imagines à quoi va ressembler ce pauvre gosse ? À une baguette à moitié cuite !

— C'est peut-être pas si grave. Je pensais que tu voulais à tout prix te marier.

— J'avais envie de me marier, pas de tomber enceinte. Et je ne veux pas épouser Kloughn. Il vit avec sa *mère*, nom de Dieu. Et il ne gagne pas un *rond*.

— Il est avocat.

— Il poursuit des ambulances dans la rue. Il pourrait aussi bien être berger allemand.

C'était vrai. Kloughn avait du mal à trouver une clientèle : il écoutait les fréquences de la police pour recruter des clients lors des accidents de la route.

— De nos jours, les femmes ont le choix, ai-je fait remarquer.

— Pas dans cette famille !

Valérie tournait en rond en agitant les bras.

— On est catholiques, nom de Dieu !

— Oui, mais tu ne vas jamais à la messe. C'est pas comme si tu avais la foi.

— Tu sais ce qui reste quand on enlève la foi ? La culpabilité ! La *culpabilité* ne disparaît jamais. Je suis condamnée à la culpabilité à perpétuel. Et maman ? Si je prononce le mot *avortement*, elle va faire le signe de croix jusqu'à ce que les bras lui en tombent.

— Ne lui dis rien. Fais-lui croire que le test était négatif.

Valérie a arrêté de tourner pour me regarder.

— Et toi, tu avorterais ?

Waouh. Moi ? J'ai pris une seconde pour y réfléchir.

— Je ne sais pas. J'ai du mal à me sentir concernée. Mon expérience la plus proche de l'accouchement, c'est quand j'ai acheté un hamster.

— Bon, a suggéré Valérie. Imagine que Rex ne soit jamais né. Imagine que maman hamster se soit fait avorter et que Rex ait fini dans un sac poubelle avec la sciure sale des autres cages chez l'éleveur de hamsters.

J'ai ressenti une douleur aiguë dans la région du cœur.

— Évidemment, présenté comme ça...

— C'est entièrement sa faute, a tonné Valérie. Je vais lui mettre la main dessus. Je vais le traquer puis le mutiler.

— Kloughn ?

— Non, mon ex-mari, cette espèce de crotte de chien. S'il ne s'était pas barré avec la baby-sitter, rien de tout cela ne serait arrivé. On était si heureux. Je ne sais même pas ce qui s'est passé. On formait une famille parfaite et, d'un coup, je le retrouve dans le placard à manteaux avec la baby-sit.

— Ouvre ? Valérie ! a tonné mamie de l'autre côté de la porte. J'ai un

besoin pressant. Va t'enfermer dans une autre pièce.

— Même si tu gardes le bébé, ça ne veut pas dire que tu dois épouser Kloughn, ai-je suggéré.

Pourtant, je pensais que Valérie pouvait tomber plus mal qu'avec Kloughn. Je l'aimais bien. C'était pas le mec idéal, beau, grand et super cool, mais il faisait de son mieux, il était gentil avec Valérie et les filles et une affection réelle semblait tous les réunir. Je ne connais pas la recette du mariage réussi. Il faut de l'amour, bien sûr, mais il existe sous tant de formes différentes... Et, de toute évidence, certains types d'amour sont plus durables que d'autres. Valérie et moi, nous pensions avoir trouvé l'amour de notre vie et regardez ce qui nous est arrivé au bout du compte.

— Des chaussures, ai-je proposé. Quand je suis dans le doute, ça m'aide toujours d'acheter de nouvelles chaussures. Tu devrais faire une virée shopping.

Valérie a jeté un coup d'œil en direction de la porte.

— J'aurais bien besoin d'une nouvelle paire de pompes mais je n'ai aucune envie de les affronter.

— Sors par le jardin.

Valérie a escaladé la fenêtre. Arrivée au bord du toit, elle a hésité.

— Ça fiche les jetons.

— Allez, c'est pas difficile, l'a encouragée Diesel. Laisse tes fesses pendre dans le vide et je t'aiderai à descendre.

Valérie s'est tournée vers moi.

— Tu peux lui faire confiance. Je ne sais pas si c'est Superman, E.T., ou le Fantôme de Noël... Peu importe : fais ce qu'il te dit.

— Je voudrais bien t'y voir. C'est vachement haut. J'aime pas ça. Je ferais mieux de remonter.

Valérie a fait demi-tour mais son pied a glissé sur une tuile.

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii, a-t-elle hurlé en moulinant des bras et en agrippant ma veste. À l'aide ! À l'aaaaide !

Elle m'a tirée en avant, nous avons perdu l'équilibre toutes les deux, nous sommes tombées sur le toit et avons roulé jusqu'au bord, cramponnées l'une à l'autre. Nous avons atterri pile sur Diesel et, l'instant d'après, nous étions étalés tous les trois sur le sol.

Diesel était à plat dos, j'étais au-dessus de lui et Valérie refermait le sandwich. Toute la famille a déboulé par la porte de derrière pour s'agglutiner autour de nous.

— Qu'est-ce qui se passe ? a demandé mamie. C'est une nouvelle position sexuelle ?

— Si elle saute sur le tas, je me barre, a prévenu Diesel.

— Appelle le SAMU, a ordonné ma mère. Personne ne bouge... vous pourriez avoir le dos cassé.

Elle a baissé les yeux vers Valérie :

— Tu arrives à remuer les orteils ?

— Tu as oublié de déverrouiller la porte de la salle de bains, a signalé mon père. Quelqu'un doit remonter pour l'ouvrir.

— Frank ! Je t'ai demandé d'appeler le SAMU !

— On n'a pas besoin du SAMU, ai-je rétorqué, il faut juste que Valérie bouge de là.

Ma mère a aidé Valérie à se remettre debout.

— Comment va le bébé ? Tu ne t'es pas fait mal ? J'arrive pas à croire que tu sois passée par la fenêtre.

— Et moi ? ai-je protesté. Je suis tombée aussi.

— Tu tombes tout le temps. Tu as sauté du toit du garage quand tu avais sept ans. Et maintenant, tu te fais tirer dessus.

Elle m'a jeté un regard réprobateur en secouant l'index.

— Tu as une mauvaise influence sur ta sœur. Elle n'a jamais fait des acrobaties pareilles.

J'étais toujours couchée sur Diesel, ce qui ne me déplaisait pas.

— Je savais que tu changerais d'avis, a chuchoté Diesel.

— Je n'ai *pas* changé d'avis.

Mon portable a carillonné. J'ai roulé sur le flanc pour descendre de Diesel et lire le texto. C'était Randy Briggs. Je me suis mise debout et suis rentrée pour l'appeler de la maison, pendant que Diesel montait déverrouiller la porte de la salle de bains.

Mon père l'a suivi.

— Les femmes, a-t-il commenté en levant les yeux au ciel. Il doit tout de même y avoir une autre solution.

J'attendais devant la porte d'entrée quand Diesel est redescendu.

— Randy a obtenu un entretien d'embauche. Il est en route, j'ai l'adresse.

— Et la séance de shopping ? a objecté Valérie.

— Faudra y aller toute seule. Je dois mettre la main sur Pierre Nauël. Et d'ailleurs, pourquoi est-ce que tu ne vas pas bosser ?

— Je n'ai aucune envie de voir Albert. Je ne sais pas quoi lui dire.

— Je suis perdu, est intervenu Diesel. Quel est le rapport entre Albert et le boulot ?

— C'est le patron de Valérie.

— J'ai l'impression de regarder un feuilleton télé de l'après-midi, s'est enthousiasmé Diesel.

— Regarde-toi un peu, m'a reproché ma mère. Noël approche et tu ne portes rien de rouge.

Elle a détaché un pin's de Noël de sa blouse et l'a attaché à ma veste.

— Tu as déjà acheté ton sapin, au moins ?

— J'ai pas eu le temps.

— Tu dois t'en occuper, a-t-elle insisté. Avant que tu aies pu dire ouf, tu arriveras à la fin de ta vie et tu seras morte.

— Vous avez un sapin, pourquoi je ne peux pas utiliser le vôtre ? ai-je

argumenté.

— Ah là là ! a soupiré mamie, tu n'y connais rien.

Diesel se tenait sur les talons, les mains dans les poches. Il souriait à nouveau.

— Va dans la voiture, lui ai-je ordonné. Et arrête de sourire.

— C'est l'avant-Noël, s'est-il défendu, tout le monde sourit à cette période de l'année.

— Ne bougez pas, a suggéré ma mère, je vous apporte un sachet pour le déjeuner.

— Pas le temps, ai-je protesté, il faut que je file.

— Ça ne prendra qu'une minute !

Elle était déjà dans la cuisine, j'ai entendu la porte du réfrigérateur s'ouvrir et se refermer puis plusieurs tiroirs ont claqué l'un à la suite de l'autre. Ma mère est réapparue avec un sachet de nourriture.

— Merci, ai-je souri.

Diesel a fourré son nez dans le sac et en a extirpé un biscuit.

— Mmmm, aux pépites de chocolat, mes préférés !

J'avais l'impression que *tous* les biscuits étaient ses préférés.

Quand nous nous sommes retrouvés tous les deux dans la voiture, je me suis tournée vers lui.

— Parle-moi de toi.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Si je n'avais pas été lâché dans ta cuisine, cette conversation n'aurait pas lieu. Si tu m'avais rencontré dans la rue, tu m'aurais pris pour un type comme les autres.

— Bon, tu es musclé et tu peux déverrouiller les portes. Tu as d'autres talents ?

Diesel m'a regardé avec un sourire triomphant.

— Pff, tous les hommes pensent ça, ai-je tempéré.

Diesel a emprunté l'avenue Hamilton puis a tourné à gauche.

— Qu'est-ce qui se passera quand tu retrouveras Nauël ?

— Je le livrerai à la police. Mon cousin Vinnie ira sans doute au poste pour le libérer une deuxième fois sous caution.

— Pourquoi est-ce que Vinnie ferait ça ?

— Pour gagner plus d'argent. Nauël possède une entreprise ici et il a mis sa maison en gage. Le risque est faible pour Vinnie.

— Et si Nauël refuse d'être livré à la police ? Tu lui tireras dessus ?

— Je tire rarement sur les gens.

— Dommage, ce serait intéressant comme spectacle, a commenté Diesel. Je l'ai regardé plus attentivement.

— Est-ce qu'il y a un truc que tu me caches ?

— Plein de choses.

J'ai posé un doigt sous mon œil.

— Tu as un problème ? a-t-il demandé.

— Mon œil cligne tout seul.

— Je parie que ça s'arrêterait, si tu achetais un sapin de Noël.

— Ça va, c'est bon, lâchez-moi tous, je vais l'acheter, ce sapin de Noël !

— Quand ?

— Quand j'aurai le temps. Et tu roules trop lentement. Où est-ce que tu as appris à conduire ? En Floride, dans un quartier pour retraités ?

Diesel a stoppé la voiture en plein milieu de la circulation.

— Respire à fond.

— Qu'est-ce que tu fous ? T'es malade ? Tu ne peux pas t'arrêter au milieu de la route !

— Respire à fond. Compte jusqu'à dix.

J'ai respiré à fond et compté jusqu'à dix.

Le type derrière nous s'est mis à klaxonner, j'ai fait craquer mes doigts. Mon œil clignait comme un malade.

— Ça ne marche pas. Tu me donnes des palpitations. Dans le New Jersey, on ne ralentit pas.

— On est dans un embouteillage, m'a fait remarquer Diesel. Regarde, la bagnole devant nous est distante de moins d'une longueur et ne bouge pas non plus. La seule façon d'avancer plus vite, ce serait de rouler sur le trottoir.

— Et ?

— La voiture est trop large pour le trottoir.

— Alors, fais un truc surnaturel, je ne sais pas moi, tu ne peux pas rouler sur deux roues ? On voit ça tout le temps dans les films.

— Désolé, j'ai raté mon examen de lévitation.

C'était bien ma chance, je tombe justement sur le mec qui a raté son examen de lévitation.

Vingt minutes plus tard, nous nous garions devant un bureau qui ne payait pas de mine. Dans la vitrine, un panneau rédigé à la main annonçait RECHERCHE FABRICANTS DE JOUETS EXPÉRIMENTÉS. ENGAGEMENT IMMÉDIAT. Je voulais y voir de plus près. Nous avons abandonné la voiture et traversé la rue.

Depuis le trottoir, j'ai tenté de regarder à travers la vitre sale. Le bureau était rempli de personnes de petite taille.

— Ce sont des lutins ? ai-je demandé à Diesel. Je ne vois pas d'oreilles pointues.

— Difficile de le confirmer d'ici. On m'a raconté qu'en réalité les lutins n'avaient pas les oreilles pointues.

— Les lutins pourraient donc se mêler à la population, déguisés en citoyens ordinaires, de très petite taille.

Diesel m'a regardé et a fait la grimace.

— Tu ne crois pas vraiment aux lutins, tout de même ?

— Bien sûr que non.

Mais la vérité, c'est que je ne savais plus à quoi je croyais. Enfin, Diesel, qu'est-ce qu'il était, lui ? Et si je croyais à Diesel... pourquoi pas aux lutins ?

— Tu repères Briggs ? ai-je demandé.

— Il est dans le fond, il discute avec le grand type qui porte un bloc-notes. Et je ne vois pas Nauël.

Nous avons poursuivi quelque temps notre séance d'observation, avant de retourner à la Jaguar et d'entamer les provisions de ma mère. Au bout d'un moment, Randy Briggs est sorti du bureau. Il a marché quelques mètres avant de monter, du côté passager, dans une voiture qui l'attendait. Elle a démarré sans attendre et nous l'avons suivie. Avant qu'on ait parcouru deux blocs, mon portable s'est mis à sonner.

— Bordel, c'est vous qui me suivez dans la Jaguar ? a demandé Briggs. Ça paie bien, le boulot de chasseurs de primes !

— Diesel n'est pas chasseur de primes. Il est extraterrestre ou un truc du style.

— Ouais, c'est ça. Purée, j'ai jamais vu autant de personnes de petite taille au même endroit. C'est comme s'ils avaient surgi de nulle part ! Moi qui croyais connaître tout le monde dans le coin, j'avais jamais croisé un seul de ces types !

— Vous avez été engagé ?

— Oui, mais je ne fabriquerai pas de jouets. J'ai décroché un boulot administratif, on m'a chargé de monter un site Internet.

— Et Nauël ?

— Pas vu. Personne ne m'a parlé d'un type qui s'appelait Nauël. Je commence à bosser demain. Je le verrai peut-être à l'usine.

— L'usine ?

— Oui, c'est une petite usine de jouets. Ils fabriquent des jouets à la main et vont faire de la pub pour expliquer qu'ils ont été confectionnés par des lutins. C'est cool, hein ?

— Est-ce que vous croyez qu'il y avait de vrais lutins parmi les personnes recrutées ?

Il y a eu un silence. J'imaginai Briggs fixer son téléphone, bouche bée.

— Vous êtes complètement tarée ou quoi ? a-t-il fini par répondre.

— Bon, elle est où cette usine ?

— Dans une zone semi-industrielle au bord de l'autoroute. Vous n'allez pas faire foirer mon boulot ? C'est un job de rêve. C'est bien payé et le type qui m'a engagé m'a dit que les toilettes étaient toutes aménagées pour les personnes de petite taille. Pour une fois, je ne devrai pas monter sur un tabouret pour couler un bronze.

— Je ne vais rien faire foirer. Quelle est l'adresse ?

— Je ne vous la donnerai pas, je ne veux pas perdre mon boulot.

J'ai regardé Diesel :

— Quand la voiture devant nous s'arrêtera et que Briggs sortira, je veux que tu lui roules dessus.

— C'est très tentant mais, si je fais ça, il y a de grandes chances qu'il meure et ce sera alors difficile de le suivre jusqu'à son boulot demain matin.

J'ai regardé le sac de nourriture presque vide à mes pieds et j'ai eu une

idée.

— Qu'est-ce qu'Elaine fait des biscuits qu'elle cuisine à ton avis, Diesel ? ai-je demandé.

— C'est une question piège ?

— Elle a dit qu'elle préparait des biscuits tous les jours. Plein de biscuits, si on se réfère à la quantité d'hier. Qu'est-ce qu'elle en fait ? Ils n'ont aucune famille dans le coin. Pierre n'était pas là. Elle les mange tous toute seule ?

— Elle les distribue peut-être.

— Demi-tour. On retourne au bureau de recrutement.

Il nous a fallu moins de cinq minutes pour y arriver.

— Attends-moi ici. Ça ne me prendra qu'une minute.

J'ai bondi hors de la voiture, traversé la rue en courant et poussé la porte du bureau. Il était toujours rempli de personnes de petite taille mais ils portaient de fausses oreilles de lutins à présent. J'ai fendu l'océan de lutins factices et me suis soudain rendu compte que le local était devenu totalement silencieux.

— Bonjour, ai-je lancé d'un ton plein d'entrain, j'ai vu l'annonce dans la vitrine et je voudrais poser ma candidature.

— Vous êtes trop grande, a répliqué quelqu'un derrière moi. C'est un boulot pour lutins.

— C'est injuste, ai-je protesté. Je pourrais vous dénoncer pour discrimination fondée sur la taille.

Je ne savais pas quel organisme s'occupait des problèmes de ce genre mais il devait bien en avoir un *quelque part* qui gèrait cette question. C'est vrai quoi, il faut bien protéger les gens, en particulier ceux qui ont une taille moyenne.

— On ne veut pas de personnes comme vous, a lancé quelqu'un d'autre. Fichez le camp.

— Comme moi ?

— Grande et idiote.

— Hé ! Écoute-moi bien, nabot...

Un gâteau a fendu l'air et a heurté ma nuque. Je l'ai examiné. C'était un bonhomme en pain d'épice !

— D'où vient ce biscuit ? Vous en avez d'autres ? C'est Elaine, la sœur de Pierre, qui les prépare ?

— Attrapez-la ! a hurlé quelqu'un.

J'ai dû faire face à un feu nourri de gâteaux. Ils volaient de partout. En pain d'épice, au beurre de cacahuètes, au chocolat. Les lutins étaient comme fous. Ils se jetaient sur moi en hurlant. Un sablé recouvert de glaçage rose m'a atteint au front, pendant que quelqu'un me mordait l'arrière de la cuisse. Les lutins étaient accrochés à moi comme des décorations de Noël.

J'ai senti que Diesel venait à ma rescousse par-derrière. Il a passé un bras autour de ma taille, m'a serrée contre lui et traînée dehors, les pieds

suspendus à dix centimètres du sol. Il se frayait un chemin parmi les lutins en leur décochant des coups de pied ou, parfois, en en saisissant un par la chemise pour le projeter de l'autre côté de la pièce. Arrivé sur le trottoir, il a refermé la porte du bureau et pratiqué son tour de magie sur la serrure pour enfermer les troupes furieuses.

De petits visages déformés de lutins enragés vinrent s'écraser contre la vitre. Ils nous fusillaient du regard et proféraient des menaces, leurs petits majeurs boudinés dressés bien haut. Les tables et les chaises étaient renversées, les biscuits écrabouillés.

Diesel m'a remise debout, m'a prise par la main et m'a entraînée jusqu'à la voiture.

— C'était quoi tout ce bordel ? a-t-il demandé. J'ai jamais vu un truc pareil. Une pièce remplie de nains agressifs. Ça fichait vraiment les jetons.

— Je crois que c'étaient des lutins, tu as vu leurs oreilles ?

— C'étaient de fausses oreilles.

Je me suis glissée sur le siège passager et j'ai lâché un soupir.

— Je sais. C'est juste que je n'ai pas envie de raconter que j'ai été attaquée par une horde de personnes de petite taille déchaînées. Je ne sais pas pourquoi mais une horde de lutins agressifs, ça sonne mieux.

Un faux lutin s'est mis à défoncer la porte vitrée à l'aide d'une hache d'incendie et Diesel a mis les voiles.

— Tu as vu les biscuits ? Ils ressemblaient vraiment à ceux d'Elaine.

— Tous les biscuits se ressemblent, chérie.

— D'accord mais ça *aurait pu* être ceux d'Elaine.

Mon portable s'est mis à gazouiller. C'était Valérie.

— Je suis au centre commercial et j'ai besoin de ton aide. Je ne me souviens pas de tout ce qui figurait sur la liste de Mary Alice. Je lui ai pris la Barbie, la télé, le jeu et les patins à glace. Le petit train et l'ordinateur sont déjà à la maison. Tu te souviens de ce qu'elle avait demandé d'autre ?

— Comment vas-tu payer tout ça ?

— MasterCard.

— Tu vas mettre cinq ans à rembourser.

— Je m'en fiche, c'est Noël. On doit faire ce genre de choses à Noël.

C'est vrai. J'oubliais tout le temps.

— Mary Alice a noté au moins cinquante trucs sur sa liste. Le seul dont je me souviens, c'est du poney.

— Nom de Dieu, le poney ! Comment ai-je pu oublier le poney ? !

— Val, tu ne peux pas lui acheter ça. On n'est pas dans *La Petite Maison dans la prairie*. On habite à Trenton. On n'offre pas de poneys aux enfants, ici.

— Mais elle en veut un. Elle me détestera à vie si je ne lui achète pas de poney. Ça va gâcher son Noël.

Pff, j'étais vraiment contente de n'avoir qu'un hamster. Pour Noël, j'avais l'intention d'offrir à Rex un raisin sec.

J'ai raccroché et je me suis tournée vers Diesel.

— Tu as des enfants ?

— Non.

— Et quel est ton point de vue sur le sujet ?

— Pareil que pour les faux lutins. Ils sont mignons de loin.

— Et en imaginant que tu veuilles avoir des enfants... est-ce que tu pourrais te... reproduire ?

Diesel m'a regardée.

— Est-ce que je pourrais me reproduire ? Oui, je pense que oui.

Il a secoué la tête.

— Je dois t'avouer quelque chose. Je ne laisserai plus jamais personne me faire apparaître chez quelqu'un. C'est trop bizarre. Ce n'était pas mon idée, de toute façon.

Il a passé le bras devant moi pour plonger la main dans le sac que ma mère nous avait préparé et a déniché un brownie.

— En général, les femmes me demandent de leur offrir un verre. Toi, tu me demandes si je peux me reproduire.

— Tourne sur Clinton. Je veux rediscuter avec Elaine.

C'était le milieu de l'après-midi, le temps était particulièrement morose quand nous sommes arrivés dans Grape Street. Le ciel était chargé de nuages noirs traversés par une étrange lueur verte. L'air était lourd et menaçant. Il régnait une atmosphère de fin du monde.

Les lampes étaient allumées dans les maisons et Elaine avait mis en marche les lumières de son toit qui faisaient clignoter leur vœu. Diesel s'est garé devant chez elle et nous sommes sortis de la voiture. Le vent s'était levé, j'ai baissé le menton et gardé le dos courbé jusqu'au porche de Pierre Nauël.

— Je suis très occupée, a annoncé Elaine dès qu'elle a ouvert la porte.

Diesel s'est faufilé derrière elle pour entrer.

— À l'odeur, je parierais que vous faites encore de la pâtisserie.

Elaine l'a suivi dans la cuisine en trotinant pour tenter de le rattraper.

— Des sablés aux noix de pécan pour demain, a-t-elle précisé. Et de grands biscuits fourrés aux M&M's.

— Je serais curieux de savoir qui mange tous ces gâteaux.

— Les lutins, évidemment.

Diesel et moi avons échangé un regard hébété.

— Ce ne sont pas de vrais lutins, a précisé Elaine. Pierre aime les appeler comme ça. *Ses petits lutins*. Pierre est tellement malin. Il a imaginé toute une stratégie commerciale pour écouler ses jouets. C'est à cause de son nom : Pierre Nauël. Vous avez remarqué que ça ressemble au Père Noël ?

— Combien de lutins est-ce que vous ravitaillez ? a demandé Diesel.

— Mon Dieu, je ne sais pas mais il doit y en avoir beaucoup. Je prépare des dizaines et des dizaines de biscuits tous les jours.

— Où est-ce qu'ils vont ?

— Je ne sais pas exactement. Lester passe les chercher. C'est le

responsable de production de Pierre.

— Un mètre cinquante-cinq environ, cheveux gris, mince, des lunettes à montures sombres ? a proposé Diesel.

— C'est ça, c'est lui.

Le type qui faisait passer les entretiens d'embauche aux lutins.

— Je ne veux pas me montrer grossière mais il va falloir que vous partiez. Je dois finir de préparer mes gâteaux.

— Ça vous dérange si je jette un œil dans la maison ? a demandé Diesel.

Elaine s'est mise à tripoter nerveusement son tablier.

— Je ne vois pas pourquoi vous voulez faire ça. Pierre n'est pas ici.

Diesel a ouvert une porte qui donnait sur de petites toilettes au rez-de-chaussée et passé la tête à l'intérieur.

— Vous êtes certaine de ne pas savoir où se trouve Pierre ?

— Arrêtez ! Arrêtez de fouiner chez moi ou j'appelle la police !

— Nous avons le droit de fouiller cette maison, a signalé Diesel, pas vrai, Steph ?

— Oui, ce droit nous a été accordé quand votre frère a signé son accord de caution.

— Cette histoire est ridicule, a protesté Elaine. Toute ça pour quelques outils électriques et de la peinture. Pierre n'aurait pas été obligé de voler si le magasin avait été ouvert. On ne peut pas stopper une ligne de production juste parce qu'on est à cours de jaune « soleil radieux ». Tout le monde sait que les lutins travaillent de nuit. Pierre avait déjà suffisamment de problèmes de main-d'œuvre. Il ne pouvait pas se permettre de laisser une équipe se tourner les pouces jusqu'à l'ouverture des magasins à neuf heures !

— Je croyais que ce n'étaient pas vraiment des lutins.

— Vrais lutins, faux lutins, quelle différence ? Ils sont tous payés à 150 % de leur salaire après dix-sept heures.

Diesel a pris appui contre le comptoir de la cuisine, les bras croisés sur la poitrine.

— Quand avez-vous parlé à Pierre pour la dernière fois ?

— Il m'a appelée pendant sa pause déjeuner.

Elaine a serré les lèvres.

— Vous lui avez dit que je le cherchais ? a demandé Diesel.

— Oui.

Elaine m'a regardée puis s'est à nouveau tournée vers Diesel.

— J'ai essayé de rester discrète devant mademoiselle Plum.

— Pour la discrétion, c'est raté, j'ai été déposé dans sa cuisine.

Elaine a eu l'air horrifié.

— Comment est-ce arrivé ?

Diesel a levé les paumes et haussé les épaules, façon de répondre « je n'en sais rien ».

— Ils ont dû s'y mettre à plusieurs, je ne suis pas facile à déplacer.

Elaine a essuyé ses mains sur son tablier.

— Je suis désolée, mais Pierre ne veut pas vous parler. Il souhaite qu'on le laisse tranquille.

— Une chose m'intrigue, a repris Diesel, pourquoi avoir choisi ce nom : Pierre Nauël ?

Elaine a sorti une plaque de biscuits du four et les a posés sur la cuisinière.

— À la naissance, il s'appelait Pierrick Nauëlsen. Maintenant qu'il est à la retraite, il a eu envie de retrouver son vrai nom. Pierre Nauël nous a semblé un bon diminutif.

— Pierrick Nauëlsen, a répété Diesel. Je ne suis pas remonté jusque-là dans le dossier.

Une minute. Le dossier ? Mais de quoi est-ce qu'ils parlaient, bordel ? Je ne pigeais plus rien. Il était évident qu'Elaine et Diesel se connaissaient. Ils s'étaient reconnus dès la première visite et Diesel ne m'en avait rien dit. Le moment était venu de mettre en pratique mes méthodes de gestion de la colère si je ne voulais pas exploser.

— Pierrick aime fabriquer des jouets. Il devrait pouvoir faire ce qu'il veut maintenant qu'il est retraité.

— Tout le monde se fiche de savoir s'il profite de la retraite pour fabriquer des jouets ou autre chose. Je suis là parce que Ring l'a suivi.

La surprise d'Elaine n'était pas feinte.

— Ring !

Diesel a quitté le comptoir, saisi un biscuit et tourné les talons pour partir.

— Vous devez persuader Pierrick de coopérer avec moi, a-t-il conseillé, j'essaie de le protéger.

Elaine a approuvé d'un mouvement de tête.

— Je n'étais pas au courant pour Ring.

Ring ? Est-ce que j'ai bien compris ? Une personne ou un truc qu'on appelle Ring est mêlé à cette affaire ?

Je n'ai fait aucun commentaire jusqu'à ce qu'on soit dans la Jaguar. J'ai essayé d'avoir l'air cool, mais je bouillonnais à l'intérieur. J'avais l'impression d'être le démon Stéphanie avec des yeux rouges terribles et une bouche menaçante de gargouille. Heureusement, ce n'était qu'une image mentale. Enfin, *j'espérais* qu'elle n'était que mentale.

— Qu'est-ce que c'est que cette embrouille ? ai-je lancé à Diesel en tentant de retenir le démon à l'intérieur, les lèvres serrées et le regard déterminé.

Diesel s'est tourné pour me regarder. Il évaluait la situation.

— Tu réfléchis à ce que tu vas me dire ?

Je ne le lâchais pas des yeux.

— Oui.

Il était hyper sérieux, son sourire avait disparu. J'ai attendu qu'il se décide.

— Certains humains ont la capacité d'opérer au-delà des limites normales, a commencé Diesel. La plupart de ces personnes ont des personnalités rebelles, elles préfèrent travailler seules et obéir à leurs propres règles. Pierrick était l'un des meilleurs. Très fort et très doué. Malheureusement, quand il s'est fait vieux, il a perdu son pouvoir et, du coup, il a été obligé de prendre sa retraite. Généralement, les retraités s'installent dans une résidence à Lakewood, où ils sont encadrés. Pierrick a testé la formule, mais il a décidé qu'il n'en voulait pas.

— Et Ring ?

— Ring est un sale type. Il est aussi vieux que Pierrick. On m'a d'ailleurs raconté qu'ils étaient amis d'enfance, tous les deux. Ils ont dû se rendre compte qu'ils n'étaient pas tout à fait comme les autres et partager le secret. En grandissant, ils ont découvert que leurs différences de personnalité creusaient un fossé entre eux. Ring se servait de son pouvoir pour s'amuser et pour dominer les autres, tandis que Pierrick n'utilisait le sien que pour régler les conneries de Ring. À vingt ans, quand ils étaient au faîte de leur maîtrise, des gars doués comme eux se sont réunis et ont ordonné à Ring de renoncer à ses super-pouvoirs. Il a refusé, bien sûr. Il a toujours adoré provoquer le chaos. Sa puissance lui montait à la tête. Malheureusement, il était si doué et si malin que presque personne n'était capable de le contrôler ou de le maîtriser. Pierrick était l'un des rares à avoir un pouvoir aussi fort que le sien. Il a passé le plus clair de son temps à affronter Ring, à tenter de l'éliminer.

— L'éliminer ?

Diesel a fait le geste de se trancher la gorge et pris une position de cadavre.

— Bref, Pierrick n'a jamais réussi mais il est parvenu quelques fois à blesser Ring, à le mettre hors d'état de nuire pour quelques années ou quelques mois, à l'obliger à se cacher.

— Et maintenant, Ring a perdu son pouvoir, comme Nauël ?

— Pratiquement. Il était en résidence surveillée dans un pavillon fermé à Lakewood. Une section spéciale héberge les nuisibles et ceux qui souffrent d'Alzheimer. Ring est parvenu à s'échapper. Je suppose qu'il a fait appel à un pouvoir dont personne ne soupçonnait l'existence.

J'étais plongée en pleine conversation de... super-héros ! Dire que Diesel avait levé les yeux au ciel quand j'avais laissé entendre que les lutins existaient vraiment !

— Et toi, qu'est-ce que tu viens faire dans tout ça ? ai-je demandé.

— Je suis un peu comme toi. Je traque ceux qui ne respectent pas le système. Et je poursuis les méchants.

CHAPITRE 4

Bon. Je suis dans une voiture à côté d'un type qui pense qu'il fait partie d'une société secrète. Et le plus bizarre, c'est que... je le crois à moitié. À vrai dire, l'idée qu'il y ait des super-héros dans le monde, qui essaient de nous préserver de nous-mêmes, me plaît beaucoup. Je ne sais pas trop quoi penser, en revanche, du fait que Diesel en fasse partie.

— Laisse-moi voir si j'ai bien compris : tu traques Ring, c'est ça ? Tu veux le ramener à Lakewood. Entretemps, tu as peur que Pierrick soit en danger.

Diesel a démarré, puis a tourné au coin.

— Quand Ring était au sommet de sa forme, il travaillait avec l'électricité.

— Il bossait comme employé pour un fournisseur d'électricité ?

Ça a fait marrer Diesel.

— Non, c'était plutôt SuperÉlectricité. Il était capable de provoquer des éclairs. Je ne sais pas comment il faisait. J'ai toujours trouvé ça un peu m'as-tu-vu mais il était capable de faire des dégâts. Je ne sais pas s'il est encore aussi dangereux aujourd'hui. J'ai l'impression qu'il a essayé de détruire le magasin de jouets mais qu'il a juste réussi à rassembler assez de jus pour faire tomber quelques caisses des étagères. À mon avis, ça l'a mis en rogne et c'est pour ça qu'il a arraché l'enseigne. Certaines caisses du magasin étaient un peu brûlées, ce qui me rassure : il a réussi à décharger de l'électricité mais probablement de façon imprécise et pendant peu de temps. Les coupures de courant, c'est différent. Si c'est lui qui les cause, ça veut dire que son pouvoir reprend des forces. Et je n'aime pas l'atmosphère qui règne autour de la maison de Pierre.

— Tu penses que Pierrick va prendre contact avec toi ?

— Non, il a toujours travaillé seul. Je ne l'imagine pas me demander de l'aide maintenant.

Mon téléphone s'est mis à sonner dans mon sac. C'était Valérie.

— Tu avais raison pour le cheval, je ne sais pas ce que j'imaginai. C'est impossible d'en dénicher un pour le moment. Et je crois pas qu'ils en vendent dans les grands magasins. Du coup, j'ai acheté à Mary Alice un livre sur les chevaux et un sac de couchage avec des mustangs imprimés. Maintenant, il faut que je trouve un truc pour maman. Tu n'as pas une bonne idée ?

— Je croyais que tu lui avais acheté une robe de chambre.

— Oui mais ce n'est pas assez. Ça ne fait qu'un paquet à déballer. Du parfum, tu crois que c'est une bonne idée ? Ou un chemisier ? Je pourrais lui prendre une nuisette pour aller avec la robe de chambre. Et des chaussons.

— Tu as peut-être fait assez d'achats pour aujourd'hui, Valérie. Peut-être que tu t'es un peu... emballée.

— Je ne peux pas m'arrêter maintenant. Je n'ai presque rien ! Et il ne reste que trois jours pour finir les courses.

— Combien de cafés as-tu bus aujourd'hui, Val ? Tu devrais peut-être penser à réduire ta consommation de caféine.

— Je te laisse, je dois y aller, a annoncé Valérie, avant de raccrocher.

— Bon, où en étions-nous ? ai-je demandé à Diesel.

— Nous étions en train de sauver le monde.

— Ah oui.

Personnellement, je me contenterais de toucher la prime pour Pierre Nauël et de rembourser la mensualité minimale de ma carte de crédit.

— Tu penses que Connie a déjà rassemblé l'info sur les factures d'eau et d'électricité de Nauël ?

J'ai appelé le bureau mais la piste n'avait rien donné. Aucun compte client n'avait été ouvert au nom de Pierre Nauël. J'ai demandé à Connie de chercher sous le nom Pierrick Nauëlsen. Rien de plus.

Diesel s'est arrêté à un feu rouge, je l'ai vu jeter un œil dans le rétroviseur et faire la moue.

— J'ai un très mauvais pressentiment.

Diesel a fait demi-tour et tout à coup un éclair a déchiré le ciel, suivi par un léger grondement, puis un nouvel éclair. De la fumée s'est élevée par-dessus les toits.

Diesel a regardé la colonne grisâtre qui montait à la verticale.

— Ring.

Il nous a fallu moins d'une minute pour revenir chez Nauël. Diesel a garé la Jaguar et nous nous sommes glissés parmi le petit groupe de curieux qui s'était rassemblés dans la rue, bouche bée. Les éclairs ne sont pas fréquents à cette période de l'année. Ce n'est pas tous les jours non plus que la foudre provoque un carnage pareil.

La maison de Nauël était intacte mais le Père Noël en plastique grandeur nature qui était accroché à la cheminée des voisins avait explosé. Il avait coulé du toit, complètement fondu. Une masse rouge informe fumait sur le trottoir et le garage des voisins était en feu.

— Il a fait fondre le Père Noël, me suis-je lamenté, c'est du sérieux.

Diesel fronçait les sourcils, d'un air perplexe.

— Il s'est trompé de maison. Il a semé la terreur autour de lui pendant des années pour en arriver là : il fait exploser un mannequin en plastique. Et il se goure de maison en plus !

— J'ai tout vu, a annoncé une femme. J'étais sur le porche, je vérifiais l'état de mes guirlandes lumineuses quand une boule de feu a traversé le ciel

et frappé le garage des Paterson. Puis une deuxième boule a fait tomber Père Noël du toit. J'ai jamais rien vu de pareil. Le Père Noël s'est envolé !

— Est-ce que quelqu'un d'autre a vu les boules de feu ? a interrogé Diesel.

— Il y avait un homme sur le trottoir, en face de chez Pierre et Elaine mais il est parti. Un monsieur d'un certain âge, il avait l'air bouleversé.

Une voiture de police est arrivée, le gyrophare allumé, suivie de près par un camion de pompiers. Des lances à incendie ont été déroulées jusqu'au garage.

Elaine se tenait sur son porche. Elle serrait un manteau en laine autour de son corps replet et sa bouche avait une expression agressive.

Diesel a passé un bras autour de mes épaules.

— Ma chère coéquipière, allons parler à Elaine.

Elaine a serré son manteau plus fort encore en nous voyant approcher.

— Vieux fou, a-t-elle dit. Il ne veut pas comprendre qu'il est temps d'arrêter.

— Vous l'avez vu ? a demandé Diesel.

— Non, j'ai entendu l'électricité crépiter et j'ai compris qu'il était là. Mais quand j'ai accouru sur le porche, il avait disparu. C'est bien son style de s'en prendre à la fête de Noël. Cet homme est un véritable démon.

— Vous ne devriez pas rester là, lui a conseillé Diesel. Vous ne pouvez pas vous installer ailleurs ? Vous voulez que je vous trouve un endroit où vous serez en sécurité ?

Elaine a levé le menton de quelques centimètres.

— Je ne bougerai pas de ma maison. J'ai des biscuits à préparer. Et quelqu'un doit remplir les mangeoires dans le jardin. Les oiseaux comptent dessus. Je m'occupe de Pierrick depuis que mon mari est mort, il y a quinze ans, et je n'ai jamais dû fuir pour me mettre à l'abri.

— Pierrick pouvait vous protéger à l'époque. Maintenant que ses pouvoirs l'ont quitté, vous devez vous montrer plus prudente, a insisté Diesel.

Elaine a mordu sa lèvre inférieure.

— Excusez-moi, mes biscuits m'attendent.

Elle est rentrée dans sa maison, nous laissant sur la véranda. L'incendie du garage était presque éteint et quelqu'un, sans doute Mme Paterson, essayait de décoller le Père Noël du trottoir avec une spatule de barbecue.

Mon téléphone a gazouillé dans mon sac.

— Si c'est encore ta sœur, je balance ton portable dans la rivière, m'a prévenu Diesel.

J'ai sorti le téléphone et rejeté l'appel sans attendre. Je *savais* que c'était ma sœur. Et je croyais Diesel capable de mettre sa menace à exécution.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? lui ai-je demandé.

— Lester sait où se trouve l'usine.

— Laisse tomber. Je ne retourne pas au bureau de recrutement.

Diesel m'a regardée en souriant :

— Qu'est-ce qu'il y a ? La redoutable chasseuse de primes a peur des personnes de petite taille ?

— Ces faux lutins étaient complètement malades. Et ils étaient agressifs !

Diesel m'a ébouriffé les cheveux.

— Ne t'en fais pas, je ne les laisserai pas te faire de mal.

Génial.

Diesel a garé la Jaguar à cinquante mètres du bureau de recrutement. Bouche bée, nous avons contemplé le rassemblement de véhicules d'urgence : un camion de pompiers, une ambulance et quatre voitures de police. La vitrine et la porte d'entrée du bureau étaient brisées et une chaise carbonisée avait été tirée jusqu'au trottoir.

Nous sommes sortis de la voiture et nous nous sommes dirigés vers les flics que je connaissais, Carl Costanza et Big Dog. Ils se tenaient bien droit, les mains à la ceinture et observaient la scène avec l'enthousiasme qu'on affiche généralement en regardant l'herbe pousser.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je demandé.

— Incendie, émeute. La routine. C'est pas beau à voir là-dedans, a résumé Carl.

— Il y a des victimes ?

— Des biscuits. Des biscuits écrasés partout.

Big Dog tenait une oreille de lutin. Il l'a levée devant ses yeux pour l'examiner.

— Et ces trucs-là.

— Ce sont des oreilles de lutin.

— Ouais, ces oreilles sont tout ce qui reste de ces petits cons.

— Ils ont brûlé ?

— Non, ils se sont barrés, a répondu Carl. Qui aurait cru que ces nabots couraient aussi vite ? J'ai pas réussi à en attraper un seul. On est arrivés sur place et ils ont détalé comme des cafards quand on allume la lumière.

— Comment est-ce que l'incendie a démarré ?

Carl a haussé les épaules et regardé Diesel.

— C'est qui lui ?

— Diesel.

— Joe est au courant de son existence ?

— Diesel n'est pas d'ici.

Pas d'ici *du tout*.

— On travaille sur une affaire ensemble, ai-je ajouté.

Comme le bureau de recrutement carbonisé ne pouvait rien nous apprendre de plus, nous avons abandonné Carl et Big Dog pour retourner à la voiture. Le soleil avait délaissé Trenton pour aller briller ailleurs. Les réverbères étaient déjà allumés. Et la température était tombée de plusieurs degrés. Mes pieds étaient trempés après la visite des deux scènes d'incendie et

mon nez était insensible, froid comme un glaçon.

— Ramène-moi à la maison, j'ai terminé.

— Quoi ? Pas de shopping ? Pas de réjouissances de Noël ? Tu vas laisser ta sœur te battre à la course aux cadeaux ?

— J'irai faire mes courses de Noël demain, c'est promis.

Diesel a rangé la Jaguar dans le parking de mon immeuble et je suis sortie de la voiture.

— Inutile de m'accompagner jusqu'à la porte, j'imagine que tu veux retrouver Ring avant qu'il ne soit trop tard.

— Non, j'ai fini pour aujourd'hui. Je me disais qu'on pourrait manger un bout puis regarder un truc à la télé.

Je suis restée un instant sans voix. Ce n'était pas la soirée que j'avais prévue. Je comptais prendre une douche brûlante jusqu'à avoir la peau toute plissée, puis me tartiner un sandwich au beurre de cacahuètes et pâte de guimauve, parce que ça permet de combiner plat principal et dessert d'un coup et qu'il n'y pas besoin de salir de casseroles. Après le dîner, j'allais peut-être regarder la télé. Et si j'avais de la chance, Morelli me rejoindrait.

— Super programme, mais j'ai un truc prévu ce soir. Peut-être une autre fois.

— Qu'est-ce que tu as prévu ?

— Je vois Morelli.

— T'en es sûre ?

— Oui.

Non, je n'en étais pas sûre. En fait, j'évaluais la probabilité à 50/50.

— Et je voulais prendre une douche.

— Hé, tu peux te doucher pendant que je prépare le repas.

— Tu cuisines ?

— Non, mais je suis capable de composer un numéro de téléphone.

— OK, bon, faut que je t'avoue un truc. Je ne suis pas très à l'aise quand tu es dans mon appart.

— Je croyais que tu t'habituais à Super Diesel.

Le vieux M. Feinstein est passé à côté de nous pour rejoindre sa voiture.

— Hé, ma petite, comment ça va ? Vous avez besoin d'un coup de main ? Ce type a l'air louche.

— Tout va bien, ai-je répondu. Merci quand même pour la proposition. T'as vu ça ? ai-je souligné à l'attention de Diesel. T'as l'air louche.

— Je suis doux comme un agneau, s'est défendu Diesel. Je ne t'ai même pas encore draguée. Bon, d'accord, je t'ai peut-être un peu taquinée mais rien de sérieux. Je ne t'ai pas attrapée... comme ça.

Il a saisi le col de ma veste et m'a tirée vers lui.

— Et je ne t'ai pas encore embrassée... comme ça.

Il m'a embrassée.

Mes orteils se sont recroquevillés dans mes chaussures et j'ai senti de la chaleur traverser mon estomac du haut vers le bas.

Putain.

Il a cessé de m'embrasser et m'a souri :

— Je ne t'ai encore rien fait dans ce genre-là, avoue.

Je lui ai frappé la poitrine des deux mains mais il n'a pas bougé d'un millimètre, alors j'ai reculé.

— Pas question de m'embrasser, de me tripoter, de *rien*.

— Bien sûr.

J'ai fait un geste qui signifiait *j'abandonne*, j'ai tourné les talons et me suis dirigée vers mon bâtiment. Diesel m'a suivie et nous avons attendu l'ascenseur en silence. Les portes se sont ouvertes et Mme Bestler m'a souri. Mme Bestler est la personne la plus vieille que j'aie jamais vue. Elle vit seule au deuxième étage et elle aime jouer au liftier quand elle s'ennuie.

— L'ascenseur monte ! a-t-elle annoncé.

— Premier étage, ai-je répliqué.

Les portes de l'ascenseur se sont refermées et Mme Bestler a énuméré :

— Sacs de dames, atelier du Père Noël, robes de soirée.

Elle m'a regardé en secouant un doigt tout raide :

— Plus que trois jours pour faire les courses de Noël !

— Je sais, je sais. Je m'en occupe demain, c'est promis.

Tandis que Diesel et moi sortions de l'ascenseur et nous dirigions vers mon appartement, Mme Bestler s'est mise à chanter : *Bientôt, c'est Noël, préparons-nous...*

— Je parie qu'elle tire au moins à 80, a plaisanté Diesel en ouvrant ma porte.

Mon appartement était plongé dans l'obscurité, juste éclairé par la lueur bleue de l'horloge digitale du micro-ondes et la diode rouge clignotante de mon répondeur.

Rex courait dans sa cage sur le comptoir de la cuisine. Je trouvais le crépitements de sa roue rassurant : mon hamster se portait comme un charme et il n'y avait sans doute aucun troll caché dans mon placard. J'ai allumé la lumière et Rex s'est immédiatement arrêté de trotter pour me dévisager en clignant des yeux. Je lui ai jeté quelques Fruit Loops de la boîte de céréales posée sur le plan de travail et Rex a fait des petits bonds de joie.

J'ai appuyé sur le bouton de mon répondeur en déboutonnant ma veste.

Premier message.

— C'est Joe, rappelle-moi.

Deuxième message.

— Stéphanie ? C'est maman. Ton portable est coupé. Il y a quelque chose qui ne va pas ? Où es-tu ?

Troisième message.

— C'est encore Joe. Je suis coincé par le boulot, je ne pourrai pas venir ce soir. Et ne m'appelle pas, je ne pourrai sûrement pas te parler. Je te rappelle quand je peux.

Quatrième message.

— Putain ! jurait la voix de Morelli.

— Bon, ben, on sera juste deux, je crois, a constaté Diesel avec un grand sourire. Ça tombe bien que je sois là, tu ne passeras pas la soirée toute seule.

Le pire, c'est qu'il avait raison. J'avais un pied sur la pente savonneuse de la dépression de Noël. J'étais à deux doigts de louper complètement la fête. Cinq jours, quatre jours, trois jours... Le réveillon allait arriver et il serait trop tard. Je devrais attendre une année complète pour tenter une nouvelle fois ma chance avec le papier cadeau, les rubans, la bûche et tout le tralala.

— La Noël, c'est pas juste une affaire de cadeaux, d'emballages et de rubans, si ? me suis-je interrogée à voix haute. Ce qui compte avant tout c'est d'être de bonne volonté, non ?

— Faux. Noël, c'est les cadeaux. Et le sapin. Et les fêtes au boulot. Pff, tu n'y connais vraiment rien.

— Tu le penses vraiment ?

— À part tout le blabla religieux, dont je préfère ne pas discuter, Noël, selon moi, c'est tout ce qui te branche. C'est ma conviction. Chacun choisit ce qu'il veut retirer de Noël, puis essaie de concrétiser ses envies.

— Imagine que chaque année, tu rates ton coup ? Imagine que chaque année, tu fasses foirer Noël ?

Diesel m'a croché le bras :

— Tu fais foirer ton Noël, ma belle ?

— J'arrive jamais à m'y mettre.

Diesel a regardé autour de lui.

— J'ai remarqué. Pas de guirlandes vertes à la con. Pas de boules, pas de lumières clignotantes, pas d'anges, pas de Papa Noël.

— J'avais des guirlandes avant mais une bombe a explosé dans mon appartement et elles ont brûlé.

Diesel a secoué la tête.

— C'est exactement le genre de truc que je déteste.

Je me suis réveillée en sueur. J'avais fait un cauchemar. Il ne restait que deux jours avant Noël et je n'avais pas encore acheté un seul cadeau. Je me suis giflée mentalement. Ce n'était pas un cauchemar. C'était la triste vérité. Il ne restait que deux jours.

J'ai bondi hors du lit et couru jusqu'à la salle de bains. J'ai pris une douche rapide et fait un brushing express. Beurk ! J'ai dompté mes cheveux avec un peu de gel, enfilé ma tenue habituelle – jean, bottes et T-shirt – et rejoint la cuisine.

Diesel était appuyé avec nonchalance contre l'évier, une tasse de café à la main. Un sac de la boulangerie était posé sur le comptoir et Rex était éveillé dans sa cage : il savourait avec lenteur un donut à la confiture.

— Bonjour, beauté.

— Il ne reste que deux jours avant Noël. Deux jours ! Et j'aimerais bien que tu arrêtes d'apparaître dans mon appart.

— Oui, c'est ça, compte dessus. Tu as donné ta liste au Père Noël ? Est-ce que tu as été sage ?

C'était un peu tôt pour lever les yeux au ciel mais je ne m'en suis pas privée. Je me suis servi une grande tasse de café et un donut.

— C'est gentil d'avoir amené des pâtisseries mais Rex va attraper des caries s'il mange tout ça.

— Tu fais des progrès. Tu n'as pas hurlé quand tu m'as trouvé dans ta cuisine. Et tu n'as pas vérifié s'il y avait du poison importé d'une autre planète dans le café et les donuts.

J'ai examiné mon café, prise de panique.

— Je n'y avais pas pensé.

Une demi-heure plus tard, nous étions dans une rue qui offrait une vue imprenable sur le bâtiment où vivait Briggs. Nous allions le suivre. Il nous mènerait à l'usine de jouets, je trouverais Pierre Nauël, je lui passerais les menottes et je pourrais *enfin* consacrer toute mon énergie à fêter Noël dignement.

À 8 h 15 précises, Randy Briggs est sorti du bâtiment et est monté dans sa voiture, spécialement aménagée pour conducteur de petite taille. Il a allumé le moteur, a quitté le parking en direction de la nationale. Nous l'avons suivi à quelques voitures d'écart, sans le perdre de vue.

— Bon, tu as raté la lévitation, tu n'es visiblement pas fichu de faire le truc avec les éclairs. C'est quoi ta spécialité, ta botte secrète ?

— Je te l'ai dit. Je suis doué pour retrouver les gens. J'ai une perception sensorielle exacerbée.

Il m'a dévisagée.

— Je parie que tu me croyais incapable d'utiliser des mots compliqués comme ça.

— C'est tout ? Tu ne sais pas voler, par exemple ?

Diesel a laissé échapper un soupir.

— Non, je ne sais pas voler.

Briggs a roulé sur la nationale pendant plus d'un kilomètre avant de sortir. Il a tourné à gauche pour pénétrer dans une zone semi-industrielle. Il est passé devant trois entrepôts avant de s'arrêter sur un parking, à côté d'un bâtiment en briques rouges sans étage qui devait faire près de 500 m². Aucun panneau n'indiquait le nom ou la nature de l'entreprise. La seule décoration était un petit soldat collé sur la porte.

Nous avons laissé à Briggs une demi-heure pour entrer dans le bâtiment et s'installer à son poste de travail. Puis nous avons traversé le parking, poussé les doubles portes en verre et pénétré dans la petite réception. Les murs étaient peints en jaune et bleu vifs. Plusieurs chaises étaient alignées contre le mur. La moitié de taille normale, les autres de taille enfant. La réception était délimitée par un bureau, derrière lequel on apercevait quelques cubicules. Briggs était installé dans l'un deux.

La réceptionniste nous a regardés et nous a souri.

— Je peux vous aider ?

— Nous cherchons Pierre Nauël, a annoncé Diesel.

— Monsieur Nauël n'est pas là ce matin. Je peux peut-être vous aider ?

Briggs a tourné la tête vers nous en entendant la voix de Diesel. Il nous a regardés, le front plissé par l'inquiétude.

— Doit-il revenir plus tard dans la journée ? ai-je tenté.

— C'est difficile à dire, il gère lui-même son agenda.

Nous avons quitté le bâtiment, j'ai appelé la réception par téléphone et demandé à parler à Briggs.

— Ne m'appellez pas ici, c'est un super boulot, je ne veux pas le perdre. Et je ne vous dirai rien.

Sur ce, il a raccroché.

— On pourrait organiser une planque, ai-je suggéré, même si je n'en avais guère plus envie que de m'enfoncer un bâton brûlant dans l'œil.

Diesel a reculé son siège et étendu les jambes.

— Je suis mort. J'ai fait l'horaire de nuit. Si tu prenais le premier tour de garde ?

— L'horaire de nuit ?

— Pierrick et Ring ont un lourd passé à Trenton. Quand je suis parti de chez toi hier soir, j'ai inspecté les anciennes planques de Ring mais ça n'a rien donné.

Il a croisé les bras sur sa poitrine et s'est endormi sur-le-champ. À dix heures et demie, mon téléphone a sonné.

— Hé, chérie, a lancé Lula, quoi de neuf ?

Lula s'occupe du classement pour l'agence de cautionnement. Dans une vie antérieure, elle était prostituée mais elle s'est rangée. En revanche, sa garde-robe n'a pas trop changé. Lula est une femme forte qui se lance un défi permanent, celui de n'acheter et de ne porter que des vêtements deux tailles trop petits.

— Pas grand-chose, et toi, quoi de neuf ?

— Je vais faire du shopping. Je vais au centre commercial de Quakerbridge. Tu veux occuper la place du mort ?

— *Oui !*

Lula a jeté un dernier coup d'œil dans son rétroviseur pour admirer Diesel, à peine réveillé, avant de quitter le parking de l'usine de jouets.

— Ce mec est *super*. Je ne sais pas où tu les trouves, mais ce n'est pas juste. Tu gardes tous les mecs sexy pour toi !

— En fait, c'est une sorte de super-héros.

— Tu m'étonnes. Je parie qu'il a un engin de super-héros.

Lula parlait comme mamie. Comme je n'avais pas envie de penser à l'*engin* de Diesel, j'ai mis la radio.

— Je dois rentrer à trois heures pour le remplacer, ai-je prévenu.

— Merde, a juré Lula en arrivant sur le parking de Quakerbridge.

Regarde ça, y a pas de place. Ce foutu parking est complet. Où est-ce que je suis censée me garer ? J'ai que deux jours pour faire les courses de Noël. J'ai pas de temps à perdre avec la bagnole. Et puis c'est quoi cette histoire avec les handicapés ? Pourquoi ils ont toujours les meilleurs emplacements ? T'as déjà vu une bagnole de handicapé garée sur une place pour handicapés ? Combien de handicapés est-ce qu'ils imaginent qu'on héberge dans le New Jersey ?

Lula a tourné en rond pendant vingt minutes sans trouver de place.

— Regarde cette Nissan collée au cul de cette vieille Ford déginglée, a annoncé Lula en manœuvrant pour que l'avant de sa voiture ne soit plus qu'à quelques centimètres du pare-chocs arrière de la Nissan.

Au lieu de s'arrêter, elle a poursuivi sur sa lancée, à vitesse réduite.

— Oh, oh, a-t-elle rigolé. Regarde, la Nissan avance toute seule. Je parie qu'il y aura bientôt une place libre...

— Tu ne peux pas pousser une voiture pour dégager une place ! ai-je protesté.

— Bien sûr que si ! Tu vois ? C'est déjà fait.

Lula a passé son sac à l'épaule, est sortie de la Ford et s'est dirigée à toute allure vers l'entrée du centre commercial.

— J'ai plein de trucs à faire, m'a-t-elle annoncé. Je te retrouve à la bagnole à deux heures et demie.

J'ai regardé ma montre. Il était deux heures et demie et je n'avais encore qu'un cadeau. J'avais trouvé une paire de gants pour mon père. Ce n'était pas difficile, je lui offrais des gants chaque année. Il comptait dessus. Pour les autres, j'étais complètement perdue. J'avais filé toutes mes bonnes idées à Valérie. Et le centre commercial était un véritable champ de bataille. Trop de clients. Pas assez d'employés aux caisses. Des marchandises chamboulées. Pourquoi avais-je attendu la dernière minute ? Pourquoi est-ce que je m'inflige ce supplice *chaque* année ? L'an prochain, c'est promis, je fais mes courses de Noël en juillet.

Lula et moi sommes arrivées à la voiture en même temps. Je portais mon petit paquet avec les gants et Lula trimbalait quatre énormes sacs de courses pleins à craquer.

— Waouh, t'es douée. J'ai juste déniché des gants.

— Putain, je ne sais même pas ce qu'il y a dans ces sacs. J'ai simplement attrapé tout ce que je trouvais à proximité de la caisse. Je ferai le tri après. Tout le monde échange toujours ses cadeaux de toute façon, alors peu importe ce qu'on achète.

Lula roulait vers la sortie, on était presque au bout du parking quand ses yeux se sont illuminés.

— T'as vu ça ? Ils vendent des sapins ici ! Il me *faut* un sapin. Je m'arrête. J'en ai pour une seconde, je vais m'acheter un sapin de Noël.

Un quart d'heure plus tard, deux sapins d'un mètre quatre-vingts étaient coincés dans le coffre de Lula, qui faisait un mètre vingt de large. Un pour

Lula et un pour moi. Après avoir fixé le coffre avec une corde élastique, nous sommes remises en route.

— C'est génial qu'on soit tombées sur ces vendeurs de sapin et que tu aies pu en acheter un aussi. On ne peut pas fêter le réveillon sans arbre de Noël. Ah, *j'adore* Noël.

Lula portait des bottes blanches en fausse fourrure jusqu'aux genoux, qui la faisaient ressembler au yéti. Le bas de son corps était engoncé dans un leggings en lycra rouge à paillettes. Elle portait un pull rouge sur lequel un sapin en feutrine verte était cousu. Par-dessus le tout, elle avait enfilé une veste en lapin teinte en jaune. Chaque fois que Lula faisait un geste, des poils jaunes s'échappaient de ses manches et restaient en suspension comme des aigrettes de pissenlit. Derrière nous, l'enclos à sapins de Noël était couvert d'une brume jaunâtre.

— Bon, a proclamé Lula arrêtée à un feu rouge, Noël, c'est réglé.

Le feu est passé au vert mais le type devant nous hésitait. Lula a appuyé sur le klaxon et a dressé un doigt par-dessus le volant.

— Avance, a-t-elle crié. Tu crois qu'on a toute la journée devant nous ? C'est Noël, merde ! On a des trucs à faire.

Elle a rejoint la nationale, a accéléré et s'est mise à chanter à tue-tête *Jingle Bells. Jingle bells, jingle bells, jingle all the wa-a-a-ay...*

J'ai posé un doigt sur ma paupière.

— Hé, ton œil cligne de nouveau tout seul ? Tu devrais faire quelque chose, aller voir un médecin.

Lula en était au troisième couplet de *Vive le vent* quand elle a garé sa voiture à côté de la Jaguar noire. Je suis sortie et me suis penchée pour parler à Diesel.

— Lula et moi, nous pouvons prendre en charge le prochain tour de garde. S'il se passe quelque chose, je t'appelle.

— D'accord. Je ferais volontiers une pause. La journée a été très calme, ça me plaît. S'il n'y a plus de grabuge, Pierrick finira par revenir à son atelier.

— Ne te tracasse pas, Diesel, mon cœur, a susurré Lula dans mon dos. On va surveiller ce lieu magnifique. Le calme, ça me connaît.

Diesel a examiné Lula et son sourire s'est élargi.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ici ? a demandé Lula dès que la Jaguar de Diesel a disparu vers la nationale.

— Je cherche un DDC qui s'appelle Pierre Nauël. C'est le propriétaire de cette usine de jouets.

— Regarde un peu la bagnole à côté de nous ! Il y a un énorme rehausseur sur le siège conducteur. Et puis des tas de leviers sur la colonne de direction. C'est une voiture de super-héros ?

— La plupart des employés ici sont des personnes de petite taille.

Parfois quand Lula est très intéressée, elle ouvre des yeux comme des soucoupes et ils sortent de ses orbites comme de gros œufs de cane.

— Tu déconnes ? Des nains ? Tout un bâtiment rempli de nabots ?

J'adore les nains. J'en raffole depuis que j'ai vu *Le Magicien d'Oz*. Sauf Randy Briggs. Ce mec est un sale petit con.

— Briggs est ici aussi. Il travaille dans les bureaux.

— Mmm, ça ne me dérangerait pas de lui botter les fesses.

— Pas question !

Lula a fait la moue et ses yeux se sont rétractés dans leurs orbites.

— OK, c'est bon. Tu me prends pour une sauvage ? Je sais comment me comporter. Putain, ça me connaît les bonnes manières.

— De toute façon, tu ne le verras pas parce qu'on reste ici, tranquilles.

— J'ai pas envie de poireauter ici, je veux voir les nains.

— On dit des personnes de petite taille maintenant. Nain, c'est politiquement incorrect.

— La vache, j'arrive pas à suivre avec le politiquement correct. Je ne sais même plus comment je dois *me* décrire. Une minute je suis black. Puis je suis afro-américaine. Puis je suis une personne de couleur. Qui invente ces règles à la con, d'abord ?

— Bon, peu importe comment on les appelle, personnes de petite taille, lutins ou quoi, tu les apercevras au changement d'équipe, quand ils rentreront chez eux.

— Comment tu peux être sûre que ce Nauël n'est pas entré par une porte arrière ? Ce bâtiment a au moins une sortie de l'autre côté, c'est tout vu. Il y a probablement même un quai de chargement. On devrait aller demander si Nauël est arrivé.

Lula n'avait pas tort. Il y avait certainement un autre accès.

— D'accord, de toute façon, on ne risque rien à redemander à la réceptionniste.

Briggs a pâli quand il nous a vues arriver à la réception. Et la dame derrière le bureau avait l'air désolée.

— J'ai bien peur qu'il ne soit toujours pas là, a-t-elle prévenu.

— Où sont fabriqués les jouets ? a demandé Lula en marchant vers la porte de l'usine. Je parie qu'ils sont fabriqués ici. J'ai vachement envie de voir à quoi ça ressemble.

La réceptionniste s'est levée.

— Monsieur Nauël n'accepte pas les visiteurs dans son atelier.

— Je vais juste jeter un rapide coup d'œil, a annoncé Lula en ouvrant la porte. La vache ! a-t-elle sifflé en pénétrant dans l'entrepôt. T'as vu ça ? C'est des putain de lutins.

Briggs a contourné le bureau de la réception et nous nous sommes tous les deux mis à courir après Lula.

— Ce ne sont pas de vrais lutins, a précisé Briggs en freinant pile devant elle.

Lula avait les mains plantées sur les hanches.

— Mon œil ! Je suis capable de reconnaître un lutin quand j'en ai un sous les yeux. Regardez-moi ces oreilles. Ils ont tous des oreilles de lutin.

- Ce sont des fausses, espèce d'idiote, a tonné Briggs. C'est une astuce marketing.
- Ne me traite pas d'idiote !
- Idiote, idiote, idiote.
- Écoute, connard, je pourrais t'écraser comme un insecte si je le voulais. Fais attention à ne pas me manquer de respect.
- C'est elle ! a crié un des lutins en me montrant du doigt. C'est elle qui a mis le feu au bureau de recrutement.
- Le feu ? Qu'est-ce qu'il raconte ? a demandé Lula.
- C'est elle qui a déclenché l'émeute, a crié un autre. Attrapez-la !
- Tous les lutins ont bondi de leur poste de travail et ont convergé vers moi aussi vite que leur permettaient leurs petites jambes.
- Attrapez-la ! Attrapez-la ! hurlaient-ils tous. Attrapez cette fouteuse de merde !
- Hé, a tenté Lula, pleine de bonne volonté. Attendez une seconde ! Qu'est-ce que...
- Je l'ai empoignée par sa veste de lapin et l'ai tirée vers la sortie.
- Cours, Lula, cours et ne te retourne pas !

CHAPITRE 5

Nous avons franchi à fond de train la porte de l'atelier, traversé la réception sans ralentir, ouvert la porte de sortie d'un coup d'épaule, traversé le parking à toutes jambes et sauté dans la voiture chacune de notre côté. Lula a verrouillé les portières et les lutins se sont agglutinés autour du véhicule comme un essaim d'abeilles.

— Ce ne sont pas des lutins, a-t-elle soufflé. Je connais les lutins. Ils sont mignons. Ça, ce sont d'horribles gremlins. Regarde leurs dents pointues. Et leurs yeux rouges scintillants.

— Je ne sais pas si ce sont des gremlins. Je crois que le type aux yeux rouges est juste une personne de petite taille avec une dentition déplorable et une gueule de bois terrible.

— Hé, c'est quoi ce bruit ? Qu'est-ce qu'ils font à l'arrière de ma voiture ?

Nous nous sommes retournées pour regarder par la vitre arrière. Horrifiées, nous avons vu les lutins sortir les sapins du coffre.

— C'est mon sapin de Noël ! s'est époumonée Lula. Foutez le camp ! Laissez ce sapin tranquille.

Personne ne l'écoutait. Les lutins étaient fous furieux, ils arrachaient les branches du sapin puis les piétinaient pour les réduire en miettes.

Tout à coup, un lutin a escaladé le capot, aussitôt rejoint par un deuxième.

— Putain, on se croirait dans un film d'horreur, a glapi Lula.

Elle a tourné la clé de contact, appuyé sur le champignon et traversé le parking comme une bombe. Un lutin s'est retrouvé éjecté du capot sur le coup. Le deuxième s'agrippait des deux mains aux essuie-glaces, son visage déformé par la colère était collé contre le pare-brise. Lula a pris un virage serré à droite, l'un des essuie-glaces s'est décroché et le lutin s'est envolé à l'horizontale comme un frisbee, l'essuie-glace encore serré dans sa main minuscule.

— Allez vous faire foooooooooouuuuutre ! a hurlé le lutin pendant tout son vol plané.

Nous avons parcouru plus d'un kilomètre avant d'ouvrir la bouche.

— Je ne sais pas ce qu'étaient ces petits trucs affreux, a confié Lula, mais ils feraient bien d'améliorer leur sens de l'accueil.

— On l'a échappé belle.

— Putain, oui.

Et je n'avais toujours pas de sapin de Noël.

Il était un peu plus de cinq heures quand j'ai salué Lula et que je suis rentrée dans mon bâtiment. L'appartement était calme. Pas de trace de Diesel. J'ai articulé un *merci mon Dieu* silencieux mais, en réalité, j'étais déçue. J'ai suspendu ma veste à un crochet dans le couloir et écouté mes messages.

— Stéphanie ? C'est maman. Madame Krienski prétend qu'elle n'a pas reçu de carte de vœux de toi. Tu les as *bien* postées, dis-moi ? Et je fais un délicieux rôti pour le dîner ce soir, si tu veux venir. Ton père t'a acheté un sapin à la station-service. Ils étaient en liquidation, il dit qu'il a fait une bonne affaire.

Oh non. Un sapin de la station-service ! En liquidation, en plus... Pouvais-je encore tomber plus bas ?

Mary Alice et Angie étaient collées devant la télé quand je suis arrivée chez mes parents. Mon père dormait dans son fauteuil. Ma sœur était à l'étage, elle vomissait dans la salle de bains. Ma mère et ma grand-mère étaient dans la cuisine.

— Je ne les ai pas égarées, assurait mamie. Quelqu'un les a prises.

— Mais qui voudrait te les prendre ? a répondu ma mère. C'est ridicule.

Je savais que j'allais regretter d'avoir posé la question mais la curiosité l'a emporté.

— Qu'est-ce qui a disparu ?

— Mes dents. Quelqu'un a volé mon dentier. Je l'avais mis dans un verre avec une solution blanchissante et il a disparu.

— Comment était ta journée ? a demandé ma mère.

— Normale. J'ai été à nouveau attaquée par une horde de lutins en furie mais à part ça, ça va.

— C'est bien, a approuvé ma mère. Tu peux remuer la sauce ?

Valérie est arrivée, elle a porté une main à sa bouche en apercevant le rôti dans son plat.

— Quoi de neuf, Valérie ?

— J'ai décidé de garder le bébé. Et je ne me marierai pas tout de suite.

Ma mère a fait le signe de croix et ses yeux, pleins d'espoir, se sont tournés vers l'armoire où elle rangeait le whisky. Elle a hésité un long moment puis a empoigné le rôti et pris la direction de la salle à manger.

— À table ! a-t-elle annoncé d'une voix forte.

— Comment est-ce que je suis censée manger du rôti sans dentier ? a protesté mamie. Si on ne me rend pas mes dents demain matin, j'appelle les flics. J'ai un rendez-vous pour le réveillon de Noël. J'ai invité mon petit ami à dîner ici.

Tout le monde s'est raidi sur sa chaise. L'étalon venait manger pour le réveillon !

— Mon Dieu, a lâché mon père.

Après le dîner, ma mère m'a tendu un sac rempli de nourriture.

— Je sais que tu n'as pas le temps de cuisiner.

Ça faisait partie du rituel. Et un jour, si j'avais de la chance, je transmettrais la tradition à une nouvelle génération. Sauf que le sac que je filerais à *ma* fille contiendrait sans doute des plats à emporter.

Mon père était dehors, il attachait le sapin sur ma Honda. Il essayait de l'arrimer aux barres de toit et à chaque fois qu'il resserrait la corde, il se prenait une douche d'épines.

— Il est peut-être un peu sec. Tu devrais le mettre dans de l'eau quand tu arriveras chez toi.

Alors que j'étais à mi-chemin, je me suis rendu compte que des phares me suivaient. Ils étaient bas comme ceux d'une voiture de sport. J'ai jeté un œil dans le rétroviseur. Avec la nuit, je n'étais pas certaine mais j'avais l'impression de reconnaître la silhouette d'une Jaguar noire. Quand je me suis garée sur le parking, Diesel a rangé sa voiture à côté de la mienne. Nous sommes sortis et nous avons regardé le sapin. Heureusement, il n'y avait pas de clair de lune.

— On le distingue à peine dans le noir, a commenté Diesel.

— Ça vaut mieux comme ça.

— Comment s'est passée la planque ?

— Comme tu l'avais prédit, calme.

Diesel a souri.

— Je suppose que tu es au courant, ai-je soupiré.

— Ouai.

— Comment ?

— Je sais tout.

— Même pas vrai.

— Si.

— Non.

Il y a eu un gros coup de vent, l'air a crépité et Diesel m'a plaquée au sol en me couvrant de son corps. Des éclairs ont fusé et j'ai senti une chaleur m'envahir. J'ai entendu Diesel jurer puis il a roulé sur le côté pour dégager mon corps. Quand j'ai ouvert les yeux, mon sapin était en feu. Des étincelles ont jailli de l'arbre et le feu s'est étendu à la voiture.

Diesel m'a tiré par la main pour m'aider à me relever et nous nous sommes éloignés de l'incendie. J'étais très embêtée pour ma voiture mais pas mécontente d'être débarrassée du sapin.

— Alors, ai-je demandé à Diesel, qu'en penses-tu ? Une météorite ?

— Désolée, chérie, c'est moi qui étais visé.

J'ai entendu des fenêtres s'ouvrir dans mon immeuble. C'était Lorraine, en nuisette, et Mo, en bonnet de nuit. Ils venaient de préparer leur cerveau pour une longue hibernation devant la télé. Le vacarme sur le parking les avait tirés de leur torpeur. Ils avaient bondi de leurs fauteuils, ouvert les volets et les fenêtres pour assister au spectacle. Et que voyaient-ils de là-haut ? Stéphanie

Plum et sa voiture qui brûlait, une fois de plus.

— Hé, a crié Mo Kleinschmidt, ça va ?

Je lui ai fait signe.

— Pas mal le coup du sapin, a-t-il crié. C'est la première fois que vous mettez le feu à un arbre.

J'ai regardé Diesel.

— Ce n'est pas la première fois qu'une de mes voitures explose ou brûle.

— Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne m'étonne pas vraiment...

Des sirènes de pompiers hurlaient au loin. Deux voitures de police ont débouché sur le parking et se sont rangées à bonne distance de la fumée et des flammes. Morelli s'est arrêté derrière la deuxième voiture. Il est sorti de son pick-up et s'est dirigé vers nous. Il m'a regardée puis a contemplé ma Honda grillée. Il a secoué la tête et a laissé échappé un soupir de résignation. Sa petite amie était une épreuve.

— J'ai entendu l'appel sur la radio, ça ne pouvait être que toi, a lâché Morelli. Ça va ?

— Oui, ça va, je me suis dit que c'était le meilleur moyen d'être sûre de te voir.

— Très drôle, a commenté Morelli.

Il s'est attardé sur Diesel.

— Est-ce que je devrais m'inquiéter de sa présence ?

— Non.

Morelli m'a posé un baiser sur le sommet de la tête.

— Je dois retourner bosser.

Diesel et moi l'avons regardé partir.

— Je l'aime bien. J'aime cette façon qu'il a de t'embrasser les cheveux.

— Tu devrais peut-être enlever ta veste. Elle fume...

Le lendemain matin, Diesel était sur mon canapé et regardait la télé quand je suis sortie de ma douche. Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit là et j'ai eu un instant de frayeur, le temps que mon cerveau associe *intrus sur le canapé* et *Diesel*.

— Putain, pourquoi est-ce que tu n'essaies pas d'utiliser la sonnette ? Je ne m'attendais pas à trouver un homme dans le salon.

— C'est un problème récurrent chez toi. Alors, quel est le programme de la journée ?

— J'ai pas de programme, Diesel, je croyais que tu en aurais un.

— En gros, ma stratégie consiste à te suivre. Je me dis qu'on m'a certainement catapulté ici pour une raison. J'attends donc que tout se mette en place.

Eh, merde.

— Il y a des trucs pour toi dans la cuisine, a annoncé Diesel. Il n'y avait plus de bûche de Noël mais je t'ai ramené un poinsettia et un sapin. Je me suis

dit que je te devais un arbre.

J'ai filé dans la cuisine pour juger sur pièce. J'y ai trouvé une magnifique plante rouge posée sur le comptoir et un sapin d'un mètre cinquante complètement décoré, trônant au milieu du chemin. C'était un arbre véritable, décoré dans les tons blanc et doré, les racines plantées dans un seau en plastique camouflé par du papier doré. Le sommet parfaitement formé de l'arbre était couronné par une étoile. Il était magnifique mais me rappelait vaguement quelque chose. Puis ça m'est revenu. J'avais vu ce sapin au centre commercial de Quakerbridge. Les arbres de Noël étaient alignés tout le long du rez-de-chaussée de la galerie.

— Je n'ose pas te demander où tu as trouvé cet arbre.

Diesel a éteint la télé et m'a rejointe dans la cuisine.

— Oui, parfois, il vaut mieux ne pas tout savoir.

— C'est un sapin magnifique. Et il est complètement décoré.

— Hé, je ne fais pas les choses à moitié.

J'admirais le sapin en me demandant si je risquais la prison pour complicité de vol qualifié d'épicéa quand Randy Briggs a appelé.

— Je viens d'arriver au boulot et il se passe un truc bizarre. Votre ami Pierre Nauël a débarqué et a renvoyé tout le monde à la maison. Il a arrêté la ligne de production.

— Randy, c'est la veille de Noël. Il veut probablement se montrer gentil.

— Vous ne comprenez pas. Il a tout arrêté pour de bon.

— Je pensais que vous ne vouliez pas me servir d'indic ?

— Je viens de perdre mon boulot. Vous êtes ma dernière chance de ne pas retourner au chômage.

— Vous êtes encore sur place ?

— Je suis sur le parking. Il n'y a plus que Nauël et Lester à l'intérieur.

— J'arrive. Restez avec eux, quoi qu'il arrive.

J'ai raccroché, attrapé ma veste d'une main, mon sac de l'autre, Diesel m'a suivie et nous avons dévalé les escaliers. Je me suis arrêtée un moment après avoir franchi les portes du hall d'entrée et remarqué la grosse tache noire. Plus de Honda. Juste du bitume carbonisé et quelques plaques de verglas, là où l'eau avait gelé.

Diesel m'a attrapée par la manche pour me faire avancer.

— C'était juste une voiture, ça se remplace.

Dans la Jaguar, j'ai bouclé ma ceinture.

— C'est pas aussi simple que ça. Ça demande du temps et de l'argent. Et puis y a l'assurance.

Je n'avais même pas *envie* de penser à l'assurance. Dans ce domaine, j'étais un clown.

Diesel a démarré et s'est dirigée vers la nationale.

— *No problemo*. Quel genre de voiture voudrais-tu ? Encore une Honda CRV ? Ou un pick-up ? Ou pourquoi pas une BMW Z3 ? Je te verrais bien au volant d'une Z3.

— Non ! Je me débrouillerai moi-même pour la voiture.

Diesel a brûlé un feu rouge et filé sur la nationale en direction du sud.

— Je parie que tu croyais que j'allais voler une voiture pour toi. Je parie que tu imagines aussi que j'ai volé ton sapin de Noël.

— Et ?

— Eh bien, c'est plus compliqué que ça, a rétorqué Diesel en se faufilant dans la voie de gauche, le pied sur le champignon.

Il avait l'air beaucoup trop calme pour un type qui roulait à près de 150 à l'heure.

J'ai fermé les yeux et tenté de me détendre. Si je devais mourir dans un horrible accident de voiture, je préférerais ne pas le voir arriver.

— Dis, rassure-moi, dans tes super-pouvoirs... il y a la conduite ?

Diesel m'a adressé un regard en coin.

— À ton avis ? a-t-il souri.

Merde. Ce n'était pas le genre de réponse qui allait me rendre confiance.

Il a bifurqué en faisant crisser les pneus. J'ai ouvert les yeux. Nous étions sur le parking de l'usine de jouets. Briggs était encore là.

Diesel a coupé le moteur et a bondi hors de la voiture.

— Attends-moi ici.

— Pas question !

Mais ma portière était fermée. *Toutes* les portières étaient fermées. Je n'avais plus qu'une arme : le klaxon.

Diesel s'est retourné à mi-chemin et m'a jeté un regard menaçant, les poings sur les hanches. J'ai gardé la main à plat sur le klaxon et il a secoué la tête, l'air de ne pas en croire ses oreilles. Il a fait demi-tour, déverrouillé ma portière et m'a tirée de là.

— Tu sais que tu es une vraie emmerdeuse ?

— Hé, sans moi tu ne serais nulle part dans cette affaire.

Il a soupiré et a passé un bras autour de mes épaules.

— Chérie, je n'en suis encore nulle part *avec* toi.

Une autre portière de voiture s'est ouverte puis refermée. Briggs s'est joint à nous.

— Je vous accompagne, pour vous prêter main forte, au cas où.

— Si quelqu'un me propose encore son aide, je vais devoir demander une autorisation pour une parade de rue.

La réception et l'espace de bureaux étaient déserts. Nauël et Lester étaient seuls, à l'arrière, dans l'atelier. Ils étaient assis à un poste de travail. Ils ont levé la tête à notre arrivée sans quitter leurs sièges. Nauël travaillait un petit bloc de bois, au milieu des copeaux et des outils de menuiserie. Les angles avaient été rabotés.

Nous nous sommes approchés. Diesel a regardé le travail en cours.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

Nauël a souri et caressé le bois du bout des doigts.

— Un jouet spécial.

Diesel a hoché la tête comme s'il comprenait ce que Nauël voulait dire.

— Vous êtes venu me chercher ? a demandé Nauël.

— Non, vous êtes libre de faire ce que vous voulez. C'est Ring que je cherche. Et malheureusement, Ring *vous* cherche.

— Ring, a soupiré Nauël, qui aurait cru qu'il avait encore du pouvoir ?

— J'ai l'impression qu'il n'est plus capable de viser, a répondu Diesel.

— C'est la cataracte. Ce vieux fou ne voit plus rien.

Diesel a examiné l'atelier. Il était encombré de jouets, à divers stades de finition.

— Vous avez fermé l'usine.

— Il n'est pas loin, a poursuivi Nauël, je sens l'électricité dans l'air. Je ne voulais pas mettre les employés en danger, alors je les ai renvoyés chez eux.

— Bon débarras, a commenté Lester. Sales petits bons à rien. Ils causaient plus d'ennuis qu'autre chose.

— Les lutins ? ai-je demandé.

Nauël a éclaté d'une rire moqueur.

— On est allé les chercher à Newark. J'ai loué cet endroit sans l'avoir visité puis j'ai découvert que c'était une ancienne garderie. Tout y était à la taille des marmots. J'ai pensé que ça coûterait moins cher d'engager des personnes de petite taille que de changer tous les W-C et tous les lavabos. Le problème, c'est qu'on est tombé sur une bande de tarés. La moitié prétendent être de vrais lutins. Et vous savez que les lutins sont complètement ingérables.

Tout le monde était d'accord.

— Ouais, avons-nous répondu presque en chœur, c'est capricieux un lutin. On ne peut jamais s'y fier.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? a interrogé Diesel.

Nauël a haussé les épaules.

— Je fabriquerai de temps en temps un jouet spécial. C'est ce que je préfère, de toute façon.

— J'aimerais vous trouver un endroit où vous seriez en sécurité, avec Elaine, jusqu'à ce que Ring soit sous contrôle.

— Tant que Ring est en vadrouille, nous ne serons en sécurité nulle part.

Je me suis éclairci la gorge et j'ai fait craquer les articulations de mes doigts.

— Ça m'embête un peu d'aborder ce sujet maintenant, mais je suis censée vous arrêter.

J'ai plongé la main dans mon sac pour en sortir une paire de menottes.

— Putain, a sifflé Briggs. J'y crois pas.

— C'est mon boulot, vous vous en souvenez ?

— Oui m'enfin, demain, c'est Noël, soyez un peu indulgente.

— Vous ne serez pas payé tant que je ne serai pas payée, Randy.

— Vous savez parler aux hommes, a reconnu Briggs. Passez-lui les menottes.

J'ai regardé Diesel.

— C'est ton boulot, a-t-il rappelé.

J'ai regardé les menottes qui se balançaient au bout de ma main. C'était ma dernière chance d'avoir l'argent pour acheter des cadeaux de Noël. Et je devais arrêter ce Nauël, c'était mon boulot. Il avait enfreint la loi et ne s'était pas présenté à l'audience. Le problème, c'est que je n'étais pas sûre de pouvoir le faire à nouveau libérer sous caution avant que tout ne ferme pour les fêtes. J'ai pensé à sa maison, qui sentait bon les biscuits et l'ambiance de Noël, à son avalanche de lumières clignotantes sur la façade, qui souhaitaient les meilleurs vœux au monde entier.

— Je ne peux pas. Ce soir, c'est le réveillon de Noël, Elaine se retrouverait toute seule avec ses biscuits.

Nauël et Lester ont laissé échapper un soupir de soulagement. Briggs avait l'air mitigé. Diesel m'a souri.

— Bon, on fait quoi maintenant ? lui ai-je demandé.

— Maintenant, on retrouve Ring.

Je n'avais pas besoin de consulter ma montre pour savoir que nous étions en milieu de matinée. Le temps m'échappait. J'avais une demi-journée devant moi pour que Noël devienne réalité. Et une partie de ce temps, voire la totalité, allait être consacrée à traquer Ring. La panique formait une grosse boule dans ma gorge. Je n'avais même plus de gants pour mon père : ils étaient partis en fumée avec ma Honda.

— Tu peux te tirer d'ici, m'a murmuré Diesel comme s'il lisait dans mes pensées. On comprendrait.

Avant que j'aie eu le temps de prendre une décision, un coup de tonnerre a secoué le bâtiment et une fissure s'est formée dans la toiture. Nous nous sommes dirigés vers la porte mais nous avons été arrêtés à mi-chemin par un nouveau *boum* terrible. Une pluie de plâtre s'est abattue sur nous. Nous avons rebroussé chemin pour nous mettre à l'abri sous une table robuste qui servait de plan de travail. Quelques pans du plafond se sont détachés et écrasés au sol. D'autres morceaux ont suivi, comme une avalanche, avec un fracas incroyable, puis les lumières se sont éteintes et de la poussière de plâtre a tourbillonné tout autour de nous.

Nous nous sommes comptés et avons conclu que tout le monde était sain et sauf.

— Je pourrais me frayer un chemin à travers les décombres, a expliqué Diesel, mais j'ai peur que le tas ne soit instable. Il faudrait le dégager en commençant par le haut.

Nous avons essayé d'utiliser nos portables mais nous n'avions pas de réseau.

— Je ne comprends pas, a lâché Briggs. Qu'est-ce que c'était ? On aurait dit un tremblement de terre mais il n'y a pas de tremblement de terre dans le New Jersey.

— Je crois que c'était... un phénomène inexplicable, ai-je répondu.

Nous sommes restés immobiles une bonne demi-heure, à guetter le bruit de sirènes et des équipes d'urgence.

— Personne ne sait que nous sommes coincés ici, a fini par conclure Nauël. Des parkings et des rues séparent ce bâtiment des autres entreprises. Et la plupart des boîtes sont des entrepôts de stockage avec très peu d'allées et venues.

— Le toit s'est effondré mais les murs sont peut-être encore debout, a suggéré Lester. Si ça se trouve, à moins d'y regarder de près, les dégâts ne se remarquent même pas.

Je me suis rapprochée de Diesel. Il me semblait grand, solide et rassurant.

Il a joué avec une mèche de mes cheveux.

— Tu n'as pas peur, tout de même ? m'a-t-il murmuré.

Ses lèvres frôlaient mon oreille.

— Moi ? Non. Je suis cool.

Hou la menteuse. J'étais morte de trouille. J'étais coincée sous une tonne de décombres avec quatre hommes et sans W-C. Mon cœur battait la chamade dans ma poitrine, j'étais paralysée par la peur et la claustrophobie. Si je m'en sortais vivante, je repenserais avec un frisson de nostalgie au frôlement des lèvres de Diesel contre mon oreille. Pour l'instant, je luttais pour empêcher mes dents de claquer de panique.

— Quelqu'un doit aller chercher de l'aide, a tranché Nauël.

— J'imagine que c'est moi qui m'y colle, a conclu Diesel. S'il vous plaît, ne paniquez pas.

Nous avons entendu un bruit qui rappelait celui d'une bulle de savon qui explose. *Ploc*. Et d'un coup, je n'ai plus senti le corps de Diesel contre le mien.

— Putain, qu'est-ce que c'était que ce truc ? a balbutié Briggs.

— Heu, je n'en ai aucune idée, ai-je répondu.

— On est toujours tous là, hein ? a-t-il insisté.

— Moi, je suis là, ai-je signalé.

— Moi, je n'ai rien vu, a commenté Lester.

— Ouais, moi non plus, je n'ai rien vu, s'est rassuré Briggs.

Nous sommes restés assis à attendre dans un silence étrange.

Il n'y avait aucun moyen de mesurer le temps dans cette obscurité totale. Les minutes se traînaient, puis tout à coup, des voix se sont fait entendre au loin, accompagnées de bruits de pioches et d'objets lourds qu'on déplace. Des voix étouffées parvenaient jusqu'à nous et des sirènes, aussi, mais les sons étaient presque inaudibles, étouffés par les gravats.

Deux heures plus tard, j'étais épuisée à force de promettre monts et merveilles à Dieu pour qu'il me tire de là. C'est alors qu'un imposant morceau de toiture s'est soulevé et que la lumière du jour nous a forcés à cligner des yeux. En les rouvrant, nous avons discerné des visages penchés sur nous. Les secours ont alors déplacé un deuxième panneau disloqué et Diesel

s'est glissé dans l'ouverture.

— Je croyais que vous étiez coincé sous la table avec nous, s'est étonné Briggs. En fait, vous étiez à l'extérieur, c'est ça ?

— C'est ça, a approuvé Diesel en se penchant sur moi.

Il m'a soulevée, quelques pompiers m'ont tirée hors du trou et des acclamations ont accueilli mon retour à l'air libre. Briggs est sorti ensuite, puis Lester, Nauël et finalement Diesel.

Le toit était presque entièrement effondré mais, comme Lester l'avait supposé, les murs étaient toujours debout. Le parking était encombré par les véhicules d'intervention et une foule de curieux. J'ai secoué la tête pour me débarrasser du plâtre et de la poussière. Mes vêtements étaient raides de crasse et je sentais encore un goût âcre dans ma bouche.

J'ai regardé Nauël et remarqué qu'il avait emporté avec lui le jouet auquel il travaillait avant que le bâtiment ne s'effondre. Il le serrait contre sa poitrine. C'était un petit bloc de bois à moitié sculpté, couvert de poussière, comme nous tous. Je ne distinguais pas ce qu'il devait représenter. J'ai regardé Nauël franchir la première ligne de secours, se glisser discrètement dans sa voiture et filer. Bien joué ! Il était toujours recherché pour DDC.

J'ai fouillé le parking du regard puis le ciel.

— Il n'est pas ici, m'a confirmé Diesel. Il ne reste jamais après avoir frappé.

— À quoi est-ce qu'il ressemble ?

Dans mon esprit, je l'imaginai comme le Bouffon Vert, l'ennemi de Spider-Man qui projette des décharges électriques.

— C'est un petit vieux comme des tas d'autres, qui souffre de cataracte.

— Pas de ceinture d'outils ? Pas d'éclairs brodés sur sa chemise ?

— Désolé.

Un ambulancier m'a posé une couverture sur les épaules et a tenté de me guider vers une ambulance. J'ai consulté ma montre et freiné des quatre fers.

— Je ne peux pas me faire examiner maintenant, je suis en retard pour mon shopping de Noël !

— Vous n'avez pas l'air en super forme, vous êtes toute pâle.

— Évidemment que je suis pâle ! Il ne me reste que quatre heures pour faire les magasins avant le repas de réveillon chez mes parents. Vous auriez l'air livide aussi à ma place.

Je me suis tournée vers Diesel.

— J'ai eu tout le temps de réfléchir pendant que j'étais coincée sous cette table. La situation est très claire : en ce moment, ma mère représente une bien plus grande menace pour moi que Ring. Emmène-moi au centre commercial !

Nous étions en plein après-midi et les routes étaient relativement dégagées. Les entreprises avaient fermé plus tôt pour permettre à chacun de préparer le réveillon. Les enfants étaient en vacances. Les acheteurs avaient regagné leurs cartes de crédit. Tout le New Jersey était à la maison, occupé à

assaisonner la dinde, à dresser la table ou à emballer des cadeaux.

Dans huit heures, quand les magasins seraient fermés, toute la population de l'État se mettrait en urgence à la recherche de piles, de papier d'emballage et de scotch.

Dans huit heures, à travers tout l'État, les enfants seraient à l'affût du bruit des sabots de rennes sur le toit. Sauf Mary Alice, qui ne croyait plus au Père Noël.

Une atmosphère d'attente impatiente flottait dans l'air, dans les centres commerciaux et sur les autoroutes, dans le Bourg tout entier et dans chaque maison en particulier, dans chacune des villes qui formaient la mégapole.

Noël était presque là. Que ça me plaise ou non.

Diesel a bifurqué vers le parking et a trouvé une place près de l'entrée. Plus de problème de stationnement à cette heure tardive. À l'intérieur du centre commercial, le silence était oppressant. Des vendeurs en état de choc posttraumatique étaient immobiles, attendant la fermeture. Quelques clients hagards titubaient de rayon en rayon. Des hommes, pour la plupart, qui semblaient complètement paumés.

— Bon sang ! Ça fout les jetons, a avoué Diesel. J'ai l'impression d'être le seul survivant parmi les zombies.

— Et toi ? Tu as fini toutes tes courses de Noël ?

— Je fais peu de courses à Noël.

— Tu n'as pas une femme, une petite amie, une mère ?

— Pour le moment, je n'ai rien de tout ça.

— Désolée.

Il m'a frotté le bout du nez et a souri.

— Ce n'est rien. Je t'ai *toi*.

— Tu m'as acheté un cadeau ?

Nos regards se sont croisés et son visage s'est illuminé. Il a levé les sourcils d'un air interrogateur. J'ai senti ma température monter.

— Tu *veux* vraiment un cadeau ?

Nous avons compris tous les deux ce qu'il proposait.

— Non, non, sans façon.

J'ai aspiré un peu d'air et me suis mise à épousseter ma veste.

— Merci quand même, ai-je ajouté.

— Si tu changes d'avis, préviens-moi, a-t-il conclu d'un air taquin.

En temps normal, deux personnes couvertes de poussière dans le centre commercial Quakerbridge auraient attiré l'attention mais, à quatre heures de l'après-midi la veille de Noël, nous aurions tout aussi bien pu nous balader à poil. Je ne me suis tracassée ni des tailles ni des couleurs : j'ai adopté la méthode de Lula. J'ai rempli un grand sac avec tout ce qui se trouvait près des caisses. À cinq heures et demie, j'avais fini. J'ai emballé mes cadeaux dans la voiture, en vitesse, pendant le trajet vers la maison de mes parents.

Diesel s'est arrêté brusquement le long du trottoir et nous sommes sortis de la voiture les bras chargés de paquets et de sacs.

Mamie était sur le seuil.

— La voilà ! a-t-elle annoncé au reste de la famille. Et elle est à nouveau accompagnée par ce type super sexy un peu chochette.

— Chochotte ? a demandé Diesel.

— C'est compliqué, lui ai-je répondu, pour gagner du temps.

— Oh mon Dieu, a soufflé ma mère en nous voyant, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous êtes dégoûtants tous les deux !

— C'est rien, lui ai-je expliqué, un bâtiment s'est effondré sur nous et nous n'avons pas eu le temps de nous changer.

— Il y a quelques années, je n'aurais pas trouvé ça normal, a observé ma mère.

— Vous devez m'aider, a coupé mamie, mon étalon vient dîner ce soir et je ne trouve toujours pas mes dents.

— On a cherché partout, a précisé ma mère, on a même fouillé les poubelles.

— Quelqu'un les a volées, a repris mamie. Je parie qu'un bon dentier vaut un paquet de fric au marché noir.

On a frappé à la porte et Morelli est entré.

— Voilà exactement la personne que j'attendais, a triomphé mamie. Je voudrais déposer plainte. On a volé mes dents !

Morelli m'a regardée. Le premier coup d'œil signifiait *À l'aide !* et le deuxième *Qu'est-ce qui t'es arrivé, bordel ?*

— Un toit nous est tombé dessus, ai-je résumé à l'attention de Morelli, mais ça va, on n'a rien du tout.

Un muscle s'est agité dans sa mâchoire. Il essayait de garder son calme.

— Où était ton dentier la dernière fois que tu l'as vu, mamie ?

— Dans un verre, il était en train de se faire nettoyer.

— Est-ce que tu as juste perdu les dents ou est-ce qu'on t'a volé le verre aussi ?

— Ce salopard de voleur a tout pris, le verre et tout.

Mary Alice et Angie étaient devant la télé.

— Hé, les filles, leur ai-je demandé, il n'y a pas une de vous qui aurait aperçu les dents de mamie ? Elles étaient dans un verre dans la cuisine et elles ont disparu.

— Je pensais que mamie les jetait, alors je les ai prises pour Charlotte, a expliqué Mary Alice.

Charlotte est un dinosaure couleur lavande qui vit dans la chambre de mamie. Elle l'a gagné à la fête foraine de Point Pleasant, il y a deux ans. Mamie avait misé un dollar sur le 31, rouge, le type a fait tourner la roue et mamie a remporté Charlotte. Au départ, le monstre était destiné à Mary Alice mais mamie s'y est attachée et l'a gardé. Une partie du bourrage s'est tassé, formant des boules difformes à certains endroits de son corps... un peu comme sur celui de mamie.

Mary Alice est montée en courant. Elle est revenue avec Charlotte.

Effectivement, la fausse mâchoire de mamie était bien fichée dans la bouche béante de l'animal en peluche.

— Les dents de Charlotte avaient perdu leur bourrage, a expliqué Mary Alice, elle avait du mal à manger, alors je lui ai donné le dentier de mamie.

— Dingue, a observé mamie, je n'avais pas remarqué.

Nous avons examiné les dents de plus près. Elles étaient décorées de fleurs, de petits arcs-en-ciel et d'étoiles colorées.

— Je les ai embellies avec mes feutres, a expliqué Mary Alice. Je me suis servie de ceux qui ne s'effacent pas à l'eau, pour que la couleur ne parte pas.

— C'est joli, chérie, a conclu mamie, mais j'ai besoin de mes crocs parce que j'ai rendez-vous avec mon petit ami ce soir. Je te trouverai d'autres dents rien que pour Charlotte.

Mamie a détaché le dentier de la bouche de l'animal et l'a replacé dans la sienne. Elle a souri et nous avons tous essayé de contenir notre fou rire. Sauf mon père.

— Nom d'un chien ! a-t-il rigolé face aux dents multicolores de mamie.

Le téléphone a sonné et mamie a couru répondre.

— C'était mon étalon, a raconté mamie après avoir raccroché. Il a eu une dure journée et il a besoin de faire une sieste et de recharger ses batteries. On se retrouvera chez Stiva après le dîner. Il y a une veillée funéraire spéciale réveillon pour Betty Schlimmer.

Pour Noël, ma mère sert toujours du jambon, c'est la tradition. Le soir du réveillon, on le mange chaud et le jour de Noël, on dresse un grand buffet avec des tranches de jambon froid, des macaronis en salade et un milliard d'autres plats.

Albert Kloughn est arrivé pile au moment où on passait à table.

— Je suis en retard ? a-t-il demandé. J'espère que je n'ai rien raté. J'ai essayé d'être à l'heure mais il y avait un accident sur l'avenue Hamilton. Un accident sérieux, avec de solides blessures à la nuque et tout. Je pense que les victimes vont faire appel à mes services.

Il a embrassé Valérie sur la joue et a piqué un fard.

— Ça va ? lui a-t-il demandé. Beaucoup de nausées, aujourd'hui ? Tu te sens mieux ? J'espère de tout cœur que tu te sens mieux.

Mamie a passé le plat de purée de pommes de terre à Kloughn.

— J'ai entendu dire que ces blessures à la nuque pouvaient rapporter beaucoup d'argent, a-t-elle glissé.

Kloughn a tourné la tête vers mamie et aperçu ses dents. Il a lâché la cuillère de purée, qui est tombée sur son assiette avec un *clang*.

— Vous vous demandez sûrement ce qui est arrivé à mon dentier ? Mary Alice me l'a décoré.

— Je n'avais jamais vu de dents pareilles ! J'ai déjà vu des ongles qui ressemblaient un peu à ça. Et des tatouages sur toutes les parties du corps, de nos jours, il n'y a plus de limite... Mais les dents décorées, je ne connaissais

pas. C'est une nouvelle tendance ? Je vais peut-être devoir penser à changer la déco des miennes. C'est possible de peindre des poissons dessus ? Ce serait une bonne idée, non, les poissons ?

— Une truite arc-en-ciel, ça donnerait bien, a suggéré mamie, vous auriez toutes les couleurs d'un coup.

Mary Alice était agitée. Elle marmonnait toute seule à voix basse, enroulait une mèche de cheveux autour de son doigt et se tortillait sur sa chaise.

— Qu'est-ce qui passe ? lui a demandé mamie. Tu as besoin de galoper ? Mary Alice a regardé ma mère.

— Allez, hue ! a ordonné ma mère, c'est trop calme ici. On a bien besoin d'un cheval pour mettre de l'ambiance.

— Je sais que Père Noël n'existe pas, a gloussé Mary Alice, mais s'il *existait*, vous croyez qu'il apporterait des cadeaux à un cheval ?

On a tous répondu en même temps :

— Bien sûr.

— Évidemment.

— Et comment !

— Un peu, mon neveu, qu'il apporterait des cadeaux à un cheval !

Mary Alice s'est arrêtée de gigoter et a eu l'air pensif.

— C'est une simple question, comme ça, a-t-elle précisé.

Angie a regardé Mary Alice :

— Père Noël existe *peut-être*, a-t-elle corrigé, sur un ton qui ne laissait pas de place à la contradiction.

Mary Alice s'est concentrée sur son assiette. Elle avait une décision importante à prendre.

Elle n'était pas la seule à être coincée entre le marteau et l'enclume. J'étais assise entre Diesel et Morelli et je me sentais tiraillée entre leurs deux personnalités. Ils n'étaient pas vraiment en concurrence. Diesel n'occupait pas du tout la même place que Morelli. C'était plutôt comme si leurs champs d'énergie se croisaient au-dessus de mon espace aérien.

Mamie a bondi en plein milieu du dessert.

— Vous avez vu l'heure ? Je dois y aller. Bisty Greenfield vient me chercher et elle n'hésitera pas à partir sans moi si je ne suis pas prête. Nous devons arriver tôt à la veillée funéraire. C'est une cérémonie spéciale, tout le monde sera debout.

— Tu ferais peut-être mieux de ne pas trop parler, ai-je conseillé à mamie. Je ne sais pas si les gens vont comprendre l'œuvre d'art que tu affiches sur tes dents.

— Aucun problème, m'a-t-elle assuré, la moitié des gens présents ont une trop mauvaise vue pour remarquer quoi que ce soit. La plupart des habitués souffrent du syndrome maculaire ou de la cataracte, je n'ai même pas besoin de me remaquiller pour y aller. Ça a du bon d'être vieille. Tout le monde est séduisant aux yeux des vieux qui souffrent de la cataracte.

— Explique-moi encore une fois comment ce type est devenu ton meilleur ami, m'a demandé Morelli.

Nous étions sur la véranda derrière la maison, nous agitions les bras pour ne pas mourir de froid. C'était le seul endroit où nous pouvions discuter en privé.

— Il cherche un type qui s'appelle Ring. Et il pense que ce Ring a un lien avec moi. Mais il ne sait pas exactement lequel alors il reste dans les parages jusqu'à découvrir de quoi il retourne.

— Dans les parages ? À quelle distance, exactement ?

— Pas trop près, ne t'inquiète pas.

À l'intérieur, mes parents et ma sœur sortaient les cadeaux de leurs cachettes pour le disposer au pied de l'arbre. Angie et Mary Alice dormaient à poings fermés. Mamie était de sortie, sans doute au bras de son étalon. Et Diesel avait été envoyé en mission spéciale : il devait dénicher des piles, malgré l'heure tardive.

— J'ai un cadeau pour toi, m'a annoncé Morelli en passant les doigts dans le col de mon manteau.

Il m'a tirée vers lui.

— Un gros cadeau ?

— Non, un petit.

Bon, je pouvais déjà rayer la première ligne de ma liste de souhaits pour Noël.

Morelli m'a tendu une petite boîte emballée dans du papier rouge brillant. Je l'ai ouverte sans attendre : elle contenait une bague, composée de deux fines bandes d'or et de platine entremêlées. Trois petits saphirs bleus foncés étaient incrustés dans le métal.

— C'est une bague de l'amitié, a précisé Morelli. Les fiançailles, on a essayé : ça n'a pas marché.

— Pas encore en tout cas.

— Oui, pas encore, a-t-il corrigé en glissant la bague à mon doigt.

L'air frais portait très bien les sons. J'ai entendu une voiture s'arrêter devant la maison. Une portière s'est ouverte puis refermée. Une deuxième a fait de même.

— Oh, quelle galanterie, a gloussé mamie.

La voix masculine, plus profonde, ne nous parvenait pas aussi clairement.

— C'est mamie et l'étalon ! ai-je chuchoté à Morelli.

— Écoute, ça me plairait beaucoup de rester mais tu connais mon boulot...

J'ai ouvert la porte de la cuisine.

— Laisse tomber : tu restes, un point c'est tout. Je ne veux pas affronter l'étalon toute seule.

— Regardez qui est avec moi, a lancé mamie à la cantonade. Voici mon

ami John.

Il mesurait environ un mètre quatre-vingts et était plutôt mince, il avait des cheveux blancs et un teint rougeaud. Il portait des lunettes à montures épaisses et, pour l'occasion, un pantalon gris bien repassé, un blazer rouge et des chaussures décontractées à semelles de crêpe. Mamie avait déjà ramené bien pire à la maison. Si John avait des membres artificiels, il le cachait bien, ce qui ne me dérangeait pas du tout.

Mamie n'était pas aussi bien arrangée. Son rouge à lèvres avait bavé et ses cheveux étaient en pétard.

— Beurk, a murmuré Morelli à mon attention.

J'ai tendu la main à l'étalon.

— Moi, c'est Stéphanie.

Il m'a serré les doigts. J'ai senti des picotements sous la peau et une petite étincelle est passée entre nous.

— John Ring.

Nom d'un chien. *John Ring*. Le voilà, le lien ! La raison pour laquelle Diesel a été lâché dans ma cuisine...

— Il est bourré d'électricité statique ce soir, a expliqué mamie. On va devoir le frotter avec des feuilles d'assouplissant.

— Je suis désolé de ne pas être arrivé à temps pour le dîner, s'est excusé Ring, j'ai eu une journée stressante.

Il s'est approché, a ajusté ses lunettes et m'a regardée en plissant les yeux.

— On se connaît ? J'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part.

— Elle est chasseuse de primes, lui a expliqué mamie. Elle poursuit les méchants.

Crr...crrr.... Une série d'étincelles s'est mise à crépiter au-dessus de la tête de Ring.

— C'est incroyable, non, qu'il parvienne à faire ça ? a commenté mamie. Il n'arrête pas depuis le début de la soirée.

Ma mère a discrètement formé le signe de croix et reculé d'un pas. Morelli s'est collé dans mon dos et a glissé une main dans ma nuque.

— Regardez les poils de mes bras, est intervenu Kloughn. Ils sont tout dressés ! À votre avis, pourquoi est-ce qu'ils font ça ? La vache, ça me fait flipper. Vous croyez que ça veut dire quelque chose ? Qu'est-ce que ça peut signifier ?

— L'air est très sec, lui ai-je expliqué. Parfois les poils et les cheveux se dressent quand l'air est très sec.

J'étais là, en face de Ring, et Diesel était parti chercher des piles. Je ne savais plus quoi faire. Mon cœur battait à tout rompre et des frissons électriques me traversaient de la tête aux pieds. Je sentais des vibrations passer à travers la semelle de mes chaussures.

— J'ai envie d'un smoothie bien glacé, ai-je annoncé à mamie et à Ring. Si on allait tous se chercher un Slurpee au 7-Eleven ?

— Maintenant ? a protesté mamie. On vient juste d'arriver !

— Oui, *maintenant*. Je meurs d'envie d'un Slurpee.

Il fallait absolument que j'éloigne Ring de la maison de mes parents. Je ne voulais pas qu'il mette en danger Mary Alice et Angie. Je ne voulais pas qu'il s'approche de mes parents.

— Tu pourrais peut-être rester ici et aider à emballer les cadeaux ? ai-je proposé à mamie. Et Monsieur Ring pourrait me déposer au 7-Eleven. Cela nous donnerait l'occasion de faire connaissance.

Crr...crrr.... Cette idée n'avait pas l'air de plaire du tout à M. Ring.

— C'est juste une suggestion, ai-je ajouté.

La main de Morelli était toujours fermement posée sur ma nuque. Ring a enchaîné plusieurs inspirations profondes.

— Ça va ? lui a demandé mamie. Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Je suis... survolté à l'idée de rencontrer ta famille.

Crrr.

On aurait dit que Ring avait du mal à se contrôler. L'électricité lui sortait de partout. Et il semblait aussi mal à l'aise que moi...

— Eh bien, a-t-il décrété avec un sourire forcé, voilà un bien sympathique dîner de Noël en famille.

Crrr. Il a essuyé une goutte de transpiration de son front. *Crrr.... Crrrcc...*

— Quel beau sapin de Noël vous avez.

— Je l'ai payé quinze dollars, a précisé mon père.

Crrr.

Il restait à peine une dizaine d'aiguilles sur le conifère et il était sec comme du bois de chauffage. Mon père l'arrosait religieusement tous les jours mais cet arbre était mort en juillet.

Ring a tendu le bras, touché prudemment l'arbre, qui a pris feu au contact de son doigt.

— Catastrophe ! a hurlé Kloughn. Au feu. *Au feu !* Sortez les enfants de la maison. Évacuez le chien. Évacuez le jambon.

Le feu a gagné le coton qui entourait la base du sapin, puis les cadeaux. Une flamme a couru sur le rideau tout proche.

— Appelle les pompiers, m'a ordonné ma mère. Frank, va chercher l'extincteur dans la cuisine !

Mon père s'est dirigé vers la cuisine mais Morelli avait déjà l'extincteur en main. Un moment plus tard, nous contemplions les dégâts, abasourdis. Plus de sapin. Plus de cadeaux. Le rideau était fichu.

John Ring avait disparu.

Et Diesel n'était toujours pas de retour.

Nous avons entendu une série d'explosions tonitruantes au-dehors et, par la fenêtre, nous avons vu le ciel s'embraser pour devenir aussi lumineux qu'en journée. Puis il s'est obscurci d'un coup et le calme est revenu.

— Bon Dieu, a marmonné mon père.

Mamie regardait autour d'elle.

— Où est John ? Où est mon étalon ?

— Vous voulez dire Buzz l'Éclair, a ricané Kloughn. Buzz l'Éclair ! Ha !

Ha ! Vous avez compris ?

— On dirait qu'il est parti, ai-je fait remarquer.

— Peuh, c'est bien les hommes ça, a râlé mamie. Ça met le feu à votre sapin de Noël, puis ça disparaît.

Morelli a reposé l'extincteur et m'a attrapé le bras.

— Tu n'as rien à me dire ?

— Je ne crois pas.

— J'ai tout imaginé, c'est ça ? Je ne l'ai pas vu projeter des étincelles, je ne l'ai pas vu mettre le feu à l'arbre ?

— Moi non plus, je n'ai rien vu, ai-je répondu.

Nous sommes tous restés là, figés, sans savoir quoi dire. Nous ne trouvions pas les mots. Nous étions sous le choc. Peut-être aussi dans le déni, à vrai dire.

Une petite voix endormie a brisé le silence.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? a demandé Mary Alice.

Elle était en haut de l'escalier, en pyjama. Angie se tenait derrière elle.

— Il y a eu un incendie, a expliqué maman.

Mary Alice et Angie se sont approchées du sapin. Mary Alice a examiné les paquets carbonisés. Elle a levé la tête vers ma mère.

— C'étaient les cadeaux de la famille ?

— Oui.

La petite a gardé son calme. Elle réfléchissait. Elle a regardé Angie, puis mamie.

— Heureusement, a-t-elle repris, parce que je n'aurais pas voulu que les cadeaux du Père Noël soient brûlés.

Elle est montée sur le canapé et s'est assise en tailleur, les bras croisés sur son torse.

— Je vais attendre qu'il arrive, a-t-elle décrété.

— Je pensais que tu ne croyais pas au Père Noël, a souligné mamie.

— Diesel dit que c'est important de croire aux choses qui rendent heureux. Il était dans ma chambre, il y a quelques minutes, et il m'a dit qu'il devait s'en aller mais que le Père Noël viendrait cette nuit.

— Il avait un cheval ? a demandé mamie. Ou un renne ?

Mary Alice a secoué négativement la tête.

— Il était tout seul.

Angie a escaladé le canapé et s'est assise à côté de Mary Alice.

— Je vais attendre aussi.

— On devrait nettoyer tout ça, a suggéré mamie.

— Demain, lui a dit ma mère.

Elle a pris une chaise de la salle à manger, l'a portée dans le salon et s'est installée en face de Mary Alice et Angie.

— Je vais attendre le Père Noël avec vous.

Alors nous nous sommes tous assis pour attendre l'arrivée des cadeaux. Nous avons allumé la télé, mais personne ne la regardait vraiment. Nous tendions l'oreille pour surprendre des pas sur le toit. Nous espérions apercevoir un renne derrière la vitre. Nous attendions que quelque chose de magique se produise.

L'horloge a sonné douze coups. J'ai entendu des voitures approcher, des portes s'ouvrir et se fermer, puis des voix discuter à voix basse avec excitation. On a frappé à la porte d'entrée et nous nous sommes tous levés d'un bond. Je suis allée ouvrir et je n'ai pas été très étonnée de tomber nez à nez avec Pierre Nauël. Il avait revêtu un costume rouge brillant et une cravate de Noël assortie. Il portait un paquet cadeau soigneusement emballé dans du papier brillant, avec un gros nœud doré. Derrière lui, une cohorte de lutins trépignait d'impatience. Qui étais-je pour dire s'ils étaient vrais ou faux ? Ils avaient tous des cadeaux. Randy Briggs était parmi eux.

— Diesel nous a dit que vous aviez besoin d'un coup de main pour Noël, m'a annoncé Pierre Nauël.

— Il va bien ?

— Oui, très bien. Diesel va toujours bien. Il est occupé à raccompagner Ring à la maison de repos.

— Comment est-ce qu'il s'y prend ? Ça ne doit pas être facile d'éviter les décharges électriques !

— Diesel sait y faire, ne vous tracassez pas.

— Je parie qu'on vous harcèle à cause de votre taille, a suggéré Kloughn à quelques lutins. Je suis certain que vous auriez besoin d'un bon avocat. Voici ma carte.

Ma mère a couru à la cuisine. Elle est revenue avec un plateau chargé de biscuits et de cakes aux fruits. Mon père a ouvert quelques bières. Mamie a jaugé Nauël du regard.

— Il est mignon, m'a-t-elle confié. Tu sais s'il est pris ?

La fête a duré jusqu'à ce que le dernier cadeau soit ouvert, le dernier biscuit mangé et la dernière gorgée de bière engloutie. Les lutins nous ont dit au revoir et se sont entassés dans la voiture. Pierre Nauël et Briggs sont restés avec un ultime cadeau. C'était celui sur lequel trônait un nœud doré. Nauël l'a tendu à Mary Alice.

— Je l'ai fait moi-même. Rien que pour toi. Garde-le toujours. C'est un cadeau spécial pour quelqu'un de spécial.

Mary Alice a ouvert le paquet et a regardé à l'intérieur.

— C'est beau.

C'était un cheval, sculpté dans du merisier.

Mary Alice l'a serré dans sa main.

— Il est chaud.

J'ai touché le cheval. Il me semblait froid. J'ai levé un sourcil interrogateur à l'attention de Pierrick.

- Un cadeau spécial pour quelqu'un de spécial, a-t-il répété.
 - Une personne spéciale avec des pouvoirs spéciaux ?
- Il a souri.
- Il y a des signes qui ne trompent pas.
- Je lui ai souri à mon tour.
- On se voit au tribunal, a-t-il lancé en guise de conclusion.

Je me suis réveillée à l'aube et je me suis écartée discrètement de Morelli. J'ai traversé mon appartement plongé dans l'obscurité jusqu'à la cuisine. Le sapin du centre commercial était éclairé par les guirlandes clignotantes et Diesel était appuyé contre le comptoir.

- C'est un au revoir ? lui ai-je demandé.
 - Jusqu'à la prochaine fois.
- Il m'a pris la main et m'a délicatement embrassé la paume.
- C'était un merveilleux Noël. À bientôt, mon rayon de soleil.
 - À bientôt, lui ai-je répondu mais il était déjà parti.

Je me suis dit qu'il avait parfaitement raison : c'était un merveilleux Noël.

**RECHERCHE
VALENTIN
DÉSPÉRÉMENT**

CHAPITRE 1

Les hommes, c'est comme les chaussures. Certains vous vont mieux que d'autres. Parfois, on sort faire du shopping et on ne trouve rien qu'on aime. Puis, manque de bol, la semaine suivante, on déniche deux paires parfaites en même temps, mais on n'a pas le budget pour se les offrir toutes les deux. Je suis exactement dans ce cas de figure en ce moment... non pas avec des chaussures mais avec des hommes. Et ce matin, la situation s'est aggravée.

Il y a quelque temps de cela, un type qui s'appelle Diesel avait débarqué dans ma cuisine. Pouf, il était apparu comme par magie. Puis quelques jours plus tard, pouf, il avait disparu. Et ce matin, sans prévenir, il était à nouveau devant moi.

— Surprise, je suis de retour.

Il en imposait, du haut de son mètre quatre-quinze. Il était bien bâti, avec des épaules larges et des yeux bruns scrutateurs. Il aurait pu flanquer une bonne raclée à n'importe qui sans effort. Ses cheveux ondulés, d'un blond vénitien, étaient coupés courts et ses sourcils blonds, bien dessinés. Je lui donnais une bonne vingtaine d'années ou une petite trentaine, tout au plus. Je savais très peu de choses de lui. Je devinais tout de même qu'il avait eu beaucoup de chances avec son patrimoine génétique. Il était mignon, ses dents blanches étaient parfaitement alignées et son sourire aurait fait fondre n'importe quelle femme.

C'était une matinée froide de février et Diesel était apparu dans mon appart avec une écharpe multicolore autour du cou, un manteau court en laine noire, un vieux T-shirt à manches longues à trois boutons, un jean délavé, des bottines usées et son éternelle attitude de *bad boy*.

Je m'appelle Stéphanie Plum. Je suis de taille et de poids moyens et mon vocabulaire n'a rien d'exceptionnel pour quelqu'un qui habite le New Jersey. J'ai des cheveux bruns jusqu'aux épaules qui ondulent ou bouclent, en fonction de l'humidité ambiante. J'ai les yeux bleus et je suis à la fois d'origine hongroise et italienne. Ma famille est relativement dysfonctionnelle, comme toutes les autres. J'ai beaucoup de projets pour ma vie future mais, pour le moment, je suis contente de mettre un pied devant l'autre et de pouvoir boutonner mon jean sans qu'aucun bourrelet de graisse ne pendouille au-dessus de la ceinture.

Je travaille comme agent de cautionnement pour mon cousin Vinnie. Mon succès dans ce boulot tient plus à la chance et à la ténacité qu'à mes

compétences. Je vis dans un appart bon marché dans la banlieue de Trenton, que je partage avec mon hamster, Rex. L'intrusion de ce grand type dans ma cuisine m'a bien entendu flanqué la trouille.

— Je déteste quand tu apparais comme ça sans crier gare. Tu ne peux pas sonner à la porte, comme tout le monde ?

— D'abord, tu sais bien que je ne suis pas comme tout le monde. Ensuite, tu devrais être soulagée que je n'aie pas débarqué dans ta salle de bains, quand tu étais nue et mouillée.

Il m'a décoché son sourire mortel.

— Moi, en tout cas, ça ne m'aurait pas dérangé de te trouver dans cet état-là.

— Dans tes rêves, mon grand !

— Oui, a avoué Diesel, plus d'une fois.

Il a passé la tête dans mon frigo pour en explorer le contenu. Il n'y avait pas grand-chose, mais il a mis la main sur la dernière bière et dégoté quelques tranches de fromage. Il a avalé le tout.

— Tu es toujours avec le flic ?

— Joe Morelli. Oui.

— Et l'autre ?

— Ranger ? Oui, je bosse toujours avec lui.

Ranger était mon mentor pour le boulot de chasseuse de primes et... un peu plus dans l'intimité. Le problème, c'est que ce *plus* n'était pas clairement défini.

Un grognement et un *ouaf* interrogateur se sont fait entendre, en provenance de ma chambre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? a demandé Diesel.

— Morelli fait des heures sup, je garde son chien. Il s'appelle Bob.

Nous avons entendu un bruit de pattes sur le carrelage et Bob a déboulé de la chambre. Il a freiné sur le lino de la cuisine. C'était une grosse bête échevelée à poils roux avec des oreilles tombantes et des yeux bruns joyeux. Probablement un golden retriever même s'il n'avait pas le pedigree pour s'inscrire à un concours canin. Il s'est assis sur les bottes de Diesel et a agité la queue.

Diesel lui a caressé la tête d'un air distrait. Le chien a bavé sur son pantalon en espérant obtenir un bout de fromage.

— Tu es là en visite de courtoisie ou en voyage professionnel ? ai-je demandé à Diesel.

— Professionnel. Je cherche un certain Bernie Beaner. Je dois mettre fin à ses activités.

Si on se fie à ce que raconte Diesel, il y a sur cette planète des gens dont les compétences dépassent les limites humaines ordinaires. Ce ne sont pas exactement des super-héros : plutôt des citoyens normaux capables de faire des trucs de ouf, comme soulever une vache par la pensée ou projeter des éclairs. Certains sont bons, d'autres mauvais. Diesel pourchasse les méchants.

L'autre explication possible, c'est que Diesel est taré.

— C'est quoi, le problème de Beaner ?

Diesel a lâché un petit bout de fromage dans la cage de Rex et en a tendu un autre à Bob.

— Il a pétié un câble. Son mariage est parti en vrille et il met ça sur le compte d'une autre Indescriptible. Il veut lui faire la peau.

— Une *Indescriptible* ?

— C'est le nom que nous utilisons. Ça donne un peu mieux que « monstres de la nature », par exemple.

À peine.

Bob se poussait contre les jambes de Diesel pour essayer d'obtenir encore du fromage. Un chien de quarante-cinq kilos contre cent kilos de muscles : il en aurait fallu plus pour chasser Diesel de ma cuisine.

— Et qu'est-ce que tu fiches dans mon appart ?

— J'ai besoin de ton aide.

— Non. Non, non, non, non et non !

— Tu n'as pas le choix, mon cœur. La femme que Beaner veut retrouver figure sur ta liste de criminels en cavale. Et elle est sous ma protection. Si tu veux toucher ta grosse prime, tu vas devoir me filer un coup de main.

— Mais c'est dégueulasse ! C'est du chantage, de la corruption !

— Ouais. Va falloir t'y faire.

— C'est qui cette femme, d'abord ?

— Annie Hart.

— Tu déconnes ? Vinnie est en pétard à cause d'elle. J'ai passé toute la journée d'hier à essayer de lui mettre la main dessus. Elle est recherchée pour vol à main armée et attaque avec violence.

— C'est du pipeau... mais ça ne change rien ni pour toi ni pour moi.

Diesel fouillait méthodiquement mes armoires à la recherche de nourriture et Bob le suivait de près.

— Enfin bref, a-t-il ajouté. Je l'ai mise à l'abri jusqu'à ce que j'aie réglé son compte à ce malade de Bernie.

— Bernie, c'est le... l'Indescriptible qui poursuit Annie ?

— Oui. Le problème, c'est qu'Annie est militante, dans un genre un peu particulier. Elle prend son boulot très à cœur. C'est une vocation à ses yeux. Pour qu'elle accepte de se planquer, j'ai dû lui promettre de veiller sur ses affaires pendant son absence. Mais je suis nul dans sa branche, alors je te confie les missions qu'elle a dû interrompre.

— Et qu'est-ce que j'obtiens en échange ?

— Annie. Dès que je me serai occupé de Bernie, je te livrerai Annie.

— Je ne vois pas en quoi tu me rends service. Si je ne t'aide pas, Annie sortira de sa cachette. Je la coincerai et je toucherai ma prime.

Diesel avait les deux pouces fichés dans les poches arrière de son jean. Ses yeux étaient plongés dans les miens, son expression était grave.

— Qu'est-ce qu'il faut pour que tu acceptes ? J'ai besoin d'aide et tout

travail mérite salaire. Combien faut-il pour te convaincre ? Vingt dollars chaque fois que tu règles une des affaires d'Annie ?

— Disons cent. Mais je ne veux rien faire d'illégal ou de dangereux.

— Marché conclu, a triomphé Diesel.

En fait, je n'avais rien de mieux au programme et j'avais besoin d'argent. Le bureau de cautionnement tournait au ralenti. J'avais un seul DDC à traquer et Diesel l'avait mis hors d'atteinte.

— Qu'est-ce que je suis censée faire exactement ? lui ai-je demandé. Sur l'accord de caution d'Annie, la case « profession » mentionne « experte en relations ».

Diesel a laissé échapper un gros rire qui ressemblait à un aboiement.

— Experte en relations ! Oui, on pourrait dire ça.

— Je ne sais même pas ce que ça veut dire ! C'est quoi une experte en relations ?

Au moment de son débarquement dans ma cuisine, Diesel avait posé un vieux sac à dos en cuir sur le comptoir. Il en a sorti une enveloppe jaune de grand format et me l'a tendue.

— Tout est là.

J'ai ouvert l'enveloppe et j'en ai extrait une série de chemises débordant de photos et de feuilles manuscrites.

— Une synthèse est attachée à chaque dossier. Ils sont classés par ordre de priorité. Elle dit que tu ferais bien de te grouiller parce que la Saint-Valentin approche à grands pas.

— Et ?

— Perso, je me fiche de la Saint-Valentin, des cartes neuneu avec des angelots débiles, des cœurs brodés et des bouquets de fleurs. Mais Annie est à la Saint-Valentin ce que le Père Noël est à la Noël. C'est elle qui fait exister cette fête. Bien sûr, Annie opère à plus petite échelle. Elle n'a pas dix mille lutins à son service.

Diesel était vraiment très mignon mais je me disais qu'il n'était qu'à un cheveu de l'internement à vie en asile psychiatrique.

— Je ne vois toujours pas ce que je viens faire là-dedans.

— Je viens de te confier cinq dossiers. Tu dois t'assurer que ces cinq personnes passeront une bonne Saint-Valentin.

C'est pas vrai.

— Écoute, je suis d'accord avec toi, c'est vraiment une mission pourrie, a repris Diesel, mais je n'ai pas le choix. Et maintenant, toi non plus. En plus, je vais perdre mes pouvoirs si je n'avale pas un petit dej' correct. Alors trouve-moi un resto. Puis je me mettrai au travail et j'irai traquer Bernie. Tu feras la même chose de ton côté : tu régleras les dossiers d'Annie.

J'ai attaché une laisse au collier de Bob et nous sommes descendus tous les trois pour rejoindre ma voiture. Je conduisais une Ford Escape jaune : le véhicule idéal pour convoyer des DDC et des chiens de la taille de Bob.

— Bob te suit partout ? m'a demandé Diesel avec un sourire amusé.

— Pratiquement. Si je le laisse à la maison, il se sent seul et mange les coussins.

Quarante minutes plus tard, Diesel engloutissait les dernières bouchées d'une montagne d'œufs brouillés, de lard, de pancakes, de frites maison et de pain grillé au levain tartiné de confiture... le tout baigné dans une mare de sirop d'érable.

J'avais commandé la même chose mais j'avais jeté le gant après avoir avalé un tiers du petit dej' à peine. J'avais repoussé mon assiette et demandé qu'on m'emballe les restes pour Bob. J'ai feuilleté le premier dossier en sirotant mon café. Charlène Klinger. Quarante-deux ans. Divorcée. Quatre enfants de sept, huit, dix et douze ans. Elle travaillait pour le DMV, le département d'État chargé de l'enregistrement des véhicules et des permis de conduire. Son dossier contenait une photo peu flatteuse où elle plissait les yeux face au soleil. Elle portait des baskets, un pantalon en toile et un sweat-shirt qui ne parvenait pas à camoufler ses dix kilos de trop. Son visage était assez agréable. Pas de maquillage. Une coiffure sans ambition : des cheveux bruns courts ramenés derrière les oreilles. Son sourire semblait tendu, comme si elle faisait un effort mais qu'elle avait d'autres soucis en tête au moment de la photo.

Le dossier de Charlène contenait quatre feuilles séparées : Harvey Nolen, Brian Seabeam, Lonnie Brownowski, Steven Klein. En travers de chaque page, REJETÉ était écrit au feutre rouge. Un Post-it avait été collé au dos du dossier, sur lequel je suis parvenue à déchiffrer : « Chaque pot a son couvercle. » Annie avait dû écrire ça pour se donner du courage. Un deuxième Post-it, sous le premier, précisait : « Trouver le grand AMOUR de Charlène. » Une déclaration d'intention.

J'ai refermé le dossier en soupirant.

— Hé, ça pourrait être pire, m'a encouragée Diesel. Tu pourrais être à la recherche d'un DDC qui pense que la chasse aux agents de cautionnement est ouverte. À moins que tu ne la mettes vraiment en rogne, Charlène ne risque pas de te tirer dessus.

— Je ne sais pas par où commencer.

Diesel s'est levé et a jeté de l'argent sur la table.

— Tu trouveras, j'en suis persuadé. Je prendrai de tes nouvelles plus tard.

— Attends, à propos d'Annie Hart...

— Plus tard, a répété Diesel.

En trois grandes enjambées, il a traversé la salle du restaurant et poussé la porte. Quand j'ai déboulé sur le parking, il avait disparu. Heureusement, il n'avait pas réquisitionné ma voiture : elle était toujours sagement garée là où je l'avais laissée. Bob me regardait par la vitre arrière. Il fixait la boîte en polystyrène serrée dans ma main comme s'il avait compris qu'elle contenait son repas.

L'agence de cautionnement judiciaire occupe un petit bureau sur l'avenue Hamilton, à dix minutes en voiture du restaurant. Je me suis garée le long du trottoir et j'ai poussé la porte. Connie Rosolli, la secrétaire de direction, a levé les yeux à mon arrivée. Connie a quelques années de plus que moi, quelques kilos de plus et quelques centimètres de moins. Elle est aussi beaucoup plus italienne et affiche donc une meilleure manucure.

— Tu dois être en phase avec le cosmos ce matin, m'a annoncé Connie. J'allais justement t'appeler. Vinnie pète un câble à cause de l'affaire Annie Hart.

La tête de furet de Vinnie est apparue par la porte de son bureau.

— Alors ? m'a-t-il demandé.

— Alors quoi ?

— Dis-moi que tu l'as coincée. Dis-moi que tu as un reçu.

— J'ai une piste.

— Seulement une piste ?

Vinnie a pris sa tête dans les mains.

— Tu veux ma mort !

— Si on pouvait avoir cette chance ! a marmonné Lula depuis le canapé en skaï où elle lisait un magazine.

Lula est une black de quatre-vingt-dix kilos répartis sur un corps d'un mètre soixante-cinq. Ce jour-là, elle portait des bottes à talons de dix centimètres, un jean avec des brillants incrustés tout le long de coutures sur le point d'exploser, un T-shirt rouge en lycra ultra-moulant au message explicite en lettres dorées : KISS MY ASS. Lula s'occupe du classement des dossiers quand elle est d'humeur à le faire et m'accompagne quand j'ai besoin de renfort.

— Qu'est-ce que tu as en stock ? ai-je demandé à Connie.

— Rien de nouveau. Annie Hart est le seul gros DDC. C'est toujours calme à cette période de l'année. Tous les accros au crack se sont tués à Noël, il fait trop froid pour que les putes et les dealers battent le pavé. Les seuls délits sérieux qui se commettent, en ce moment, ce sont des tueries entre gangs et ces imbéciles sont arrêtés sans possibilité de caution.

— C'est tellement calme que Vinnie part en croisière, a ajouté Lula.

— Oui et elle est pas bon marché cette croisière, m'a lancé Vinnie, alors remue tes fesses et ramène-nous Annie Hart. C'est pas une œuvre de bienfaisance, ici, merde. Si je ne récupère pas la caution de Hart, je vais devoir simuler une crise cardiaque pour toucher l'argent de l'assurance annulation de ma croisière. Et ça ne plaira pas à Lucille.

Lucille est la femme de Vinnie. Elle est aussi la fille de Harry le Marteau. Harry peut admettre un petit écart extra-conjugal de temps à autre, mais il serait furieux si Lucille devait faire une croix sur ses vacances.

— C'est une croisière au champagne pour la Saint-Valentin, a détaillé Vinnie. Lucille a déjà fait ses bagages. Elle est persuadée que ça va redonner du peps à notre mariage.

— La seule façon de redonner du peps à ton mariage, ce serait que Lucille utilise des menottes, un fouet et récite le *Je vous salue Marie*.

— Ben oui, j'ai des penchants particuliers, a admis Vinnie, on ne va pas en faire un plat.

Nous avons toutes levé les yeux au ciel.

— Bon, je me casse, ai-je lancé à l'attention de Connie. Si tu as besoin de moi, appelle mon portable.

— Je viens avec toi, m'a fait Lula en attrapant son faux sac Prada. J'ai l'impression que c'est mon jour de chance. Je parie que je pourrais mettre la main sur Annie Hart tout de suite.

— Merci, c'est gentil mais je vais m'en sortir toute seule.

— Mon œil, a rétorqué Lula. Imagine que tu te retrouves dans un quartier craignos et que tu aies besoin de gros bras. Coucou, me voilà. Ou imagine que tu doives choisir un donut dans la nouvelle boutique de State Street. Coucou, me voilà encore.

J'ai regardé Lula.

— En gros, tu es en train de me dire que tu veux tester la nouvelle boutique de donuts sur State ?

— Oui, mais seulement si tu as un besoin urgent de sucre.

Un quart d'heure plus tard, nous quitions Donut Delish et nous nous dirigeons vers le DMV.

— J'arrive pas à croire que tu ne manges pas au moins un donut, m'a reproché Lula, un sac de beignets posés sur les genoux. Ils sont de première classe. Regarde celui-ci avec ses vermicelles roses et jaunes. C'est le donut le plus réjouissant que j'aie jamais vu.

— J'ai fait un petit déjeuner colossal. J'ai plus faim.

— Oui, mais ce sont des donuts de luxe.

Bob était toujours dans le coffre de l'Escape. Sa tête dépassait au-dessus du siège arrière : il haletait dans notre direction.

— Une pastille à la menthe ne ferait pas de mal à ton chien, a noté Lula.

— Un donut fera peut-être l'affaire ?

Lula a lancé un beignet à Bob. Il l'a attrapé en plein vol et s'est couché pour le déguster.

— Où est-ce qu'on va ? m'a demandé Lula. Je pensais qu'on cherchait Annie Hart. Elle ne vit pas à North Trenton ?

— C'est compliqué. J'ai dû passer un accord. Annie Hart restera inaccessible tant que je n'aurai pas réglé ses dossiers.

— Tu déconnes ? Et puis ça veut dire quoi ? Tu reprends ses clients ? Je ne te vois pas faire ça. J'ai lu son dossier. Elle annonce « experte en relations », pour moi, c'est un nom de code pour « pute ».

— C'est pas ça. C'est plutôt une sorte d'agence matrimoniale. La première personne sur ma liste s'appelle Charlene Klinger. Elle a quarante-deux ans, elle est divorcée et on doit lui trouver le grand amour.

— Waouh, le grand amour ! Ça craint. T'es sûre qu'elle ne se

contenterait pas de tirer un bon coup ? J'ai quelques noms dans mon carnet d'adresses pour ça.

— Non, ça doit être l'Amour avec un grand A.

CHAPITRE 2

Charlène Klinger était derrière le comptoir du DMV, elle travaillait à l'enregistrement en ligne des véhicules. Elle était plus jolie que sur sa photo. Ses cheveux manquaient toujours de style mais ils étaient épais et brillants. Ils lui allaient bien. Son visage était animé et elle souriait beaucoup. Au bout de trente-cinq minutes d'attente, Lula et moi nous sommes retrouvées face au guichet. Je me suis présentée et je lui ai expliqué que je remplaçais Annie Hart.

— Cette femme est folle, a décrété Charlène. Je ne sais pas d'où elle sortait mais bon débarras si elle est partie. Et je n'ai pas besoin d'une folle de remplacement. Je vais très bien, je ne veux pas d'homme dans ma vie, j'ai déjà assez de problèmes comme ça.

— Vous n'aviez pas engagé Annie ?

— Bon Dieu, non. Pas du tout. Elle est juste apparue dans ma cuisine un beau jour. Ça m'arrive tout le temps. Les enfants laissent la porte ouverte et, hop, un chat à moitié affamé entre dans la maison et refuse de partir.

— J'avais cru comprendre que vouliez rencontrer le grand amour, ai-je insisté.

Charlène a remarqué le sucre en poudre qui parsemait la poitrine de Lula.

— Je préférerais trouver un sac de donuts. Pas besoin de se raser les jambes pour en profiter.

— Amen, a commenté Lula.

— Bon, va falloir dégager si vous n'avez pas de véhicule à enregistrer, a annoncé Charlène. Vous bloquez la file d'attente depuis trop longtemps, les gens ne vont pas être contents.

Lula et moi sommes sorties du bâtiment et retournées vers la voiture. Il faisait un froid de canard et nous marchions tête baissée pour nous protéger du vent.

— On fait quoi maintenant ? a voulu savoir Lula.

Je me suis glissée au volant et j'ai sorti un deuxième dossier de l'enveloppe.

— J'en ai d'autres.

— Moi aussi, a approuvé Lula en choisissant un donut dans son sac.

— Hier, tu m'as dit que tu commençais un régime.

— Oui mais c'est un nouveau truc. Ça s'appelle le régime de l'après-

midi. Tu peux manger tout ce que tu veux jusque midi. Ensuite, c'est le régime.

— Le suivant, c'est Gary Martin, ai-je repris. Il dirige une clinique vétérinaire sur la nationale. Il n'a jamais été marié. Il a l'air gentil.

J'ai passé sa photo à Lula.

— Il a l'air complètement plouc. Il porte un nœud pap et ramène ses cheveux vers l'avant pour camoufler sa calvitie. Ce n'est pas une entremetteuse qu'il lui faut, c'est une coiffeuse.

J'ai démarré et nous avons quitté le parking.

— D'après le dossier d'Annie, il faut l'aider à récupérer sa petite amie.

— Et c'est nous qui devrions l'aider ? Excuse-moi de me montrer sceptique mais je n'ai pas l'impression qu'on soit très douées en relations. Je ne sors qu'avec des loosers et toi, tu n'arrives pas à t'engager. En plus, t'arrives même pas à décider avec qui tu hésites à t'engager. Tu te tapes à la fois Morelli et Ranger.

— Je ne me tape pas deux mecs à la fois.

— Mentalement, si.

— Ça ne compte pas. Tout le monde se tape deux mecs dans sa tête. Ouvre bien les yeux : on cherche l'hôpital municipal pour animaux.

La salle d'attente de la clinique vétérinaire était lumineuse, joyeuse et propre comme un sou neuf. Et déserte : pas un patient en vue. Une jeune femme était assise derrière le large comptoir d'accueil. Elle était tirée à quatre épingles, elle aussi, mais n'avait pas l'air très joyeuse.

— Salut, moi c'est Lula et voici la star internationale Stéphanie Plum. On cherche Gary Martin.

— Il est en salle d'opération. Les consultations ne commencent qu'à une heure.

— Il pourrait peut-être nous recevoir entre deux interventions, a suggéré Lula, c'est personnel.

— Le Dr Martin n'aime pas être dérangé quand il est au bloc opératoire.

— Bon, écoutez, je vous explique, a repris Lula. Dans la voiture, il y a un donut que je compte manger et je n'ai pas envie d'attendre jusqu'à une heure. C'est quand même pas comme si Gary pratiquait une opération à cœur ouvert. Il coupe les couilles d'un chat, c'est ça ?

Raide comme un piquet, j'ai indiqué la porte à Lula.

— Dehors !

— J'essaie juste de communiquer avec Mademoiselle Bâton-dans-le-cul.

— Dehors !

J'ai attendu que Lula soit partie et je me suis tournée vers la réceptionniste.

— Je pourrais peut-être laisser un mot au Dr Martin.

Il y a eu une longue pause gênante. Je me suis dit que mon interlocutrice envisageait d'appuyer sur le bouton d'urgence pour prévenir la police... ou à tout le moins de lâcher sur moi des hordes de dobermans. J'étais chez un

vétérinaire, il devait bien y avoir des chiens. La réceptionniste a fini par glisser vers moi un bloc-notes et un stylo en soupirant.

— J'imagine que ça ne pose pas de problème, a-t-elle commenté.

J'avais rédigé la moitié de mon message quand Gary Martin est sorti d'une pièce à l'arrière et s'est approché de son employée.

— Pas d'appels urgents ? Pas d'appels, euh, personnels ?

Elle a fait non de la tête.

— Vous en êtes sûre, pas un seul coup de fil personnel ?

Gary Martin ressemblait à un chérubin de quarante ans. Il mesurait environ un mètre soixante-dix, avait des grosses joues et de la brioche. Il portait une blouse bleu clair déboutonnée par-dessus un pantalon beige et une chemise jaune. Il était tout à fait adorable, dans le genre plouc. Et visiblement très déçu que personne n'ait appelé.

Je lui ai tendu la main et je me suis présentée.

— Annie Hart est indisponible pour le moment. Je la remplace.

Je ne savais pas trop à quoi m'attendre après la rencontre avec Charlene Klinger, mais Gary Martin semblait ravi de me voir. Il m'a fait entrer dans son petit bureau et a fermé la porte derrière nous.

— Je vous attendais. Enfin, j'attendais Mlle Hart mais je suis certain que vous êtes merveilleuse aussi.

— J'ai cru comprendre que vous aviez besoin d'aide pour récupérer votre petite amie.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé. Il y a deux semaines, elle m'a annoncé que c'était fini. Elle ne m'a pas donné la moindre explication. J'ai dû faire quelque chose d'affreux, mais je ne sais pas du tout quoi. J'allais lui demander de m'épouser le jour de la Saint-Valentin. Et, maintenant, je suis perdu. Elle refuse de me parler au téléphone ou de m'ouvrir la porte de son appartement. La dernière fois que j'ai essayé de lui parler, elle m'a traité de vermine. Vermine !

— Je me demandais comment vous aviez entendu parler d'Annie Hart...

— C'est étrange. J'ai trouvé sa carte dans la poche de ma veste. Quelqu'un a dû me la donner. Sa carte présentait Mlle Hart comme une « experte en relations »... et je me suis dit que c'était exactement ce qu'il me fallait ! Alors je l'ai appelée et on s'est rencontrés. C'était il y a quatre jours.

Martin a saisi une photo posée sur son bureau et me l'a tendue.

— Mlle Hart m'avait demandé une photo de Loretta.

Le Post-it collé au dos m'a appris qu'il s'agissait de Loretta Flack. Martin avait recopié de sa belle écriture l'adresse et le numéro de téléphone de sa fiancée en dessous de son nom. Au recto, la photo montrait une blonde souriante avec une silhouette de Barbie. Le cliché avait été pris lors d'une fête foraine et elle serrait un ours en peluche dans ses bras.

— Elle est barmaid. Elle travaille à l'heure du déjeuner chez Beetle Bumpkin. C'est un bar pour amateurs de sports, un peu plus haut sur la route. Ils font de bons sandwiches pour le déjeuner mais Loretta ne veut plus que j'y

aille.

— Elle est jolie, ai-je observé.

— Oui, elle est beaucoup trop jolie pour moi. Et probablement trop jeune. Je ne sais même pas pourquoi elle est sortie avec moi la première fois. Je pensais que vous pourriez peut-être lui glisser que je me suis inscrit à un club de gym et que j'ai un entraîneur personnel maintenant. Et je crois que mes cheveux repoussent.

J'ai jeté un coup d'œil aux trois mèches plaquées au sommet de son crâne.

— Je crois avoir aperçu un duvet ce matin, a ajouté Gary Martin.

— Vous souhaitez lui dire autre chose ?

— Je vous fais confiance. Les relations, c'est votre rayon, non ? Je veux dire, vous saurez trouver les mots justes.

Oh non. On était dans la merde. Je ne trouvais jamais les mots justes. Lula avait raison. En termes de relations, j'étais un désastre.

— Bien sûr. Faites-moi confiance. Je vais arranger ça.

Lula a posé ses fesses sur un tabouret de chez Beetle Bumpkin et a jeté un regard circulaire avant de m'expliquer :

— C'est une de ces nouvelles mini-chaînes. Il y a un Beetle Bumpkin qui vient d'ouvrir dans le centre. Les sandwiches sont bons parce qu'ils sont frits. Tout est frit. C'est l'ingrédient secret de Beetle Bumpkin.

Loretta Flack prenait une commande à l'autre bout du bar. Sous la lumière artificielle, ses cheveux paraissaient jaunes. Sa poitrine était engoncée dans un T-shirt rouge avec le logo de l'établissement. Je lui donnais environ quinze ans de moins que Gary Martin.

— Laisse-moi parler cette fois, ai-je ordonné à Lula.

— Motus et bouche cousue. Je suis juste là si tu as besoin de renfort. Imagine qu'elle essaie des prises de karaté sur toi ou qu'elle sorte un flingue.

— Ça me semble peu probable.

— On ne sait jamais. Toujours prête, c'est la devise. Les gens sont imprévisibles, j'ai appris ça à mon cours de comportement humain. Je t'ai déjà dit que j'avais suivi un cours de comportement humain ?

— Oui.

— Ça pourrait servir dans cette situation. Grâce à mon cours, je suis *presque* experte en relations. En plus, j'ai acquis un max d'expérience pendant les années où je faisais le trottoir. Je parie que je te bats en relations.

— Je n'en doute pas. Laisse-moi parler quand même.

Loretta s'est approchée de nous.

— Mesdames ?

— Un Coca Light et un sandwich au thon sur du pain de seigle, lui ai-je demandé.

— Moi, je prendrai le sandwich spécial Beetle, des frites au fromage et un Coca, a complété Lula.

J'ai regardé ma montre. Il était midi et demie.

— Et ton régime de l'après-midi ?

— C'est plus une suggestion qu'une règle. Et puis je me dis que pour bosser sur ces affaires, je dois garder des forces. Je risque de me sentir faible ou de faire de l'hypoglycémie, si je ne prends pas de frites au fromage.

— Vous travaillez alors ? nous a demandé Loretta.

— Oui, nous sommes expertes en relations, a expliqué Lula. On arrange les couples, on fait la paix dans les ménages. Votre relation de couple n'a pas besoin d'une petite rénovation ?

— Non, je sais y faire. En ce moment, c'est le rêve. Je suis avec un avocat.

— Ça n'a pas l'air votre style, les avocats, a signalé Lula. Votre style, ça a plutôt l'air... autre chose.

Loretta a servi mon verre et l'a fait glisser sur le bar jusqu'à moi.

— Je n'ai pas de style précis. Mon boulot est idéal pour rencontrer des hommes. Je sors avec eux, je les laisse m'offrir des bijoux, puis quand je sens qu'ils vont me déclarer le grand mot qui commence par A, je me tire. Regardez, ce collier que je porte, c'est un vétérinaire qui me l'a offert.

— C'est un beau collier, a admis Lula. Et vétérinaire, ça paraît plus votre style qu'avocat. Vous devriez peut-être vous remettre avec lui.

— C'était un looser, a décrété Loretta. Il n'arrêtait pas de dire qu'il voulait fonder une famille.

Elle a plissé le nez.

— Beurk, j'ai horreur des mômes. En plus, il s'échappait tout le temps pour sauver une bête, chat ou chien. Ça ne se fait pas. Qui voudrait d'un mec qui t'oblige à avaler ton dessert en quatrième vitesse parce qu'un clébard s'est fait renverser par un camion-poubelle ?

— Quel naze, a commenté Lula. Obliger sa nana à se presser pour finir son dessert. Je n'accepterais jamais ça.

— L'avocat est beaucoup mieux, a repris Loretta. Il a une femme et des enfants, donc pas de risque qu'il me dise « je t'aime ». D'ailleurs, il peut me le dire si ce n'est pas sincère.

— Waouh, vous avez pensé à tout, a lâché Lula d'un ton admiratif.

Loretta s'est éloignée, toujours derrière son bar.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? ai-je demandé à Lula. T'étais censée me laisser parler.

— Oh là là, excuse-moi, Madame la Chef. C'est venu comme ça. Tu ne saisisais pas les opportunités.

Au final, ça n'avait pas trop d'importance. J'aimais bien Gary Martin, et je détestais Loretta Flack. C'était la reine des salopes et ma conscience m'interdisait d'arranger les bidons pour que Martin passe sa vie avec Flack.

Les sandwichs et les frites sont arrivés. Nous avons attaqué le repas.

— J'aime bien ce boulot, a déclaré Lula. On ne nous a ni craché ni tiré dessus de la journée et j'ai l'impression d'être Cupidon. Évidemment, on n'a

pas encore réussi à former de couples, mais j'ai l'impression qu'il y a de l'amour dans l'air. Tu ne le sens pas ? Combien d'affaires est-ce qu'il nous reste ?

— Trois. Le suivant, c'est Larry Burlew. Il a des visées sur une fille mais il n'arrive pas à la rencontrer. J'ai déjà parcouru son dossier. Burlew est boucher. Il travaille sur Broad. La femme de ses rêves travaille dans le café d'en face. D'après les notes d'Annie, Burlew est plutôt timide.

— C'est mignon. Un boucher timide. Je le sens bien, lui. Et je ne dirais pas non à des côtelettes de porc pour le dîner de ce soir.

CHAPITRE 3

Larry Burlew était un grand format. Il mesurait dans les deux mètres et devait peser plus de cent kilos. Ses mains ressemblaient à des jarrets de porc. Il n'était pas laid mais il n'était pas beau non plus. Il avait surtout une dégaine de boucher... sans doute parce que son tablier blanc était couvert de marinade de viande et de tripes de poulet.

Il n'y avait aucun client dans la boucherie quand nous sommes entrées. Burlew était seul, il débitait des côtes de bœuf et les disposait sur un plateau.

Je me suis présentée comme l'assistante d'Annie et Larry Burlew a piqué un fard terrible, qui partait du col de son T-shirt blanc pour monter jusqu'aux racines de ses cheveux rasés.

— Ravi de vous rencontrer, a-t-il marmonné d'une voix douce. J'espère que ce n'est pas trop de dérangement. Je me sens un peu bête de vous demander de l'aide mais Mlle Hart est venue à la boucherie, elle a laissé sa carte et je me suis dit...

— Ne vous en faites pas, est intervenue Lula. C'est notre boulot. Nous sommes les reines des entremetteuses. Nous adorons mettre les gens ensemble.

— Si j'ai bien compris, vous aimeriez rencontrer quelqu'un ? ai-je demandé à Burlew.

— Il y a une fille qui me plaît. Je crois qu'elle a à peu près mon âge. Je la vois tous les jours, elle est gentille avec moi... professionnellement. Parfois, j'essaie de lui parler mais il y a toujours plein de gens autour de nous et je ne sais quoi dire. Je suis nul avec les filles.

— Bien, ai-je repris, donnez-moi toutes les informations nécessaires. Pour commencer, qui est cette fille ?

— Elle est juste en face. Elle travaille dans la cafétéria. J'y prends mon café tous les matins et elle me le prépare à la perfection. Elle me met la bonne quantité de lait. Et il n'est jamais trop chaud. Elle s'appelle Jet. Enfin, c'est ce qui est indiqué sur son badge. Je n'en sais pas plus. C'est la fille avec les cheveux noirs brillants.

J'ai regardé l'établissement de l'autre côté de la rue. La grande vitrine permettait d'observer l'intérieur. Trois serveuses s'activaient derrière le comptoir et quelques clients attendaient d'être servis. J'ai reporté mon attention sur Burlew. Il regardait Jet, hypnotisé par le spectacle.

J'ai pris congé et traversé la rue pour entrer dans le café. Jet était à la

caisse et rendait la monnaie à un client. Elle était petite, avec des cheveux noirs coupés courts, en brosse. Elle était habillée en noir des pieds à la tête : T-shirt, mini-jupe, collants et boots. Elle portait une large ceinture en cuir noir incrustés de clous argentés. J'ai aussi repéré une rose tatouée sur son bras.

Je lui donnais une vingtaine d'années. Pas d'alliance ni de bague de fiançailles à la main gauche.

J'ai commandé un café.

— C'est pour mon cousin, en face. Vous le connaissez peut-être... Larry Burlew.

— Désolée, non.

— Il est boucher. Il dit que vous lui servez le meilleur café du monde.

— Oh mon Dieu, vous voulez parler du colosse avec les cheveux rasés ? Il vient ici tous les matins. Il parle si bas que je l'entends à peine, puis il traverse la rue et il observe ce qui se passe ici toute la journée. Je suis désolée, vu que c'est votre cousin... mais il me fout un peu les jetons.

— Il est timide. Et il regarde ce qui se passe ici... parce qu'il aimerait bien reprendre du café mais il ne peut pas quitter la boucherie.

— Oh mon Dieu, je ne savais pas. C'est adorable. Et triste. Ce pauvre gars là-bas qui rêve d'un second café et moi qui le prends pour un pervers. Il devrait téléphoner. Ou me faire signe et je lui apporterais une tasse.

— C'est vrai ? Il serait ravi. Il est vraiment gentil mais il a toujours peur de gêner.

Jet s'est penchée sur le comptoir et a fait un petit signe de la main à Larry Burlew. Même à cette distance, j'ai vu ses joues devenir écarlates.

J'ai traversé la rue pour amener un café au boucher timide.

— J'ai tout arrangé. Vous n'avez qu'à faire signe à Jet et elle vous amènera un café. Comme ça, vous aurez l'occasion de lui parler.

— Je ne peux pas lui parler ! Qu'est-ce que je lui dirais ? Elle est tellement jolie et moi je suis tellement...

Burlew a baissé les yeux vers son imposante silhouette mais ne trouvait pas les mots.

— Vous êtes mignon, lui ai-je dit. Bon, d'accord, les viscères de poulet, c'est pas très sexy mais ça peut s'arranger : il suffit que vous changiez de tablier avant son arrivée. Et essayez de ne pas trop regarder ce qui se passe en face. Ne regardez que si vous voulez quelque chose. Parfois, des regards prolongés peuvent être mal interprétés et considérés comme, euh, impolis.

Burlew hochait la tête.

— Je me souviendrai de tout ça. Faire signe pour commander un café. Ne pas l'observer toute la journée. Changer de tablier avant qu'elle n'arrive.

— Et lui parler.

— Et lui parler, a-t-il répété.

Je n'étais pas très optimiste quant à la réussite de cette stratégie, j'ai donc écrit mon numéro de portable sur un bout de papier que je lui ai tendu.

— Appelez-moi si vous avez un problème.

Burlew a hoché vigoureusement la tête.

— Oui, madame.

— Avant de partir, je dois acheter des côtelettes de porc, est intervenue Lula. J'adore les côtelettes de porc.

Diesel était vautré sur le canapé et regardait la télé quand Bob et moi sommes rentrés à la maison. Un pack de six bières et un carton à pizza étaient posés sur la table basse devant lui. Il manquait une bonne partie de la pizza et quelques bières.

— J'ai apporté à dîner. Comment ça s'est passé aujourd'hui ?

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Je vis ici.

— Non.

— Bien sûr que si, j'ai enlevé mes chaussures et tout.

— OK mais je ne coucherai pas avec toi.

— *No problemo*. T'es pas mon style, de toute façon, a décrété Diesel.

— C'est quoi ton style ?

— Les filles faciles.

J'ai levé les yeux au ciel.

— Je suis un connard, je sais, mais je suis adorable.

C'était vrai.

J'ai tiré Bob jusqu'à la cuisine, je lui ai servi de l'eau fraîche, j'ai rempli sa gamelle de croquettes pour chien, avant de retourner dans le salon choisir un morceau de pizza et rejoindre Diesel sur le canapé.

— Mange, m'a-t-il recommandé. On doit bosser ce soir. J'ai une piste concernant Beaner.

— Pas question. Moi je suis chargée de raccommoder les relations, pas de retrouver l'Indescriptible taré qui a pété un câble.

— J'ai besoin d'une couverture. Je n'ai personne d'autre, a insisté Diesel.

— Qu'est-ce qu'il a de si spécial, ce Beaner ? Il est capable de provoquer une tornade ? De faire léviter un char d'assaut ? De rattraper une balle de revolver avec ses dents ?

— Non, il ne sait rien faire de tout cela.

— De quoi est-il capable, alors ?

— Je ne te le dirai pas. Essaie juste de ne pas l'approcher de trop près.

Bob est arrivé de la cuisine et s'est arrêté pour observer les restes de pizza. Je lui en ai donné un morceau, qu'il a avalé en trois bouchées, avant de poser la tête sur la jambe de Diesel, laissant une longue traînée de sauce tomate. Diesel a caressé Bob derrière l'oreille. Il ne jugeait apparemment pas la tache de sauce tomate suffisamment catastrophique pour prendre la peine de l'essuyer.

Il était vingt heures quand j'ai garé ma Ford Escape jaune dans le petit

parking d'Ernie's Bar and Grill. J'étais déjà allée chez Ernie et je savais que c'était plus un bar qu'un grill. En fait de grill, Ernie proposait juste des bretzels et des petits pois grillés au wasabi. Le bar était principalement fréquenté par des Blancs d'une quarantaine d'années qui buvaient trop. Il était installés non loin des bureaux du gouvernement, c'était la buvette idéale pour les fonctionnaires endurcis qui pointaient en attendant que la mort ou la retraite, selon ce qui arriverait en premier, vienne mettre un terme à leur carrière. À huit heures du soir, les simples désespérés avaient quitté le bar : on n'y trouvait plus que les vraies causes perdues.

— Beaner est venu ici deux soirs de suite, m'a expliqué Diesel. Il est là en ce moment. Je le sens. Le problème, c'est que je ne peux pas l'aborder dans un lieu public. Il se planque près d'ici mais je ne sais pas où exactement. Je voudrais que tu t'arranges pour qu'il te parle. Essaie de savoir où il habite. Mais ne le laisse pas te toucher, quoi qu'il arrive. Et ne t'approche pas trop.

— C'est quelle distance, trop près ?

— Si tu sens son souffle dans ta nuque, tu es trop près. Il mesure un mètre soixante-quinze, pèse quatre-vingts kilos et approche de la cinquantaine. Il a des cheveux bruns coupés courts, des yeux bleus et une tache de vin sur le front, qui s'étend jusqu'à son sourcil gauche.

— Pourquoi est-ce que tu ne le suis pas quand il quittera le bar ?

— Ce n'est pas possible, à moins qu'il ne quitte le bar avec toi.

J'ai regardé Diesel l'air de dire « pourquoi pas » et il a marmonné un truc.

— Quoi ? lui ai-je demandé.

— J'peux pas.

Il a encore marmonné.

— Tu veux répéter clairement ce que tu viens de dire ?

Diesel s'est laissé glisser sur le siège et a poussé un soupir.

— J'arrête pas de le perdre. Il est vraiment fuyant. Il tourne un coin et, *pouf*, il disparaît.

— Beaner le furtif.

— Un truc comme ça. Il brouille mon radar.

— Tu ne penses pas sérieusement être équipé d'un radar, si ?

— Non mais j'ai un GPS. Et parfois des PES. Et de temps en temps, je joue à la PSP.

Bon, il était un peu taré mais au moins il avait le sens de l'humour. Et puis qui étais-je pour dire qu'il n'avait pas de perceptions extra-sensorielles ? Après tout, je crois aux fantômes, en quelque sorte. Et je crois plus ou moins au paradis. Et aux vœux qu'on fait quand on souffle ses bougies d'anniversaire. Donc Diesel et les PES, c'est pas si ouf que ça. C'est un peu comme les ondes radios, la combustion spontanée et l'électricité. Je n'y comprends rien mais je sais que ça existe.

— Parfois, il faut se lancer, m'a rappelé Diesel.

Sur ces belles paroles, je l'ai laissé et je me suis dirigée vers le bar.

Beaner était facile à repérer parmi la brochette de loosers. C'était le seul à avoir une tache de vin sur le front. Le tabouret à côté de lui était libre, j'ai donc grimpé dessus après m'être assurée qu'il y avait de l'espace entre nous deux.

Beaner buvait un liquide ambré où flottaient des glaçons. Probablement du whisky. J'ai commandé une bière et je lui ai souri.

— Bonjour, me suis-je lancée, comment allez-vous ?

Il ne m'a pas rendu mon sourire.

— Vous avez combien de temps ? m'a-t-il demandé.

— C'est si grave que ça ?

Il a vidé son verre et a fait signe au barman de lui remettre la même chose.

J'ai fait une nouvelle tentative.

— Vous venez souvent ici ?

— Je vis ici.

— Ça ne doit pas être évident de dormir sur ce tabouret. Comment vous faites pour ne pas tomber ?

Ça m'a presque valu un sourire.

— Je ne dors pas ici, je bois seulement. Je boirais bien à la maison mais ça pourrait être un signe d'alcoolisme.

— C'est où chez vous ?

Il a fait un vague geste de la main.

— Par là.

— C'est vaste par là.

— Ma femme m'a viré de la maison. Elle a changé les serrures. Mariés depuis deux cents ans et elle me fout dehors. Elle a mis tous mes vêtements dans des cartons et les a posés sur la pelouse devant la maison.

— Mon Dieu, je suis désolée.

— Qu'est-ce que je suis censé faire maintenant ? Les choses ont bien changé depuis l'époque où je draguais. C'était simple. On trouvait une nana qui nous plaisait, on demandait sa main à son père et puis on se mariait.

Il a pris son nouveau verre, y a trempé ses lèvres.

— Je ne veux pas dire que c'était une bonne chose. C'était comme ça, c'est tout. Et je savais comment ça fonctionnait. Maintenant, on ne parle plus que de communication et de sensibilité. On est mariés depuis une éternité et, tout d'un coup, elle veut qu'on discute. Elle m'annonce qu'au lit je suis nul et qu'elle veut des rapports sexuels satisfaisants. Vous imaginez comme c'est gênant de découvrir qu'on s'y prend mal depuis deux cents ans ? Putain, c'est la honte. Elle m'a même lâché que je ne serais pas capable de retrouver mon chemin sous sa ceinture avec une carte d'état-major.

— Je connais quelqu'un qui pourrait vous aider.

— Je n'ai pas besoin d'aide. J'ai juste besoin que ma femme recouvre son sens commun. Tout ce bordel, c'est parce que quelqu'un a voulu nous aider. Tout allait très bien jusqu'à ce qu'une emmerdeuse mette le nez dans

mon mariage. Si je lui mets la main dessus, ce sera la dernière fois qu'elle se mêlera d'une vie de couple.

— Mais si elle voulait juste vous aider...

— Elle ne nous a pas aidés. Elle a foutu le bordel.

Il a vidé son verre d'un trait, a jeté un billet de vingt sur le bar et s'est levé.

— Je dois y aller.

— Si tôt ?

— J'ai des trucs à faire.

— Où allez-vous ? Vous rentrez à la maison ?

J'ai posé les yeux sur le barman au moment où il empochait le billet de vingt et emportait le verre vide. Une seconde plus tard, j'ai tourné la tête et Beaner avait disparu.

— Où est-ce qu'il est passé ? ai-je demandé au barman. Vous l'avez vu partir ?

— Je l'ai vu descendre du tabouret, puis il s'est perdu dans la foule.

J'ai laissé de l'argent sur le bar et je suis sortie retrouver Diesel.

— On parlait, il s'est énervé et il s'est barré.

Diesel était appuyé contre ma voiture.

— Je l'ai aperçu une seconde quand il a franchi la porte. Quelques personnes sont sorties en même temps que lui et il s'est faufilé derrière elles avant que je ne puisse l'atteindre. C'est comme s'il s'était évaporé.

Diesel s'est redressé, s'est dirigé vers la portière conducteur, s'est glissé au volant et a tourné la clé de contact.

— Allons-y.

— Une minute. C'est ma voiture, c'est moi qui conduis.

— Tout le monde sait que c'est le mec qui conduit.

— Pas dans le New Jersey.

— Surtout dans le New Jersey, a renchéri Diesel. Le niveau de testostérone est quinze pour cent plus élevé que dans n'importe quel autre État.

CHAPITRE 4

Comme il était encore tôt, nous nous sommes arrêtés au supermarché avant de rentrer chez moi.

— Et le chariot ? ai-je ricané à l'attention de Diesel. C'est toi aussi qui dois le conduire ?

Une demi-heure plus tard, nous déposions les provisions sur le tapis roulant de la caisse et Diesel tendait sa carte de crédit à la caissière.

— Waouh, vous avez de quoi faire un festin ! a-t-elle commenté.

— Il faut bien nourrir son homme, a rétorqué Diesel.

J'ai jeté un coup d'œil à la carte de crédit.

— Il n'y a pas de nom de banque sur ta carte, ai-je chuchoté à Diesel.

— C'est une carte d'Indescriptible. Valable dans trois systèmes solaires.

J'étais *presque* sûre qu'il blaguait.

J'ai réussi à tout caser dans ma cuisine, non sans mal : charcuteries, bière, fromage, beurre de cacahuètes, pickles, bagels, crème glacée, céréales, lait, jus d'orange, pommes, bananes, pain, fromage frais, café, crème légère, biscuits apéritifs, gâteaux, chips, sauce pour chips, carottes, mélanges apéritifs salés et Dieu sait quoi encore.

Diesel a emporté un paquet de chips et une bière dans le salon et allumé la télé.

— C'est génial, je vais pouvoir regarder la fin du match de hockey.

Je me suis installée à côté de lui et j'ai plongé la main dans le paquet ouvert. Bob dormait dans ma chambre mais le froissement du plastique d'emballage était comme une alarme pour lui. En une seconde, il s'est retrouvé planté devant moi, les yeux remplis d'espoir. Je lui ai tendu quelques chips et il s'est couché sur le sol, la tête posée sur mon pied.

— Beaner n'est pas un si mauvais bougre, ai-je raconté. Il est frustré tout simplement. Il était marié depuis très longtemps et, tout à coup, sa femme en a eu marre de la routine. Je crois qu'il est prêt à faire le nécessaire pour raccrocher les wagons, mais qu'il ne sait pas comment mettre à jour son logiciel. Et il ne sait pas non plus comment aborder le sujet avec sa femme. D'autant plus que, d'après elle, il est nul au pieu.

— Qu'elle lui donne du Viagra.

— C'est pas ça qui cloche. Les femmes s'en fichent de ça, c'est un problème d'homme.

— Ouais, j'ai compris, a admis Diesel. Ça aurait été plus facile de régler

le problème avec un comprimé. Là, ça devient gênant. Peut-être que je ne suis pas obligé de mettre fin à ses activités. Peut-on le reprogrammer ?

— *On ?*

— Les Indescriptibles qui ont dépassé les bornes ne sont jamais contents de croiser ma route. Et quand Beaner est fâché, le spectacle n'est pas beau à voir. Alors soit tu le convaincs de se calmer et de me parler, soit tu t'arranges pour te retrouver seule en tête à tête avec lui. Je n'arrive pas à suivre Beaner mais toi, j'arrive à te retrouver, où que tu sois.

— Et son problème d'écoute et de compréhension ?

— Je suis d'une nullité totale dans ce domaine ! C'est un truc de filles : c'est toi qui peux l'aider.

— À une condition : tu m'aides pour les dossiers d'Annie Hart. J'ai obtenu un zéro pointé pour deux des trois affaires et je ne suis pas sûre de mieux m'en tirer pour la dernière.

Le portable de Diesel a sonné.

— Ouais, a-t-il répondu. Qu'est-ce qui se passe, maintenant ?

Il s'est enfoncé un peu plus dans le canapé. Il écoutait son interlocuteur la bouche serrée.

— Ouais, j'ai compris, je m'en occupe. Envoie à tout le monde une caisse de ce qui leur ferait plaisir.

— Qu'est-ce que c'était ? lui ai-je demandé quand il a raccroché.

— Beaner ne parvient pas mettre la main sur Annie alors il rend visite à tous ses amis et aux membres de sa famille. Il fout le bordel à chaque fois.

Le téléphone a sonné à nouveau. C'était Annie, à présent.

— Je m'en occupe, a répondu Diesel. Je ne peux pas l'aborder en public et risquer qu'il contamine des innocents à la pelle.

Il écoutait en hochant la tête.

— Tu dois être patiente. J'ai trouvé une partenaire. Elle s'occupe de tes dossiers et elle m'aide à trouver Bernie Beaner.

Annie a répondu quelque chose que je n'ai pas entendu.

— Non, je ne te l'amènerai pas. Tu dois me faire confiance, lui a assuré Diesel, avant de raccrocher.

— Comment ça s'est passé ? Elle te fait confiance ?

— Pas le moins du monde. Elle vient ici.

— Et Bernie ? Je croyais que c'était dangereux pour Annie de sortir parce que Bernie risquait de s'en prendre à elle.

— Elle se fera aider, elle va s'en tirer.

J'ai repris une poignée de chips, j'en ai donné quelques-uns à Bob, puis je me suis à nouveau concentrée sur le match. Quelques minutes plus tard, on sonnait à ma porte.

Diesel est allé ouvrir et a fait entrer Annie Hart dans mon salon. Elle était un peu plus petite que moi, un peu plus ronde et un peu plus âgée. Elle avait des cheveux bruns bouclés coupés courts, des yeux noisette animés et une jolie bouche. Elle nous a souri, faisant apparaître des plis au coin de ses

yeux. Elle portait une veste à capuche rouge vif, un jean, des bottines et tenait son sac à main serré sous un bras.

Diesel nous a présentés.

— Annie Hart, voici Stéphanie Plum. Stéphanie, je te présente Annie Hart.

Je me suis levée et je lui ai tendu la main.

— Enchantée.

— Vous avez vu les dossiers ? m'a-t-elle demandé.

— Oui.

— C'est très important que vous aidiez ces gens à passer une bonne Saint-Valentin. Et la date approche ! Nous sommes vendredi, et la Saint-Valentin, c'est lundi. Bien sûr, le véritable objectif est l'amour avec un grand A mais, honnêtement, c'est la cerise sur le gâteau.

Elle a posé les yeux sur Diesel.

— On adore tous Diesel mais les relations, c'est pas son fort. Lui, il fonctionne à la testostérone pure et les relations ont besoin d'un peu d'œstrogène.

— De la testostérone pure... ai-je répété. Ça explique sa façon de s'habiller.

Annie et moi avons pris un moment pour examiner le T-shirt à manches longues pas très frais, les bottines usées et la barbe de deux jours.

— Exactement, a approuvé Annie. Enfin, ça ne lui réussit pas trop mal.

— Il faut faire avec ce qu'on a, a conclu Diesel.

— J'ai un bon feeling à votre sujet, m'a confié Annie. Vous avez une très jolie aura. J'espère que ça ne vous dérange pas que je me sois imposée, mais je voulais vous voir de mes propres yeux. Je suis rassurée, maintenant. Appelez-moi si vous avez le moindre problème, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Je me suis engagée auprès de ces trois personnes et je déteste ne pas tenir parole. J'ai tout essayé avec Charlène Klinger mais j'étais complètement à côté de la plaque. Elle a beau prétendre ne pas vouloir d'homme dans sa vie, je sais que ce n'est pas vrai. C'est quelqu'un de bien et elle mérite un compagnon qui l'aime.

— Je peux vous offrir quelque chose ? lui ai-je demandé. Un café ? Un apéro ?

— J'adorerais mais j'ai promis de ne pas traîner. Peut-être que, lorsque toutes ces affaires seront réglées, nous pourrions passer un peu de temps ensemble. Je sais que vous avez des problèmes en amour, vous aussi.

J'ai foudroyé Diesel du regard.

— Ce sont des racontars.

— Rassurez-vous, Diesel n'a rien dévoilé, m'a détournée Annie. Je sens ces choses, c'est tout. Qu'est-ce que vous faites pour la Saint-Valentin ?

— Je n'ai pas encore de plan. Je crois que Diesel et moi serons encore occupés à régler vos dossiers.

— Oh non, ne me dites pas que vous allez passer la Saint-Valentin en

compagnie de Diesel !

— Je n'y avais pas pensé.

— C'est une mauvaise idée, m'a assuré Annie. C'est un bourreau des cœurs.

— Oh, notre relation n'a rien à voir avec ça.

— Si vous passez trop de temps avec lui, les phéromones viendront à bout de votre résistance... Sans parler de ses fossettes.

— Diesel a des fossettes ?

— N'y prêtez pas attention, m'a conseillé Annie. Et ne vous tracassez pas pour votre difficulté à vous engager. Dès que je sors de prison, nous nous reverrons et nous prendrons le temps de régler ce problème. Bon sang, la réponse saute aux yeux : vous êtes faites pour...

Annie a disparu avant de terminer sa phrase.

— Elle a disparu ? ai-je demandé à Diesel.

Diesel était vautré sur le canapé.

— Je ne sais pas, je regardais le match. Les Rangers viennent de marquer.

— Putain, c'était bizarre.

— Ouais, bienvenue dans mon monde, a rétorqué Diesel en replongeant la main dans le paquet de chips. Tu ne veux pas être un amour et aller me chercher une autre bière ?

J'ai ouvert les yeux et j'ai vu Diesel debout, pas loin du lit. Il était habillé mais pas rasé, une tasse de café à la main.

— Quelle heure est-il ? lui ai-je demandé. Et qu'est-ce que tu fabriques dans ma chambre ?

— Six heures. Debout, ma belle.

— Fiche le camp. Je ne suis pas prête à me lever.

Diesel m'a repoussée d'une dizaine de centimètres pour s'asseoir au bord du lit et a avalé une gorgée de café.

— Il faut qu'on règle les dossiers avant qu'Annie ne s'impatiente à nouveau.

— Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire à six heures du matin ?

— J'ai une idée, a souri Diesel.

Je me suis redressée sur un coude.

— Tu es vraiment un emmerdeur.

— Oui, on me le dit souvent. Et toi, tu es super sexy avec tes cheveux tout décoiffés et tes yeux un peu endormis. Je devrais peut-être te rejoindre sous la couette ?

— Je croyais qu'on avait du pain sur la planche !

— Ça ne prendra pas longtemps.

— Facile à dire pour toi. Allez, sors de ma chambre et glisse un muffin

anglais dans le grille-pain. Je te rejoins dans une minute. Et si tu veux te rendre utile, tu peux nourrir Bob et le promener.

J'ai pris une douche rapide, me suis séché les cheveux en quatrième vitesse et les ai attachés en queue-de-cheval. J'ai enfilé un jean, un T-shirt et une polaire à capuche.

Quand je suis entrée dans la cuisine, Diesel parcourait les dossiers d'Annie Hart.

— J'ai nourri Bob et je l'ai promené.

— Tu as pensé à emporter un sac en plastique pour ses crottes ?

— Désolé, chérie, les crottes dans un sachet, c'est pas mon truc. Tu imagines ma dégaine avec un sac de crottes à la main ? Je suis bien trop viril pour ça. Tu devrais d'ailleurs le nourrir un peu moins parce que tout ce qui entre dans le corps d'un chien en ressort... et c'est pas beau à voir.

J'ai tartiné mon muffin et j'ai jeté un coup d'œil par dessus l'épaule de Diesel. Il consultait les informations sur Charlène Klinger.

— Je lui ai parlé, ai-je raconté à Diesel. Elle pense qu'Annie est folle. Elle ne souhaite pas du tout qu'on la case avec un homme.

Diesel a tourné la page et est arrivé au dossier de Gary Martin.

— Lui, c'est le contraire. Il veut à tout prix qu'on l'aide. Malheureusement, l'amour de sa vie ne lui convient pas du tout et je n'ai aucune envie qu'il se remette avec elle. Il mérite mieux.

— On n'est pas censés changer le monde. On doit juste arranger les choses pour la Saint-Valentin.

— Il n'y aura pas de Saint-Valentin pour Gary Martin et Loretta Flack. Elle a dépensé tout le budget de Martin chez Tiffany et elle s'est barrée avec les bijoux voir si l'herbe n'était pas plus verte ailleurs.

— C'est pas sympa.

Il s'est arrêté sur le dossier de Larry Burlew.

— Et celui-ci ?

— Il en pince pour une fille qui travaille dans une cafétéria en face de sa boucherie. Je me suis arrangée pour qu'ils se rencontrent, alors, avec un peu de chance, on va pouvoir le rayer de la liste. Je ne me suis pas encore occupée des deux dernières affaires.

Diesel a feuilleté le reste des dossiers en les commentant :

— La dernière est une certaine Jeanine Chan. Tout ce que dit son dossier, c'est qu'elle a un problème. On dirait qu'Annie n'a pas commencé à traiter son affaire. Il n'y a pas de photo et aucun renseignement à son sujet. Quand au cinquième type, on doit l'aider à se marier. Il s'appelle Albert Kloughn.

J'ai arraché le dossier des mains de Diesel.

— C'est le petit ami de ma sœur ! Ils vivent ensemble.

— Ah oui, je me rappelle, je les ai rencontrés ! La dernière fois que j'étais ici, elle a appris qu'elle était enceinte.

— Elle a accouché depuis et ils avaient prévu un grand mariage, mais

Kloughn a fait une attaque de panique. Il a eu des sueurs froides, il a hyperventilé jusqu'à tourner de l'œil. Du coup, ils ont annulé le mariage et sont partis en voyage à Disney World. Il n'arrive pas à se décider à épouser Valérie.

— Et si on l'électrocutait au Taser pour qu'il reprenne connaissance une fois la cérémonie achevée ?

— Tu es tellement romantique.

— J'avoue que j'ai des éclairs de génie, a admis Diesel.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

— Mets tes bottines et tes gants, on va aller jouer le rôle de cet imbécile de Cupidon.

J'ai chaussé mes boots, enfilé mes gants, mon écharpe et j'ai tenté d'appeler Morelli. Sonneries interminables mais pas de réponse. Sa messagerie s'est mise en route. Morelli travaillait sur une affaire délicate, il jouait les infiltrés.

— C'est moi, je voulais juste te dire que Bob va bien.

Charlène Klinger habitait une maison individuelle étroite à un seul étage, au nord de Trenton. À l'avant, le jardin avait la taille d'un timbre-poste, une allée le traversait mais il n'y avait pas de garage. Un monospace vert, parfait pour une mère de famille nombreuse, était garé dans l'allée. Un gros chat orange était couché sur le toit de la voiture, les yeux mi-clos.

Diesel a garé ma Ford Escape le long du trottoir et nous nous sommes dirigés vers la porte d'entrée. Nous avons sonné et le plus jeune enfant de Charlène nous a fait entrer, avant de disparaître sans poser la moindre question. Nous étions samedi matin et la maison des Klinger était plongée en plein chaos. La télé était allumée dans le salon, des chiens aboyaient à l'arrière, du rap, le volume à fond, hurlait d'une chambre à l'étage et on entendait la voix de Charlène depuis la cuisine.

— Il n'est pas question que tu manges de la glace au chocolat pour le petit déjeuner. Et ne t'avise pas d'en mettre dans ton jus d'orange !

J'ai frappé au chambranle et passé la tête pour voir Charlène.

— Bonjour, vous vous souvenez de moi ?

Charlène m'a regardée, bouche bée.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Comment êtes-vous entrée ?

— Un petit garçon aux cheveux roux avec une chemise bleue nous a ouvert, ai-je répondu.

— Je vous jure, un de ces jours, on va tous se faire tuer dans notre sommeil. Il fait confiance à n'importe qui !

— J'espérais que vous m'accorderiez quelques minutes pour qu'on discute.

— Je n'ai rien à vous dire. Je ne veux pas d'homme dans ma vie. Je n'ai pas le temps de vous parler et...

Charlène s'est interrompue en plein milieu de sa phrase et a écarquillé les yeux en apercevant Diesel.

— Je vous présente Diesel. Il fait partie de notre équipe. C'est, euh, notre spécialiste des hommes. Vous êtes sûre de ne pas en vouloir dans votre vie ? Ça peut servir parfois... pour sortir les poubelles, chasser les voleurs, effectuer de petits travaux de plomberie.

— C'est pas faux, a-t-elle bafouillé. Il est libre ?

— Tu es libre ? ai-je demandé à Diesel.

— Pas du tout, on peut même dire que je suis occupé.

— Je ne vous le recommanderais pas de toutes façons, ai-je prévenu Charlène. Il a ses limites. Il ne faut pas s'attendre à ce que ce type installe la chasse dans les toilettes, par exemple. En plus, j'imagine que vous aimeriez que votre homme cuisine de temps en temps. Ce n'est pas le genre de Diesel non plus.

Il m'a jeté un regard en coin... comme pour me signifier qu'il pourrait le faire, s'il était suffisamment motivé.

— Mon Dieu, a conclu Charlène.

Diesel a traversé la pièce, s'est servi un café et s'est appuyé nonchalamment contre le comptoir.

— D'après votre dossier, vous avez recalé pas mal de types, a-t-il rappelé à Charlène. On peut savoir pourquoi ?

— Ce sont eux qui m'ont rejetée, chaque fois. Trop de chats. Trop d'enfants. Trop vieille. Trop soûlante.

— Bon, il faut qu'on trouve quelqu'un qui aime les enfants, a conclu Diesel.

Après avoir jeté un œil au chat endormi sur le comptoir devant le grille-pain, il a ajouté :

— Et les animaux.

— À part ça, quel genre d'homme voudriez-vous ? ai-je demandé à Charlène.

— Riche.

— Vous ne vous contenteriez pas d'un homme qui aurait pas mal réussi ?

— En fait, je n'ai aucune envie de me caser. J'étais sincère, hier, quand je vous ai expliqué n'avoir ni le temps ni l'énergie pour un homme dans ma vie en ce moment. J'ai une semaine de linge en retard à la cave, entassé à côté de la machine à laver. J'ai deux enfants à l'étage qui écoutent du rap et cherchent un moyen de contourner le contrôle parental installé sur la télé. Une de mes chattes est enceinte, elle se cache quelque part dans la maison, ça fait deux jours qu'on ne l'a pas vue. Mon connard d'ex-mari se dore la pilule à Santa Barbara, où il prend des cours de surf et ne m'a plus versé de pension alimentaire depuis plus d'un an. C'est pour ça que je bosse au DMV, au lieu d'être ici à gérer la maison et à veiller à ce que mes enfants ne tombent pas dans la délinquance. C'est pas d'un homme dont j'ai besoin, mais d'une femme de ménage.

— La Saint-Valentin approche, ai-je insisté. Occupons-nous d'abord d'un homme, après il sera toujours temps de chercher une femme de ménage.

— Qu'est-ce qu'il faudrait pour que vous partiez de chez moi ?

— Un rendez-vous, a répondu Diesel. On vous trouve un homme, vous sortez avec lui et on s'en va.

— C'est un engagement ferme ? a demandé Charlène.

— Peut-être, a répondu Diesel.

— Vous devriez nous donner quelques indications, ai-je suggéré à Charlène. Soyez honnête. Qu'est-ce que vous cherchez vraiment chez un homme ?

Charlène a réfléchi un moment.

— Un type bien. Quelqu'un qui me serait un peu assorti. Un homme agréable à vivre.

Le chat s'est levé, s'est étiré sur le comptoir, et a tenté de s'installer sur la cuisinière. Sa queue est passée dans la flamme du bouillon et a immédiatement pris feu. L'animal a poussé un hurlement : il a sauté de la cuisinière à la table. Le labrador noir qui dormait en dessous a bondi et s'est lancé à la poursuite du chat.

Nous nous sommes mis à courir tous les trois pour essayer d'attraper le chat, tout en évitant la queue en flammes. Le chien a glissé, s'est cogné contre un pied de la table et a poussé un glapissement. Diesel a empoigné le chat, a versé un verre de jus d'orange sur les flammes pendant que j'éteignais un set de table enflammé.

— J'ai du mal à croire que quelqu'un vous a trouvée soûlante, a lancé Diesel à Charlène.

— Blackie a un problème, a annoncé le gamin roux en regardant le labrador réfugié sous la table. Il gémit et sa patte est bizarre.

On a tous regardé Blackie. Sa jambe était étrangement pliée, en effet.

— Et le chat, il est dans quel état ? ai-je demandé à Diesel.

— Ça pourrait être pire. Le bout de sa queue est grillé mais à part ça, il a l'air en état de marche. Difficile à dire, vu qu'il est couvert de jus d'orange.

Charlène a emballé le chat dans une serviette.

— Pauvre Kitty.

Les deux fils de douze et dix ans ont déboulé dans la cuisine.

— Qu'est-ce qui se passe ? a demandé le grand.

— Kitty s'est crâmé et Blackie s'est cassé la patte, a résumé le rouquin.

— Pas cool, a constaté le plus grand des trois gamins.

Sur ce, son frère et lui ont tourné les talons et sont remontés. Comme si ce genre de scène arrivait tous les jours.

— Où est-ce que je peux trouver un vétérinaire à cette heure, un samedi ? a gémi Charlène. Je vais devoir aller aux urgences, ça va me coûter une fortune.

— Je connais quelqu'un qui peut nous aider, lui ai-je promis. J'ai son numéro dans la voiture.

Charlène a serré le chat contre elle et a attrapé son sac à main sur le comptoir.

— Va chercher ton manteau et ton bonnet, a-t-elle ordonné au rouquin. Et rassemble tes frères. Tout le monde dans le monospace.

Diesel a pris le labrador dans ses bras et l'a porté à l'extérieur.

— Je crois que Blackie pourrait lever la patte sur le Royal Canin. Il pèse une tonne, ce chien !

— Il aurait besoin d'un plus grand jardin, a reconnu Charlène. Il n'a jamais l'occasion de courir. On l'a trouvé sur le seuil pendant une tempête de neige, il y a deux ans, et il n'est jamais reparti.

Les quatre enfants se sont engouffrés dans le monospace, pendant que je courais à ma voiture chercher le dossier de Gary Martin. Diesel a fermé la maison à clé et s'est glissé dans le véhicule avec Blackie sur ses genoux. La patte du chien pendait lamentablement. Charlène occupait le siège passager avec Kitty, toujours emballé dans sa serviette. Je me suis installée au volant et j'ai appelé Gary Martin depuis mon portable.

— J'ai une urgence. Un chat avec une queue grillée et un chien avec une patte cassée. Et j'ai parlé à Loretta mais ça, c'est une autre histoire...

— Une histoire triste ?

— Ouais, pas terrible.

— Je n'ouvre pas mon cabinet avant dix heures aujourd'hui, mais je peux exceptionnellement arriver plus tôt. Je serai là dans une demi-heure.

J'ai transféré Bob de ma Ford Escape au siège arrière du monospace familial, je l'ai présenté à tout le monde et j'ai repris ma place au volant.

— C'est qui le grand type avec Blackie sur les genoux ? a demandé le plus jeune enfant au premier feu rouge.

— Il s'appelle Diesel, a répondu Charlène. Sois poli.

— Diesel, a répété le gamin, j'ai jamais entendu un nom pareil.

— Diesel, c'est un moteur, est intervenu un autre des garçons.

J'ai ajusté le rétroviseur pour observer Diesel. Nos regards se sont croisés un moment. Je ne voyais pas sa bouche mais les petits plis autour de ses yeux m'indiquaient qu'il souriait. Les Klinger l'amusent.

Les lumières de la clinique étaient déjà allumées quand je me suis garée sur le parking. Gary Martin était arrivé avant nous. Il n'avait encore retiré ni son manteau ni son bonnet lorsque nous sommes entrés.

— Gary Martin, je vous présente Charlène Klinger. C'est la maman de Kitty, de Blackie et des quatre enfants.

Charlène a présenté ses quatre garçons.

— Junior, Ralph, Ernie, Russell.

Martin a regardé Diesel.

— Il est avec moi, lui ai-je expliqué C'est mon porteur de chien.

— Je devrai probablement faire une radio de la patte de Blackie, sauf que mon assistante n'arrivera qu'à dix heures.

— Je peux vous aider, a proposé Charlène. J'ai quatre enfants, trois

chats, deux chiens, un lapin et douze hamsters. J'ai recollé des lèvres fendues, aidé ma chatte à mettre bas, allaité quatre garçons et, pendant quelques semaines, élevé une batterie de poules pondeuses pour un projet en sciences d'Ernie.

— Les poules faisaient caca partout dans la maison, a rigolé Ralph.

Martin a soulevé la serviette du chat pour examiner les dégâts.

— La queue n'a pas l'air en trop mauvais état. Il a surtout perdu des poils et le bout est brûlé. Pourquoi est-ce qu'il est tout collant comme ça ?

— Diesel a éteint le feu avec du jus d'orange, a expliqué Ralph. C'était géant !

— Il me faudrait un volontaire pour laver délicatement le chat dans le grand évier de la salle d'op et le débarrasser du jus d'orange. Et il me faut un autre volontaire pour maintenir Blackie pendant les radios.

— Je peux tenir Blackie, a proposé Russell. C'est trop cool. Je veux être vétérinaire quand je serai grand. Je parie que vous rencontrez des tas de filles.

— Oui, c'est vrai. Mais je ne suis pas expert en la matière. Je me débrouille mieux avec les animaux. Les bêtes me trouvent mignon, alors que les filles me trouvent chauve.

— Moi je vous trouve mignon, a déclaré Charlène. Vous me faites penser à une peluche, un peu comme Fluffy.

— C'est qui Fluffy ? a demandé Martin.

— Notre lapin, a répondu Ralph. Il pèse une tonne.

— Dans notre maison, tout le monde a un problème de poids, a expliqué Charlène. À part les enfants.

Martin a troqué sa veste pour une blouse bleue.

— Je pourrais peut-être examiner Fluffy un jour et suggérer une meilleure alimentation.

— Il n'y a pas que Fluffy, a précisé Ralph. C'est presque un zoo chez nous. Maman recueille tous les animaux abandonnés qu'elle trouve.

Gary Martin et Charlène Klinger étaient faits l'un pour l'autre, c'était évident. Il voulait des enfants et elle en avait des tas. Ils avaient le même âge. Ils adoraient tous les deux les animaux. Et il pourrait soigner la ménagerie de Charlène dès qu'elle prendrait feu. En outre, Charlène Klinger et Gary Martin étaient bien assortis. Ils feraient un couple idéal. Bien meilleur que Gary Martin et Loretta Machin-Chose.

— Est-ce que vous faites des consultations à domicile ? ai-je demandé à Martin. Je me disais qu'il vaudrait mieux que vous alliez chez Charlène examiner ses animaux, vu qu'elle en a tellement. Et comme vous lui rendriez service, elle pourrait vous préparer un bon petit dîner. Je parie que vous mangez tous vos repas en tête à tête avec la télé... depuis que vous êtes seul.

— Vous êtes sûre que je suis seul ?

— Croyez-moi : vous êtes seul.

— J'aimerais beaucoup que vous examiniez mes animaux, est intervenue Charlène, mais je ne sais pas si vous aurez envie de manger à la maison. C'est

un peu chaotique à l'heure du dîner.

— J'ai trois sœurs et deux frères. Le chaos, je connais.

— Est-ce que vous êtes capable de réparer des W-C ? lui ai-je demandé.

Et est-ce que vous savez cuisiner ?

— Bien sûr ! On ne grandit pas dans une maison avec trois sœurs et deux frères pour une seule salle de bains sans s'y connaître en toilettes !

Martin a soulevé Blackie des bras de Diesel et s'est dirigé vers la radio, en ajoutant :

— Mon filet de porc est à tomber. Et je fais des brownies délicieux.

J'ai pris Charlène à part.

— Vous avez entendu ça ? Il sait faire les brownies.

— Oh, après tout... Je me rase quand même les jambes. Et il me fait penser à Fluffy. Je suppose que je pourrais tenter le coup. Vous croyez que je l'intéresse ?

— Bien sûr ! Vous êtes une fée du logis. C'est exactement ce qu'il cherche.

Une heure plus tard, Kitty avait le bout de la queue emballée dans de la gaze blanche et Blackie la patte avant plâtrée.

— C'est vraiment gentil de votre part d'être venu en urgence, a remercié Charlène.

— Je suis ravi de rendre service. Vous avez des enfants formidables. Russell était un assistant fantastique.

— Vous pourriez peut-être passer un de ces jours voir comment vont Blackie et Kitty ? a proposé Charlène.

— Volontiers.

Nous étions tous plantés là, à attendre que Gary Martin réagisse. Mais il était lent à la détente.

Au bout d'un long moment, Diesel a passé son bras autour des épaules de Martin.

— Vous devriez peut-être examiner le lapin de Charlène ce soir.

Martin a enfin capté.

— Ce soir, ce serait merveilleux ! Je reçois mon dernier patient à cinq heures, je pourrais être chez vous vers six heures.

— Ce soir, on a prévu du rôti, si vous voulez vous risquer à dîner avec nous, l'a prévenu Charlène.

— Waouh, c'est génial. J'amène le dessert. Je n'aurai pas le temps de préparer mes brownies mais je ferai un crochet par la pâtisserie.

Nous avons ramené Charlène, ses enfants et les animaux chez eux, les avons salués et sommes montés dans ma voiture.

Diesel m'a donné une tape amicale sur l'épaule.

— On est trop forts ! On peut rayer deux noms d'un coup de la liste !

J'ai répondu à l'appel sur mon téléphone portable. C'était ma mère.

— Ta sœur vient dîner ce soir. Je prépare des lasagnes et un vacherin

pour le dessert.

— Je crois que je vais travailler, ce soir, ai-je répliqué.

— Quoi, tu n'as même pas le temps de manger ? Tout le monde doit manger.

— Oui, mais je bosse en partenariat...

— Il y en a toujours trop. Amène-là. C'est Lula ?

— Non.

— C'est Ranger ?

— Non.

— Qui est-ce, alors ?

— Diesel.

Silence.

— Celui du Noël où notre sapin a brûlé ? a fini par demander ma mère.

— Oui.

Je l'imaginais faire le signe de croix.

— Qu'est-ce que tu fais avec Diesel ? a-t-elle dit. Elle s'est aussitôt reprise : Non, ne me le dis pas, je préfère ne pas le savoir.

CHAPITRE 5

La matinée était bien avancée et les nuages semblaient menaçants. Nous étions garés devant chez Jeanine Chan à compulser son dossier.

— Il n'y a pas grand-chose là-dedans, a commenté Diesel. Elle a trente-cinq ans, elle est célibataire et ne s'est jamais mariée. Pas d'enfants. Elle travaille à l'usine de boutons. Tout ce que cette paperasse nous révèle, c'est qu'elle a un problème.

Jeanine vivait dans une maison mitoyenne de plain-pied, située dans le Bourg, à cinq cents mètres tout au plus de la maison de mes parents. C'était un logement social : chaque pâté de maisons comportait vingt-et-une habitations parfaitement identiques. Chacune était bâtie en brique rouge : la porte d'entrée s'ouvrait sur un petit seuil à même le trottoir ; la porte arrière donnait sur des jardinets bordant une ruelle. Entre les deux, deux chambres, une salle de bains, un petit séjour qui faisait office de cuisine et de salle à manger. Pas de garage. J'ai sonné deux fois, la porte s'est entrouverte et Jeanine a passé le nez dehors.

— Oui ?

— Nous cherchons Jeanine Chan, lui ai-je annoncé.

— C'est moi.

Elle mesurait quelques centimètres de moins que moi, elle avait des yeux bruns en amande et des cheveux foncés tombant sur ses épaules. Elle était mince, portait un sweat-shirt gris informe et un pantalon de jogging assorti.

Je me suis présentée puis j'ai présenté Diesel dans la foulée.

Les yeux de Jeanine sont devenus un peu vitreux quand elle a découvert mon coéquipier.

— D'après Annie, vous avez un problème, ai-je lancé sans détour.

— Qui, moi ? Non. Pas moi. Tout va bien. J'espère ne pas vous avoir trop dérangés. Je dois vous laisser.

Elle a claqué la porte et tourné la clé dans la serrure.

— Problème réglé, a conclu Diesel avec son habituel sourire.

— On n'a rien arrangé du tout.

— Et alors ?

— Alors, tu me paies pour solutionner un dossier, on ne l'a pas résolu. En plus, je commence à prendre goût à ce petit jeu. C'est un défi de jouer les arrangeuses de couples.

J'ai à nouveau sonné à la porte, sans réponse. Puis une troisième fois.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? a demandé Jeanine, la porte entrebâillée.

— Je me suis dit que vous vouliez peut-être approfondir la question. Vous êtes certaine de n'avoir aucun problème ?

Jeanine a fixé Diesel.

— Excusez-moi une minute, ai-je expliqué à Jeanine, je voudrais consulter mon associé.

J'ai pris Diesel par le bras et je l'ai emmené jusqu'à la voiture.

— C'est toi. Tu la rends nerveuse.

— Je produis cet effet sur les femmes, a reconnu Diesel avec un grand sourire. C'est mon magnétisme animal.

— Je n'en doute pas. Attends-moi dans la Ford. Je vais lui parler, j'arrive.

— Bon, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? ai-je demandé une fois de plus à Jeanine après avoir refermé sa porte d'entrée derrière moi. Je sais que vous avez un problème.

— Annie ne vous l'a pas raconté ? Oh là là, c'est gênant. Je ne sais pas comment vous expliquer ça.

Elle a pris une profonde inspiration et a fermé les yeux. Comme elle ne les avait toujours pas rouverts au bout d'une minute, j'ai demandé :

— Hé ho, il y a quelqu'un ?

— Je me prépare pour vous répondre.

— Waouh, ça doit être vraiment grave.

— Il n'y a rien de pire.

— Meurtre ? Cancer ? Allergie au chocolat ?

Jeanine a poussé un gros soupir.

— J'arrive pas à coucher avec un mec.

— C'est tout ?

— Oui.

— C'est pas si grave. Je pense que je peux arranger ça. Je dois juste vous trouver un gars qui serait d'accord pour passer du temps au lit avec vous ?

— C'est à peu près ça.

— Vous avez des exigences ?

— J'en avais mais je commence à désespérer. J'aimerais autant qu'il lui reste au moins quelques dents. Et puis ce serait bien qu'il ne soit pas gros au point de risquer de m'étouffer. C'est à peu près tout. J'ai paniqué en ouvrant la porte parce que j'ai cru qu'Annie avait envoyé ce mec, Diesel, pour effectuer le boulot. Enfin, ça ne me gênerait pas de coucher avec lui mais je préférerais commencer au bas de l'échelle. Une débutante n'est pas de taille à attaquer un pareil gabarit. Ce qui m'amène au véritable problème.

Jeanine a fait craquer ses doigts.

— Je suis vierge.

— Sans blague ?

— Je ne sais pas comment j'en suis arrivée là. Au début, je faisais juste attention. Je ne voulais pas coucher avec n'importe qui, vous comprenez ? Puis tout à coup, je me suis retrouvée dans la vingtaine et c'est devenu gênant. Comment est-ce qu'on explique qu'à vingt-cinq ans, on n'est jamais tombée sur un type assez bien ? Puis, plus je vieillissais, plus ça devenait compliqué. En fait, les vierges ne sont populaires qu'au lycée et dans les harems. Personne n'a envie de prendre la responsabilité de déflorer une femme de trente-cinq ans.

— Eh bien, qui aurait cru ça ?

— Oui, ça vous en bouche un coin, hein ? Je vous assure que j'ai vraiment fait mon possible ces derniers temps mais je ne trouve personne. J'ai même rencontré un homme que j'aime beaucoup. Il est drôle, il est gentil et tendre. Je pense que notre relation pourrait devenir sérieuse. C'est peut-être même l'amour de ma vie. Le problème, c'est que je dois sans cesse trouver des excuses pour ne pas l'inviter ici... je lui ai déjà prétendu que mon chat était malade, que ma mère était en visite pour quelques jours ou que j'avais une fuite de gaz.

— Tout ça parce que vous ne voulez pas lui avouer que vous êtes vierge ?

— Exactement. Il prendrait ses jambes à son cou. Ça se passe toujours comme ça. Oh, je déteste être vierge, c'est vraiment nul. Quelle idée débile en plus ! Comment est-ce que je peux me débarrasser de cette tare ?

— Peut-être qu'un docteur pourrait vous aider ?

— J'y ai pensé mais ça ne résoudrait qu'une partie du problème.

Elle a à nouveau fait craquer ses doigts.

— Je ne sais pas comment on fait. Enfin, je veux dire, je sais où ça doit rentrer mais je ne connais rien au processus. Je dois rester couchée sans bouger ou je suis censée faire quelque chose ?

— En général, on fait ce qui est agréable.

— Et si c'est pas agréable ? J'ai trente-cinq ans : c'est vieux pour débiter. Et mon sexe n'est peut-être plus en état, d'ailleurs, à force de n'avoir jamais servi ? J'ai besoin qu'on m'explique. Rien de compliqué, je me contenterai des bases. Par exemple, est-ce que je suis censée gémir ?

— Les hommes apprécient, mais moi ça me déconcentre.

Jeanine se mordillait la lèvre inférieure.

— Je ne crois pas être capable de gémir.

— Pourquoi est-ce que vous n'abordez pas ce sujet avec votre petit ami ?

— Je préférerais encore me pendre.

— Bon, ne bougez pas, je vais trouver une solution.

J'ai laissé Jeanine et je suis repartie voir Diesel.

— Tu en as mis un temps ! Alors, elle t'a révélé son gros problème ?

— Elle est vierge.

— Tu déconnes ?

— Non. Apparemment, passé un certain âge, ce n'est pas de la tarte de se débarrasser de sa virginité. Elle dit que les hommes prennent leurs jambes à leur cou quand ils comprennent qu'elle est vierge. Ils ne veulent pas prendre la responsabilité d'être les premiers.

— Je comprends.

— Elle a cru qu'Annie t'avait envoyé pour solutionner son problème.

Diesel a souri.

— Je pourrais tenter le coup.

J'ai levé un sourcil.

— Quoi ? m'a demandé Diesel.

— Les hommes...

Le sourire de Diesel s'est élargi et il m'a ébouriffé les cheveux. Je lui ai donné une tape sur la main pour qu'il cesse.

— J'essaie juste de me rendre utile, s'est excusé Diesel.

— Jeanine a un petit ami. Elle l'aime bien, elle ne veut pas le perdre, mais elle a peur qu'il se barre si elle lui avoue qu'elle est vierge.

— Alors qu'elle ne le lui dise pas. Qu'il le découvre lui-même quand l'affaire sera conclue.

— C'est un peu surnois.

— Ça te dérange ?

— Il y a un autre problème. Elle est persuadée d'être nulle en sexe. Elle se dit qu'à trente-cinq ans elle devrait avoir acquis une certaine technique.

— Là-dessus, tu pourrais l'aider, au moins, a suggéré Diesel.

— Sans doute mais je ne suis pas sûre d'être si experte que cela.

— Je pourrais te tester et évaluer ton résultat.

Le sourire avait refait son apparition sur le visage de Diesel. Il a précisé :

— Je pourrais te donner une note de un à dix.

— Comment une femme pourrait-elle résister à une offre pareille ?

Le portable de Diesel a sonné et il a répondu :

— Oui ?... C'est grave ?

Il a écouté pendant une bonne minute, a raccroché, tourné le contact et démarré.

— Hé ! Où va-t-on ?

— On va tenter de retrouver Beaner. Il a agressé une femme dans un resto pas loin du bar. D'après ce qu'on m'a raconté, il est entré pour prendre un petit déjeuner, il a vu une inconnue, a pété un câble parce qu'elle ressemblait à sa femme et s'en est pris à elle.

— Bon sang. Qu'est-ce qu'il lui a fait ? Elle va s'en sortir ?

— Elle s'en remettra, mais ce ne sera pas facile.

Diesel roulait en direction du centre-ville.

— Je sais que Beaner vit pas loin du bar Chez Ernie. J'y ai retrouvé sa trace la semaine dernière. Je n'arrive pas à repérer son adresse exacte. Je me disais qu'on pourrait se balader, histoire de voir si je détecte quelque chose.

J'ai jeté un œil en direction de Bob.

— Il gèle. Je ne peux pas laisser Bob dans une voiture glacée tout l'après-midi.

Diesel a pris à gauche au carrefour.

— On va le déposer chez toi. Enferme-le dans ta salle de bains pour qu'il ne dévore pas ton canapé. La pièce est grande et joliment décorée, il ne sera pas mal.

Le quartier autour de Chez Ernie est à la fois résidentiel et commercial. On y trouve pêle-mêle des immeubles de bureaux, des blocs d'appartements, des maisons gentiment alignées et des commerces de proximité comme le bar d'Ernie. Diesel s'est garé sur un parking et nous sommes partis à pied, le col remonté pour affronter le vent et les mains au chaud dans les poches. Nous avons parcouru rue après rue un ensemble de blocs d'environ un kilomètre carré mais Beaner n'est jamais apparu sur le radar de Diesel.

Nous nous sommes réfugiés dans un snack et nous avons commandé des sandwichs et du café pour le déjeuner, heureux d'être enfin à l'abri du froid.

— Ça ne marche pas, ai-je conclu. Faut changer de méthode. Je vote pour que nous procédions à ma manière : comme des humains. On quadrille le quartier en posant des questions aux gens.

— Je suis humain, a précisé Diesel. J'ai juste quelques compétences supplémentaires.

J'ai fini mon sandwich et mon café, puis je me suis levée.

— Tu prends la direction du nord ; moi, je pars vers le sud. On se retrouve ici à trois heures.

J'ai commencé par la fille à la caisse du snack. Je lui ai demandé si elle n'avait pas vu un type avec une tache de vin sur le visage. Elle m'a répondu que non. Je suis allé chez le fleuriste à côté, puis à la droguerie et chez le teinturier. Personne n'avait vu Beaner. J'ai parlé au portier d'un immeuble d'appartements et au réceptionniste d'une tour de bureaux. Pas de Beaner. Je suis allée quatre blocs plus loin en direction du sud, en arrêtant les gens dans la rue. J'ai traversé jusqu'à l'autre trottoir et je suis repartie en arrière vers le snack. Chou blanc.

Au moment où j'ai retrouvé Diesel, la neige, balayée par les rafles de vent, me fouettait le visage. La neige, c'est joli dans le Vermont ; dans le New Jersey, c'est une horreur. Ça ralentit le trafic et rend la marche à pied périlleuse. Les chiens jaunissent le joli manteau blanc et les voitures le transforment en vase brunâtre.

— Ça a donné quelque chose ? m'a demandé Diesel.

— Rien. Et toi ?

— Que dalle.

Mon téléphone s'est mis à sonner. C'était Larry Burlew et je comprenais à peine ce qu'il disait. Il parlait à toute vitesse et bégayait.

— Ça ne ma-marche pas. Je ne sais pas qu-quoi lui dire. Elle m'amène un café chaque fois que je lui fais signe mais je sais pas co-comment m'y prendre. Qu'est-ce que je devrais lui dire ? Je dis j-juste merci. Je croyais que

je pa-pa-parviendrais à lui parler mais y a rien qui sort. Je-je-je je ne crois pas que je pourrai encore avaler une seule goutte de café mais j'arrive pas à me retenir de lui faire signe.

— Combien de tasses avez-vous bues ?

— Je-je-je ne sais pas. J'ai perdu le compte. Dou-douze ou quinze, je crois.

— On arrive. Essayez de tenir le coup et, pour l'amour de Dieu, ne buvez plus de café.

CHAPITRE 6

Larry Burlew faisait les cent pas quand nous sommes arrivés dans sa boucherie.

— Je ne me sens pas bien, nous a-t-il avoué. Je crois que je suis en train de faire une crise cardiaque. Mon cœur bat trop vite. Et mon œil cligne tout seul. Je déteste quand ça m'arrive. Il me faudrait peut-être un café pour me calmer les nerfs.

— Mets-lui un manteau et emmène-le marcher dans le froid, ai-je ordonné à Diesel. Vois si tu parviens à lui faire éliminer un peu de caféine.

— Qui va tenir la boucherie ? s'est inquiété Burlew. Je ne peux pas quitter mon commerce.

— Je m'en occupe. Il n'y a aucun client à cette heure-ci, ne vous en faites pas.

Cinq minutes plus tard, une dame poussait la porte. Elle voulait un rôti de porc désossé et rôlé.

— Je suis juste l'assistante du boucher, lui ai-je expliqué. Je n'ai pas le droit de désosser. Le boucher en chef revient dans une heure mais je ne suis pas sûre qu'il sera en état de manipuler des couteaux aiguisés. Vous ne voulez pas plutôt un bon poulet rôti ?

— Je ne veux pas de poulet, je veux un rôti de porc.

— Bon, voilà ce que je vous propose : je vous le donne gratuitement et vous le prenez avec l'os. C'est une offre promotionnelle.

— Bon, à ce prix-là, ça ne se refuse pas.

J'ai pris un rôti de porc dans l'étalage, je l'ai emballé dans le papier blanc de la boucherie et l'ai tendu à la dame en lui souhaitant une bonne journée.

Vingt minutes plus tard, Diesel était de retour avec Burlew.

— Comment va-t-il ?

— Il ne bégaye plus et son œil est presque calmé. J'ai dû le ramener parce qu'il pense que son nez est gelé. Quelle météo pourrie ! Après ça, je vais m'engager pour une mission aux Bahamas.

— Tu peux faire ça ?

— Non, je vais là où on a besoin de moi. Il n'y a pas grand monde qui puisse faire mon boulot.

— Il y a eu des clients ? m'a demandé Burlew.

— Non, personne n'a rien acheté.

— En conclusion, la stratégie de livraison de café ne fonctionne pas, a décrété Diesel. Il faut qu'on trouve autre chose.

— La stratégie est parfaite. C'est Burlew qui la sabote. Il a besoin d'entraînement. Je vais jouer le rôle de la vendeuse de café et, toi, tu seras Larry. Je vais entrer et tu vas entamer la conversation avec moi pour qu'il comprenne comment ça marche.

Je suis sortie quelques secondes puis entrée à nouveau.

— Voici votre café, ai-je lancé à Diesel en faisant semblant de lui tendre une tasse.

— Merci, a répondu Diesel, avant de m'attraper et de m'embrasser.

Je l'ai repoussé.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

Diesel s'est appuyé sur les talons, un sourire aux lèvres.

— J'avais envie de t'embrasser. Il faisait froid dehors et tu es toute chaude. C'est super agréable.

— Waouh, voilà exactement ce que j'aimerais être capable de faire, a approuvé Burlew, d'un ton admiratif. C'était terrible.

— Non, ce n'était pas terrible, ai-je protesté. C'était un très mauvais exemple. Diesel est un malade. On reprend tout depuis le début. Je vais sortir et rentrer et, cette fois, c'est à vous que je tends le café.

J'ai franchi la porte et suis restée un moment sur le trottoir à avaler de l'air frais. En réalité, ce baiser m'avait enchantée. Il ne menait nulle part mais le contact de ses lèvres était quand même délicieux. Je me suis reprise et je suis rentrée dans la boucherie en faisant semblant de livrer son café à Burlew.

Il a fait mine de prendre la tasse et m'a regardée, le visage totalement impassible.

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— Merci.

— Quoi d'autre ?

Burlew était déconcerté.

— Dites-moi votre nom, ai-je suggéré.

— Larry Burlew.

— Moi, c'est Jet, ai-je enchaîné.

Silence.

Je suis venue à sa rescousse.

— Dites-lui que vous trouvez son prénom original. Demandez-lui si ça signifie quelque chose.

— C'est débile, a décrété Diesel. Il va passer pour un con.

— Et qu'est-ce que tu proposes ?

— Je me lancerais direct. Je lui dirais que je comptais aller regarder le match des Knicks au café des sports plus loin dans la rue et je lui demanderais si elle n'a pas envie de venir avec moi.

— Tu ne peux pas dire « merci pour le café » puis lui demander de t'accompagner dans un bar. C'est trop précipité. Et comment sais-tu qu'elle

est fan des Knicks ?

— Ça n'a pas d'importance. C'est un truc de mec. Ça lui donne un style de mec. S'il lance un truc ringard sur son nom, elle le prendra pour une tapette. De toute façon, si elle veut sortir avec lui, elle dira oui. Si elle ne dit pas oui, on sait que c'est une cause perdue et on passe à autre chose.

— Je n'aime pas le basket, a fait remarquer Burlew.

— Vous aimez quoi alors ?

— J'aime l'opéra.

Diesel a posé les mains sur ses hanches.

— Vous vous foutez de moi.

Burlew a posé les yeux sur la vitrine.

— Il manque un rôti de porc. Vous êtes sûre de n'avoir rien vendu ?

— Je l'ai donné. C'était pour une œuvre de charité. Des scouts.

Diesel a balayé la rue du regard.

— Hé, regardez ça ! s'est-il écrié. La fille du café doit avoir fini son service. Elle enfle son manteau, son sac à main sur son épaule. On dirait qu'elle vient par ici. Elle est sortie de la boutique et traverse la rue.

— Oh non, a gémi Burlew. Elle n'a pas de café j'espère ?

— Non, pas de café.

Le carillon de la porte a tinté et Jet est entrée.

— Salut, m'a-t-elle lancé. Grâce à votre cousin, je vais devenir l'employée du mois. Je n'ai jamais vendu autant de cafés !

Elle a remarqué Diesel.

— Bonjour.

— Il est homosexuel, l'ai-je prévenue. Et pas qu'un peu.

Jet a soupiré.

— Je me disais bien qu'il était trop beau pour être vrai.

Elle a regardé Larry Burlew.

— Tout ce qu'il y a de plus hétéro, ai-je précisé.

Jet a hoché la tête.

— C'est important de connaître ce genre d'informations sur son... boucher. Comme savoir s'il est marié ?

— Non. Libre comme l'air.

— Alors je ferais bien d'acheter ma viande ici ?

— Vous ne le regretteriez pas, lui ai-je assuré.

— Super, j'ai justement envie d'un steak ce soir.

Diesel m'a jeté un regard en coin.

— Une carnivore, a-t-il murmuré.

Jet a tourné son attention vers Burlew.

— Qu'est-ce que vous me conseillez ?

— Vous voulez de la viande à griller, à rôtir ou à cuire à la poêle ?

— Je ne sais pas, quelque chose de sain.

— J'ai une super recette de faux-filet, lui a annoncé Burlew. Je le fais mariner puis je le rissole avec des légumes.

— Ça a l'air délicieux, a approuvé Jet, vous pourriez peut-être me montrer comment faire ?

— Bien sûr. C'est très facile. Je pourrais vous montrer ce soir si vous voulez. J'apporterai le steak et tout ce qu'il faut.

Jet a griffonné son adresse sur un morceau de papier de boucherie.

— Venez quand vous aurez fermé la boutique. J'offre le vin.

Là-dessus, elle est partie.

Diesel et moi avons regardé Burlew, interloqués.

— C'était quoi ça ? a demandé Diesel.

— Je suis doué quand il est question de viande.

Le crépuscule était tombé quand nous avons quitté le magasin. Les lampadaires brillaient derrière le tourbillon de flocons de neige.

— On est au top pour les relations humaines, s'est enthousiasmé Diesel. On fait tout de travers et puis ça s'arrange.

Nous sommes retournés dans le quartier de Beaner et nous avons fait plusieurs fois le tour du pâté de maisons. Diesel s'est arrêté devant Chez Ernie et j'ai couru jeter un rapide coup d'œil. Pas de Beaner, je suis donc revenue à la voiture.

— Il est trop tôt, a constaté Diesel. On devrait se pointer vers huit heures.

— Il faut qu'on aille chez mes parents de toute façon. J'ai dit qu'on serait là pour le dîner.

— On ?

— Je ne voulais pas que tu te sentes exclu.

— Je me souviens bien de tes parents. Ils dirigent un asile de fous.

— Ça va, c'est bon, dépose-moi devant.

— Pas question, je ne raterais le spectacle pour rien au monde.

— Il faut juste faire un rapide crochet par mon appart pour récupérer Bob.

Une demi-heure plus tard, nous ouvrons la porte de la salle de bains et Bob nous regardait d'un air piteux. Il bavait et haletait.

Il a émis des gémissements, a ouvert la gueule en aboyant quelque chose comme « gak » et a recraché un rouleau de papier toilette.

— C'est mieux que les coussins de ton canapé, m'a fait remarquer Diesel.

J'ai nettoyé le papier hygiénique et j'ai placé un nouveau rouleau dans le distributeur. Bob était déjà complètement revigoré et se frottait affectueusement contre Diesel, bavant avec abondance sur toute la longueur de sa jambe.

— Je ferais mieux de me changer avant d'aller chez tes parents, a souri Diesel.

Effectivement.

Diesel a extrait de son sac à dos un jean et un T-shirt. C'étaient les

copies conformes de ceux qu'il portait, moins la sauce tomate et la bave. Pas mieux, pas moins bien. Il a enlevé son T-shirt, délacé puis retiré ses bottines et, enfin, son jean.

— Bon Dieu, me suis-je exclamé, en me retournant pour ne plus faire face à ce tableau.

C'était trop tard. L'image de Diesel en caleçon était imprimée dans mon cerveau. Heureusement, Ranger et Morelli, les deux hommes de ma vie, avaient un physique parfait eux aussi, chacun à leur façon.

Ranger était cubano-américain. Il avait la peau mate, des yeux sombres et, parfois, des intentions un peu louches. Il possédait le corps d'un kickboxeur et les compétences d'un agent des Forces Spéciales. Morelli était plus carré. Il avait un tempérament italien. Ses muscles et ses compétences, il les avait gagnés dans la rue. Diesel était plus large d'épaule. Et, même si je n'avais pas vu tous les détails, je devinais que la nature avait été généreuse sur tous les plans de son anatomie.

Ma grand-mère mettait la table quand nous sommes arrivés. La rallonge était de sortie et on avait fait appel aux chaises de la cuisine et à un siège de bébé, pour asseoir les dix convives annoncés. Valérie et son compagnon étaient déjà là. Albert regardait la télé avec mon père. J'entendais Valérie parler à ma mère dans la cuisine. Sa fille aînée, Angie, était installée par terre dans la salle à manger et dessinait dans un album à colorier. Sa deuxième fille, Mary Alice, imitait un cheval et galopait autour de la table. Le bébé était sur les genoux d'Albert.

Tout s'est arrêté quand Diesel est entré.

— Bon sang, s'est exclamé mon père.

— Ça fait plaisir de vous revoir, monsieur.

— Je me souviens de vous, a lancé Mary Alice. Vous aviez une queue-de-cheval.

— C'est vrai mais je trouvais qu'il était temps de changer.

— Parfois, je suis un renne, lui a confié Mary Alice.

— C'est très différent d'être un cheval ?

— Oui, parce que quand je suis un renne, j'ai des bois et je peux voler comme les rennes du Père Noël.

— C'est même pas vrai, est intervenue Angie.

— Si.

— Non.

— Je sais un peu voler, a prétendu Mary Alice.

J'ai regardé Diesel.

Il a souri et haussé les épaules.

J'ai détaché la laisse de Bob et j'ai abandonné Diesel dans le salon pour qu'il fasse du charme à mon père. Je suis allée dans la cuisine voir ma mère.

— Je peux faire quelque chose ?

— Tu peux verser la sauce tomate dans la saucière, puis essayer de faire entendre raison à ta grand-mère. Elle refuse de m'écouter.

- Qu'est-ce qui se passe encore ?
- Tu l'as vue ?
- Elle mettait la table.
- Tu l'as bien regardée ?

Mamie Mazur est arrivée dans la cuisine en traînant les pieds. Elle avait plus de soixante-dix ans et la gravité n'avait pas été tendre avec elle. Sa peau flasque et distendue pendouillait sur son corps squelettique. Ses cheveux permanents étaient gris comme du métal. Elle avait de fausses dents mais des yeux encore bien alertes, qui remarquaient les moindres détails. Ses lèvres étaient atrocement gonflées.

— On n'a pas de héviettes, a-t-elle marmonné. Y en a pas ans l'ahoire.

— Mon Dieu, qu'est-ce que qui est arrivé à ta bouche ? lui ai-je demandé.

— Hexy, hein ? a répondu mamie.

— Elle s'est fait regonfler les lèvres, m'a expliqué ma mère. Elle est allée chez un imbécile de médecin qui lui a fait des injections.

— Et le hrochain hruc, c'est des himhlants dans le herrière. Hini les hesses qui hombent.

— Des implants dans les fesses, c'est du sérieux ! l'ai-je prévenue. Tu ne devrais pas faire ça.

— Elles ont en hromo la hemaine hrochaine, a bafouillé mamie. J'aime pas rater les soldes.

— Des implants, ça doit faire super mal. Tu ne pourras plus t'asseoir. Si tu veux profiter des soldes, pourquoi ne t'achètes-tu pas une paire de chaussures ? On pourrait aller chez Macy, puis manger un bout ensemble.

— Haccord, a acquiescé mamie, h'est hentant.

Ma mère a emporté les lasagnes, je me suis chargée de la sauce tomate et mamie du panier à pain. Les convives se sont assis et chacun s'est servi.

Mamie a pris des lasagnes et s'est versé un verre de rouge. Elle a enfourné une fourchette, a bu une gorgée de vin : tout est tombé de sa bouche et a atterri sur ses genoux. Bob s'est ruée près d'elle et a lapé la nourriture, avant de reprendre sa place sous la table, aux aguets.

— Mes lèvres ont hrop hrandes, a-t-elle déploré. Ha ne va pas.

Ma mère s'est levée d'un bond pour revenir de la cuisine avec une paille pour mamie et un grand verre d'alcool pour elle. Mon père était penché sur son assiette.

— Quelqu'un aurait-il la bonté de me tirer une balle dans la tête ? a-t-il supplié.

— J'aime bien les lasagnes, a commenté Albert Kloughn. Elles restent dans l'assiette et, si on ne met pas trop de sauce tomate, on ne fait presque pas de tache sur sa chemise.

Kloughn peinait à s'en sortir comme avocat. Il avait obtenu son diplôme dans une pochette-surprise. C'était un brave type mais il était mou comme de la brioche fraîchement sortie du four et sa lèvre supérieure s'ourlait de sueur

quand il était nerveux... ce qui arrivait souvent.

— Comment vont les affaires ? lui ai-je demandé.

— Plutôt bien : j'ai même quelques clients. Bon, il y en a un qui vient de mourir mais ça arrive parfois. C'est la nature.

— Et votre nouvelle maison ? ai-je demandé.

— C'est génial, c'est beaucoup mieux que d'habiter chez sa mère.

— Et le mariage ?

Kloughn est devenu blanc comme un linge, a lâché un pet et est tombé de sa chaise comme un poids mort. Il avait perdu connaissance.

Diesel s'est levé de table, a remis Kloughn sur pieds et l'a rassis sur sa chaise.

— Respire à fond, a-t-il conseillé à Kloughn.

— C'est vraiment gênant, a dit celui-ci.

— Mon vieux, le mariage, ça nous fait cet effet-là à tous. Faut aller de l'avant.

— Pauvre petit bichon, a murmuré Valérie en donnant à Kloughn des pâtes à la cuillère. Il s'est fait mal ?

Diesel a passé un bras autour de mes épaules et m'a glissé à l'oreille :

— Finalement, on va recourir à la méthode du Tazer. Je crois d'ailleurs qu'il serait plus prudent de l'appliquer aux deux.

— Tu pourrais peut-être emmener Albert en promenade après le dîner et lui parler. Il a contacté Annie pour lui demander de l'aide : il est forcément motivé.

— C'est vraiment au top de la liste des choses que je n'ai pas envie de faire. Juste après me faire zapper par Beaner.

— À propos de Beaner... qu'est-ce qu'il se passe exactement quand il zappe quelqu'un ?

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas. Et j'ai pas envie de te l'expliquer. Laisse tomber pour le moment.

— J'ai réfléchi à son cas. On devrait peut-être parler à *Madame* Beaner. Elle habite Trenton ?

— Non. Elle vit à Hamilton.

— Est-ce que c'est une Indescriptible ? Est-ce qu'elle a aussi des pouvoirs maléfiques et effrayants ?

— Elle est *légèrement* Indescriptible. Elle ne fait pas grand-chose avec ses pouvoirs. Ce sont surtout des tours pour épater la galerie, elle peut courber des cuillères et gagner au rami. Je l'ai interrogée quand on m'a confié l'affaire Beaner.

— Et ?

— Tu en sais autant que moi. Elle m'a avoué qu'elle en avait marre de son mariage. Qu'elle avait envie d'essayer autre chose. Elle m'a expliqué que Beaner rejetait entièrement la faute sur Annie Hart mais qu'elle n'y était pour rien. Annie était une simple amie. Elle ne sait pas où crèche son mari en ce moment mais est persuadée que c'est près de Trenton parce qu'il veut se

venger d'Annie.

— C'est tout ? Pourquoi est-ce que tu ne lui as pas demandé de faire venir Beanie pour discuter ? Tu aurais pu jaillir d'un placard, jouer le chasseur de primes et capturer Beaner !

— Elle n'a aucune envie d'être présente quand j'affronterai Beaner. Il y aura des dommages collatéraux et elle ne veut pas courir le risque.

— Et toi ? Tu n'as pas peur de Beaner ?

— Il en faut beaucoup pour m'endommager. Beaner n'a pas ce pouvoir-là. Au mieux, il parviendrait juste à me mettre légèrement mal à l'aise.

— Bon, j'ai une autre idée : on demande à Mme Beaner de mentir à son mari. De lui fixer un faux rendez-vous.

— J'ai essayé, elle a refusé.

J'ai trempé un morceau de pain dans mon reste de sauce.

— Tu sais ce que ça signifie ?

Diesel a levé les mains en signe d'ignorance.

— Elle l'aime encore, lui ai-je expliqué. Elle ne veut pas le trahir. Elle ne veut pas qu'il soit capturé et neutralisé ou je ne sais quoi.

Diesel s'est resservi une portion de lasagnes.

— Peut-être. Ou alors, elle ne veut pas s'en mêler.

— Je pourrais lui parler.

— Ce n'est sans doute pas une mauvaise idée, a admis Diesel.

Il a consulté sa montre.

— J'emmène Albert prendre l'air, je lui fais faire le tour du pâté de maisons pour qu'il m'explique ce qu'il veut faire pour le mariage. Toi, tu parles à ta sœur, histoire de savoir si elle est partante. À huit heures, on tente notre chance Chez Ernie. Si ça ne marche pas, demain, tu rends visite à Mme Beaner.

CHAPITRE 7

Nous étions dans ma voiture, en route pour Chez Ernie. La neige ne tombait plus mais le ciel sans lune était noir et l'air restait piquant.

— Comment ça s'est passé avec Albert ? ai-je demandé à Diesel.

— Il ne s'est pas évanoui mais ses propos n'étaient pas très cohérents. Si j'ai bien compris, il veut se marier mais la cérémonie lui fiche la frousse. Le pauvre gars a même essayé de se faire hypnotiser, mais il n'arrive pas à marcher jusqu'à l'autel.

— Et les tranquillisants ?

— Il en a pris : il a fait une réaction allergique et a pété les plombs.

— J'ai parlé à Valérie et elle m'a raconté à peu près la même chose. J'étais au courant de tout ça. Ce mec est une crème. Il aime Valérie, il adore ses enfants et je sais qu'il rêve de se marier. C'est *le mariage* qui lui pose problème.

Diesel a arrêté la voiture le long du trottoir en face de Chez Ernie.

— Il est là ?

— Je ne crois pas, a répondu Diesel au bout d'un moment. Mais ça ne ferait pas de mal que tu jettes quand même un coup d'œil.

J'ai traversé la rue, j'ai poussé la lourde porte en chêne, je suis entrée dans le bar bien chaud et me suis perchée sur un tabouret. Je n'ai pas dû me battre pour trouver une place. Chez Ernie était un bar fréquenté après le boulot, pas l'endroit où l'on donne rendez-vous à une nana un samedi soir. L'établissement était désert. Quelques habitués sirotaient un verre au comptoir et fixaient la télévision d'un air hébété. Les tables étaient vides. Le barman solitaire s'est dirigé vers moi.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Je cherche un ami. Il était là hier soir. Il a une tache de vin sur le visage. Il s'appelle Bernie.

— Ouais, je le connais. J'savais pas qu'il s'appelait Bernie. Pas très bavard. Paie en liquide. L'est pas venu aujourd'hui. C'est pas le même public la semaine. Le samedi et dimanche, y a presque personne. Vous deviez le retrouver ici ?

— Non, je me disais juste que je tomberais peut-être sur lui.

J'ai quitté le bar et j'ai rejoint la voiture.

— Il n'est pas là. Le barman dit qu'il ne l'a pas vu. On l'a peut-être fait fuir cet après-midi. Il nous a peut-être vu fouiller le quartier.

Diesel était au volant, son téléphone en main.

— Il y a un problème. Annie ne répond pas. Je l'appelle quatre fois par jour pour voir si tout va bien. C'est la première fois qu'elle ne décroche pas.

— Elle est peut-être sous la douche.

— Elle sait que je l'appelle à cette heure-ci. Elle devrait être là. J'ai envoyé un gars que je connais voir si tout va bien. Il habite dans le même immeuble.

— Pourquoi est-ce que tu ne dors pas chez lui ?

— Il vit avec une nana. Puis il me rendrait dingue. Tu me rends dingue aussi mais d'une façon beaucoup plus intéressante.

Oh non, ce n'est pas vrai.

— Tu crois que Beaner a trouvé Annie ?

Diesel a levé les paumes en l'air, une fois de plus.

— Sais pas.

Son téléphone a sonné et il a regardé qui appelait.

— C'est Flash.

— Le type qui habite dans l'immeuble d'Annie ?

— Ouais.

Une minute plus tard, Diesel raccrochait, enclenchait une vitesse et s'insérait dans la circulation.

— Elle n'est pas chez elle. La porte était fermée à clé. Rien ne semble avoir été dérangé.

— Elle a pris son sac ?

Diesel m'a regardé d'un air ignorant.

— Sais pas.

— Ses bottines ? Son manteau ?

— Sais pas.

— Les lumières étaient allumées ?

— Sais pas.

Il a fait demi-tour et s'est dirigé vers le centre-ville.

— Allons voir.

Vingt minutes plus tard, nous étions dans une petite rue du centre de Trenton. Diesel a utilisé un passe-partout pour ouvrir la porte d'un garage souterrain, a garé la voiture et nous avons pris l'ascenseur jusqu'au sixième, après avoir laissé Bob dans la bagnole. Il y avait quatre appartements à cet étage. Diesel a frappé au 704, avant d'ouvrir la porte. Nous sommes entrés et avons inspecté les lieux.

Les lumières étaient allumées. Un sac à main était posé sur le comptoir de la cuisine. Il contenait un portefeuille et pas mal de bordel. Pas de clés. J'ai regardé dans les placards. Pas de manteau ou de veste d'hiver. Pas de bottines.

— Voilà ce que je déduis. Elle a pris ses clés et son gros manteau mais elle a laissé son sac. Je pense qu'elle est sortie et qu'elle n'avait pas l'intention d'aller bien loin. Elle avait peut-être juste besoin de prendre l'air ou de marcher un peu. Puis il lui est arrivé un imprévu.

C'était un chouette appartement. Rien de luxueux mais confortable et bien décoré. Une petite cuisine, un séjour, un coin salle à manger, une chambre à coucher, une salle de bains.

— Il est pas mal, cet appart, ai-je signalé à Diesel, mais je comprends qu'Annie devienne dingue si elle est restée enfermée plusieurs jours ici. Son téléphone n'était pas dans son sac. Pourquoi n'essaies-tu pas de l'appeler à nouveau ?

Diesel a composé le numéro sur son portable. Au bout de quelques instants, nous avons entendu un téléphone carillonner. La sonnerie provenait de la chambre : le portable était par terre à côté du lit.

— Je ne sais pas quoi penser, ai-je avoué à Diesel. Moi, j'emmène mon téléphone partout. Je ne vois pas pourquoi elle laisserait son portable ici. À moins qu'il ne soit tombé de sa poche sans qu'elle s'en rende compte.

Diesel a écrit un message sur un Post-it et l'a collé sur le réfrigérateur.

Le message était clair.

APPELLE-MOI TOUT DE SUITE.

Nous avons verrouillé la porte derrière nous et pris l'ascenseur jusqu'au garage. Nous avons rejoint la rue et j'ai eu un éclair de génie. Nous n'étions qu'à deux blocs de la boutique Plaisirs Coquins. Elle était ouverte jusqu'à dix heures le samedi et j'y trouverais certainement un livre utile pour faire l'éducation de Jeanine-la-vierge.

— Tourne à droite au prochain carrefour, ai-je ordonné à Diesel. Il y a un sex-shop pas loin, on y trouvera peut-être un livre pour Jeanine.

J'ai vu Diesel sourire dans l'obscurité de la voiture.

— Juste quand je me dis que j'ai eu une journée de merde, tu me proposes un sex-shop. Ma chérie, tu es un vrai rayon de soleil.

— Désolée pour la douche froide mais je ne connais cette boutique que parce que j'y ai procédé à une arrestation cet automne.

— Bon, ben croisons les doigts pour que cette virée soit marrante parce que j'ai vraiment besoin de m'amuser.

Diesel s'est garé sur le petit parking à côté de la boutique. J'ai promis à Bob un snack avant le dodo s'il se comportait comme un gentil toutou et j'ai refermé la voiture. Nous sommes entrés dans le sex-shop. Il n'y avait personne. Une vendeuse lisait un magazine people. Elle a levé les yeux à notre arrivée et a eu la respiration coupée un instant en apercevant Diesel. Elle avait une vingtaine d'années et un look de punkette avec des yeux soulignés de noir et des piercings de tous les côtés.

— On ne fait que regarder, lui ai-je annoncé.

— Bien sûr. Si je peux vous aider, dites-le moi.

Diesel m'a suivie dans le rayon livres, a sélectionné un bouquin et s'est mis à le feuilleter.

— C'est bien ? lui ai-je demandé.

— Ouais, regarde ça. T'as déjà essayé ?

J'ai regardé la photo.

— Ça a l'air inconfortable, limite impossible.

— Hé, les photos ne sont pas truquées. Ils ne font pas semblant.

Il a passé un bras autour de mon épaule et a collé sa bouche contre mon oreille.

— Je parie que j'y arriverais.

— T'es un malade. On devrait peut-être demander à Mlle Raton-Laveur si elle a un livre pour débutants. Si on montre celui-ci à Jeanine, elle va vouloir entrer au couvent.

Diesel a choisi un autre livre sur le même rayonnage.

— Celui-ci a l'air plus basique. Ça commence avec l'anatomie. Et il y a des photos... de tout. On devrait en prendre deux exemplaires.

C'était un peu gênant de regarder des photos d'entrejambes avec Diesel.

— Super, prends-en deux.

J'ai consulté ma montre.

— T'as vu l'heure ? Si on se dépêche, on verra peut-être la fin du match.

— De quel match parles-tu ? a voulu savoir Diesel.

— Je ne sais pas, n'importe.

Diesel s'est dirigé vers la section DVD.

— On devrait prendre un film pour Jeanine. Il y en a de bons.

— Non. Surtout pas de film. Elle n'aime pas les gémissements et il y en a toujours des tonnes dans les films de cul.

— C'est chouette les gémissements, a protesté Diesel.

Je l'ai regardé.

— Tu gémis, toi ?

— Pas d'habitude.

— Pourquoi pas ?

— Je me sentrais débile.

— Exactement. Allez, paie les bouquins avec ta fausse carte de crédit et rentrons à la maison.

— Je parie que je pourrais te faire gémir, a décrété Diesel avec un sourire.

— Là, j'en ai très envie, tu vois. Mais ça n'a rien à voir avec le sexe.

J'ai dénoué mon écharpe et l'ai pendue à une patère au mur à côté de la porte d'entrée. J'ai posé ma grosse veste d'hiver par-dessus et j'ai troqué mes bottes de neige contre des chaussons en mouton retourné.

— J'arrive pas à croire que t'aies acheté tout ça, Diesel.

— C'est pour Jeanine... à moins que tu ne veuilles tester quelque chose avant.

— Non.

— T'es sûre ? On a un sac de trucs marrants. Je parie que j'ai un échantillon de tous les préservatifs jamais inventés.

— Non !

Diesel a déposé les courses dans la cuisine et s'est dirigé vers le frigo. Il

en a sorti quelques bières.

— Tu sais quel est *ton* problème ? Tu es trop coincée.

— Je ne suis pas coincée. J'ai un petit ami et je ne couche pas avec d'autres.

— C'est admirable, mais ce plan logement fonctionnerait mieux si tu avais moins de scrupules. Le canapé est trop petit pour moi.

— Et le sol, il est assez grand pour toi ?

— Tu es cruelle, s'est plaint Diesel.

Je lui ai pris une bière des mains, j'ai déballé le pain qui était posé sur le comptoir. On l'a tranché, on a préparé une pile de sandwiches au beurre de cacahuètes, on en a donné un à Bob, puis on a emmené la bière et le reste des sandwiches dans le salon. J'ai allumé la télé.

— Parle-moi de Beaner, ai-je demandé à Diesel. C'est quoi ses pouvoirs ? Quel genre de chaos est-ce qu'il provoque ?

— J'aimerais bien te le dire mais je devrais te tuer après...

— Dis-le moi quand même.

— Je t'assure qu'il vaut mieux pas.

— Super. Ne me le dis pas. Mme Beaner me racontera tout demain.

— C'est bon, je vais te le dire, mais si tu rigoles, je te jure que je te transforme en crapaud.

— Tu n'es pas capable de faire ça, tout de même ?

— La vraie question est : est-ce que je le ferais ? La réponse est non.

— Tu me rassures, pour une fois. Vas-y, dis-moi tout sur Beaner.

Diesel a aidé son sandwich à descendre en l'arrosant d'une demi-bière.

— Il peut provoquer une irritation cutanée.

— Une irritation cutanée ?

— Ouai.

— C'est tout ?

— Ma chérie, il ne s'agit pas d'une irritation ordinaire. C'est une irritation d'enfer. Ça te démange partout. C'est une torture continue qui dure de trois jours à trois semaines. C'est le même genre de réaction que provoque le sumac vénéneux, si tu vois. Ça ressemble à de l'urticaire. Ça ne laisse pas nécessairement de cicatrices, à moins qu'on ne commence à se taillader la peau avec un couteau parce qu'on ne supporte plus les démangeaisons.

— Waouh !

Diesel s'est affalé dans le canapé et a fermé les yeux.

— Qui est-ce que j'espère bluffer ? Ce sont des démangeaisons, point. C'est pas si grave, des démangeaisons.

Il a pressé les paumes de ses mains contre ses yeux.

— Avant, je traquais de dangereux délinquants sexuels et des despotes détraqués. La dernière fois que j'étais ici, j'ai mis hors d'état de nuire un gars qui avait fait péter tout le circuit électrique du nord-est de Trenton à Noël. Quand on me confie une mission, je m'investis à fond.

Il s'est affalé un peu plus dans le canapé et a poussé un grognement.

— Et maintenant, je suis à la recherche de Monsieur Chatouille. Tu as une idée de l'effet sur mon image ?

— C'est pas bon ?

— C'est une horreur. Il n'y a même pas moyen tourner l'histoire pour la rendre un peu glorieuse. Le grand méchant Diesel est lancé à la poursuite d'un pauvre type dont le seul exploit est de fourguer de l'urticaire aux gens.

J'ai éclaté de rire.

— Ça me plaît.

Je suis allée dans la cuisine et j'ai rapporté un paquet de biscuits. Je l'ai ouvert, on en a pris chacun un et Bob deux.

— Comment est-ce qu'il fait ? ai-je insisté. C'est un genre de maladie de peau contagieuse ?

— Je ne sais pas comment il procède. Je ne l'ai jamais vu opérer mais je sais qu'il est capable de provoquer l'irritation sans contact.

— Peut-être que Beaner fourguera une irritation cutanée à Annie et que ça s'arrêtera là. Peut-être que ça le soulagera, ai-je suggéré.

Il a secoué la tête. Il n'y croyait pas.

— Il est taré, je te dis. Il la suivait, il l'infectait à la moindre occasion. C'était une horreur. Annie faisait de l'urticaire non-stop.

— Dis-moi tout ce que tu sais de Beaner.

— Il possède quelques compétences mineures. Il est doué en mécanique. Avant, il tenait un garage. Il l'a vendu l'année dernière et a pris sa retraite, en quelque sorte. Sa femme en a sans doute eu marre de l'avoir dans les pattes. C'est un type plutôt normal, en dehors de cette histoire d'urticaire. Jusqu'à la semaine dernière, il vivait incognito. Les gens faisaient de soudaines poussées et ça s'arrêtait là. Quand sa femme l'a quitté, il a tout mis sur le dos d'Annie et est passé à la vitesse supérieure, il s'est mis à agir à découvert. Au début, il s'en prenait juste à Annie mais il a perdu le contrôle et s'est attaqué à n'importe qui chaque fois qu'il était en colère.

— C'est chiant.

— Oui, pas qu'un peu. Enfin, bref, on m'a demandé de le mettre hors d'état de nuire.

— Tu ne veux pas dire le mettre hors d'état de nuire... pour toujours ?

— Le mettre hors d'état de nuire, c'est-à-dire, lui couper ses pouvoirs.

— Tu peux faire ça ?

— J'ai mes méthodes.

Ma curiosité était attisée mais je ne pensais pas qu'il m'en dirait plus. Et il valait sans doute mieux que je ne sache pas tout. J'ai englouti deux biscuits supplémentaires et je me suis levée du canapé.

— Je vais me coucher. À demain matin.

Quand je me suis réveillée, les rayons du soleil perçaient entre les rideaux et un bras pesait lourdement sur ma poitrine. Diesel était étendu à côté de moi. Il avait l'air plus *bad boy* que jamais avec sa barbe de quatre jours. Comme si ce n'était pas assez compliqué de gérer deux hommes dans ma vie,

un troisième s'était glissé dans mon lit pendant la nuit. L'excès nuit en tout, dit le proverbe. Au moins, je portais toujours mon pyjama. C'était rassurant.

Je me suis faufilée sous le bras de Diesel et j'ai roulé hors du lit. J'ai attrapé des vêtements propres, me suis enfermée dans la salle de bains et j'ai sauté sous la douche. La journée s'annonçait chargée. Je devais parler à Mme Beaner, avant de prendre des nouvelles de Gary Martin, Charlene Klinger et Larry Burlew. Il me faudrait ensuite apporter à Jeanine les emplettes de chez Plaisirs Coquins. Puis il y avait Annie Hart. J'espérais qu'elle serait de retour chez elle mais j'en doutais.

Quand je suis sortie de la salle de bains, Diesel était debout devant le comptoir de la cuisine et s'était servi des céréales.

— J'ai nourri le chien et je l'ai promené. Je ne savais pas ce que je devais faire avec le rat.

— C'est un hamster.

— Peu importe.

J'ai changé l'eau de Rex, rempli son bol de croquettes et me suis servi un bol de céréales.

— Tu as des nouvelles d'Annie ? ai-je demandé à Diesel.

— Non, elle n'a pas répondu quand j'ai appelé ce matin. J'ai envoyé Flash jeter un œil à son appartement : il est toujours vide. Je dois bosser en solo ce matin, a-t-il continué. Il faut que j'essaie de retrouver Annie. Je vais me doucher et filer. J'ai écrit l'adresse de la femme de Beaner sur ton bloc-notes. Elle s'appelle Betty. Elle t'attend. Je ne sais pas si elle pourra t'aider, mais ça vaut la peine d'essayer. Si t'as besoin de moi, j'aurai mon portable. Le numéro est aussi sur le bloc-notes.

— Tu as une voiture ?

— Je peux en trouver une.

Bon, je ne poserai plus de questions à ce sujet non plus.

J'étais devant le comptoir, je sirotais une deuxième tasse de café quand Diesel est entré dans la cuisine. Ses cheveux étaient encore mouillés et je reconnaissais le parfum de mon gel douche. Il avait enfilé sa veste et portait une écharpe autour du cou.

— À plus.

J'ai cligné des yeux et il avait disparu. Pas par magie. Par la porte, puis le couloir et l'ascenseur. J'ai rincé ma tasse et suis allée dans la salle de bains pour me brosser les dents. J'ai tourné les talons pour sortir de la pièce et je me suis cognée contre Ranger. J'ai poussé un hurlement et fait un bond en arrière.

— Je ne voulais pas te faire peur.

D'habitude, je détecte la présence de Ranger dans mon dos parce que je sens un changement de pression atmosphérique et une vague de désir. Je n'y prête pas attention ce matin et j'ai été surprise.

— Les hommes n'arrêtent pas de me surprendre.

— J'ai vu Diesel partir.

— Tu connais Diesel ?

— De loin. Il te pose un problème ?

— Pas plus que d'habitude. On travaille ensemble, d'une certaine manière.

— Je dois quitter Trenton pendant quelques jours. Tank sera là. Et j'aurai mon portable. Quand je reviendrai, il faudra que je te parle.

Il a posé un léger baiser sur mes lèvres et est parti.

— L'homme mystérieux, ai-je confié à la porte fermée.

— J'ai entendu, a répondu Ranger de l'autre côté.

CHAPITRE 8

J'ai déposé Bob chez mes parents et je leur ai demandé de le garder. J'ai bu un café avec ma mère et mamie et, quand je suis enfin arrivée dans la rue de Betty Beaner, il était neuf heures passées. Je me suis garée dans son allée et j'ai examiné sa maison. Elle était typique des faubourgs de Trenton : une bâtisse coloniale à un étage, avec un garage pour deux voitures, dont la large porte avait été récemment repeinte, un vaste jardin dessiné par un paysagiste, clôturé par une barrière blanche.

J'ai sonné à la porte et Betty est venue ouvrir au deuxième carillon. Elle était plus petite que moi et agréablement boulotte. Elle avait un visage poupin et une jolie bouche qui semblait rire souvent, des yeux ronds grand ouverts, des hanches larges et une poitrine généreuse. On aurait dit un modèle de Rubens. Je lui donnais une cinquantaine d'années.

Je lui ai tendu la main.

— Stéphanie Plum.

— Je vous attendais. Diesel m'a appelée.

— On s'est dit que vous pourriez nous aider avec Bernie.

— Je n'arrive pas à croire qu'il se balade en distribuant l'urticaire comme un vieux gâteaux. Je vous jure, il me fait honte.

Je l'ai suivie à l'intérieur de la maison. Après avoir traversé le salon et la salle à manger, nous sommes arrivées dans la cuisine. Avant que je ne sonne, elle devait être assise à la petite table à lire le journal en buvant un café. La pièce était charmante, décorée de tons chaleureux, principalement rouille et jaune. Le papier peint à petits motifs imprimés était assorti aux rideaux.

Betty m'a servi un café et nous nous sommes assises. J'ai baissé les yeux vers le journal et j'ai vu qu'elle regardait les offres d'emploi.

— Vous cherchez un boulot ?

Betty avait posé un stylo rouge à côté du journal mais aucune des annonces n'était entourée.

— J'y pense. Le problème, c'est que je ne sais rien faire. Je suis femme au foyer depuis tant d'années !

— Deux cents, c'est ça ?

Elle a souri :

— Oui, enfin, c'est l'impression que j'ai. En réalité, Bernie et moi sommes mariés depuis trente-cinq ans. Il travaillait dans un garage où j'ai amené ma voiture à réparer... puis on s'est mariés.

J'ai bu une gorgée de café en observant Betty Beaner. Elle ne semblait pas fâchée quand elle parlait de son mari. Son ton trahissait plutôt de l'affection. Et de la tolérance. En fait, elle me rappelait ma mère. Le mariage de mes parents n'était pas parfait mais, au fil des années, mon père et ma mère avaient trouvé des accommodements pour que le couple fonctionne. Ma mère donnait à mon père l'impression de porter la culotte et mon père la lui abandonnait.

— Je sais que je vais avoir l'air de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais je n'ai pas beaucoup de temps et j'essaie d'aider Diesel. Qu'est-ce qui a foiré dans votre couple ?

— Il ronfle.

— C'est tout ? Y a rien d'autre ?

— Vous avez déjà essayé de dormir avec un homme qui ronfle ?

— Non, les hommes qui partagent ma vie ne ronflent pas.

— Bernie ne ronflait pas puis tout à coup, boum... c'est devenu un ronfleur.

— On ne peut rien faire contre les ronflements ?

— Il refuse de croire qu'il ronfle. Il dit que j'en fais un drame mais il me réveille toutes les nuits. Je suis fatiguée en permanence. Et si je dors dans la chambre d'amis, il se fâche. Il dit qu'un mari et sa femme doivent dormir ensemble. Alors qu'il aille se faire voir, je demande le divorce.

— Il croit que c'est une question de communication et de sexe.

— Bien sûr que c'est une question de communication. De communication au sujet des ronflements ! C'est pas comme si j'exigeais qu'on papote pendant des heures de nos sentiments. Je ne lui ai pas demandé de participer à un club de lecture ou un truc du genre. Je veux juste qu'il m'écoute. Quand je dis que je n'arrive pas à dormir, je veux simplement lui faire comprendre que je n'arrive pas à dormir !

— Et le sexe ?

— J'ai ajouté ça en bonus. Je me suis dit : tant qu'à me plaindre, autant y aller à fond.

Bernie a entouré une annonce dans le journal à l'aide de son stylo rouge.

— Voilà un boulot que je pourrais faire. Ils cherchent des employés pour le péage de l'autoroute qui relie le New Jersey à Manhattan.

— Vous avez pensé à consulter un conseiller conjugal ?

— Vous rigolez ? Vous croyez qu'un homme qui refuse d'admettre qu'il ronfle va accepter de consulter un conseiller conjugal ? Je l'ai même enregistré. Il a prétendu que c'était truqué. Il a dit que ce n'était pas lui.

— Si j'arrivais à convaincre Bernie qu'il ronfle, vous le reprendriez ?

— Je ne sais pas. Je m'habitue à être seule. La maison est calme et agréable. Et je peux regarder ce que je veux à la télé. Évidemment, c'est pénible de débayer l'allée quand il a neigé.

— Votre maison a plusieurs chambres. Et si je négociais une chambre à part avec une télé rien que pour vous pour les nuits où Bernie ronfle ? Et

qu'en plus, ses performances sexuelles s'améliorent ? Je n'ai pas vérifié sur pièce mais je pense que Diesel en connaît un rayon. Je pourrais lui demander de donner quelques conseils à votre Bernie.

Ça nous a fait sourire toutes les deux. Imaginer Diesel et Bernie en train de parler de sexe, ça valait de l'or.

Tant que j'étais en mode assistante en relations sexuelles, j'ai décidé d'apporter à Jeanine son sac de chez *Plaisirs Coquins*. Je l'ai appelée pour la prévenir que j'étais en route.

— Ouf ! a soupiré Jeanine. J'ai un rendez-vous ce soir et je m'apprêtais à feindre une crise d'appendicite.

Vingt minutes plus tard, j'étais devant sa porte.

Je lui ai tendu mes emplettes coquines.

— Voilà. Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe... enfin, je crois.

Jeanine a plongé le nez dans le sac.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Il y a un guide du sexe pour débutants. Et un DVD que je n'ai jamais vu, mais Diesel trouvait que ça avait l'air chaud. Et puis des huiles. Le manuel d'instructions est fourni. Il y aussi une série de préservatifs. Et en bonus, la vendeuse nous a offert un vibromasseur.

Jeanine l'a sorti du sac.

— Beurk !

J'étais d'accord. Ce n'était pas le pénis le plus séduisant que j'aie jamais vu. Mais mon jugement était peut-être faussé parce que, ces derniers temps, je n'avais vu que des équipements de pointe.

— C'était offert par la maison, me suis-je excusée.

Jeanine a feuilleté le guide.

— Ça a l'air utile. J'ai toujours voulu acheter un manuel comme celui-là mais je n'ai jamais osé.

— Je me disais que vous pourriez le lire et m'appeler si vous aviez des questions. J'essayerai d'y répondre.

— Je devrais peut-être commencer avec le film. Vous voulez le regarder avec moi ?

— Je crois que je vais passer mon tour. D'après mon expérience, ces films sont plutôt faits pour les hommes, on y voit beaucoup de nichons.

— Ce n'est pas vraiment ce que je cherche. J'en vois plein dans les vestiaires de la salle de sport.

Elle a décollé la bande autocollante qui recouvrait une partie de la jaquette du DVD et a étouffé un cri.

— La vache !

J'ai regardé par-dessus son épaule.

— Je dirais même plus : la vache !

— C'est un homme, a observé Jeanine. Et il est nu. Je n'ai pas vu beaucoup d'hommes nus, je ne suis pas experte, mais je ne savais pas que ça

pouvait être aussi grand !

J'ai regardé de plus près.

— Ils ont dû utiliser Photoshop. C'est un vrai étalon.

— D'après la jaquette, tout est vrai et rien n'a été retouché.

J'ai enlevé ma veste.

— Finalement, j'ai bien quelques minutes pour m'assurer que tout est authentique. Je ne voudrais pas que vous ayez de fausses informations. Allez, glissez-moi ce truc dans le lecteur DVD.

— Il est onze heures. C'est presque l'heure du déjeuner. Et si on prenait un verre de vin pour se donner du courage ?

J'étais d'accord. C'était précisément le genre de DVD qui nécessite de la bibine. Vingt minutes plus tard, nous sirotions un verre de vin, penchées en avant, les yeux rivés sur l'écran.

— C'est un désastre, ai-je décrété. C'est un des pires navets qu'on ait jamais tourné. Pourtant, je n'arrive pas à détacher mes yeux de l'écran.

— Ouais, a approuvé Jeanine. Je vais peut-être devoir le regarder une deuxième fois pour être sûre d'avoir tout compris.

Le carillon de la porte a retenti et nous avons toutes les deux sursauté.

Jeanine a fermé les yeux :

— Mon Dieu, faites que ce ne soit pas ma mère !

— Votre mère habite dans le Bourg ?

Jeanine a appuyé sur « Pause ».

— Elle habite à Milwaukee.

— Alors, il y a de fortes chances pour que ce ne soit pas elle.

— C'était une réaction viscérale.

Jeanine a ouvert la porte et j'ai vu mamie se dresser sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus son épaule. Elle m'a repérée sur le canapé et m'a adressé un petit signe de la main.

— Stéphanie, j'étais sûre que c'était ta voiture qui était garée devant. Je suis en route pour le funérarium maintenant que mes lèvres ont assez dégonflé pour que j'arrive à parler. Il y a une veillée funéraire spéciale ce midi pour Elaine Gracey. Ton père est parti avec la voiture, du coup, j'ai dû y aller à pied, je suis congelée.

Elle a aperçu l'écran de télévision où Grand Chef et Vanessa Torbitte étaient immobilisés en pleine action. Elle est restée bouche bée.

— Je parie que vous regardez la télé câblée. La qualité de ces *reality show* s'améliore de jour en jour. Ça ne me dérangerait pas de regarder un bout avec vous. Juste le temps de me réchauffer. C'est du vin que vous buvez ? Un verre me ferait vraiment plaisir.

J'ai entendu une portière claquer dehors et, quelques instants plus tard, le carillon de la porte a de nouveau retenti. Jeanine est allée ouvrir et Lula a glissé son nez à l'intérieur.

— Je passais devant en rentrant de l'église, j'ai vu la voiture et puis il m'a semblé voir mamie entrer ici, a expliqué Lula. Vous faites la fête ? Putain,

c'est à qui ce cul poilu sur l'écran ?

— À Grand Chef, a répondu Jeanine.

— C'est le meilleur, a décrété Lula en enlevant son manteau et en s'installant à côté de mamie sur le canapé. On boit du vin ?

Jeanine a apporté deux verres supplémentaires et la bouteille. J'ai appuyé sur « Play ».

— Regardez ça, a commenté Lula en montrant Torbitte s'affairer sur Grand Chef. J'ai fait ça des tas de fois, elle s'y prend mal.

— Lula était une pro, a expliqué mamie à Jeanine. Elle était la meilleure de son trottoir.

— On peut le dire ! Je connaissais mon boulot.

Jeanine a servi du vin à Lula.

— Vous pourriez peut-être me donner quelques conseils.

— Bien sûr. J'ai fermé boutique, je peux partager les petits secrets qui ont fait de moi une pute à succès. La clé de tout, c'est d'adopter le bon rythme. Mon truc à moi, c'était de le faire en suivant la cadence de *Jingle Bells*. C'est une chanson qui plaît à tout le monde.

Lula s'est mise à battre la mesure sur la table basse.

— *Jingle bells. Jingle bells. Jingle all the way...* Han !

— Génial, a commenté Jeanine avec enthousiasme, c'est exactement ce qu'il faut que j'apprenne.

— Ouais, a approuvé Lula, chante *Jingle Bells* et tu pourras empocher tes quinze dollars et te barrer.

— Je pourrais le faire aussi, est intervenue mamie. Je connais les paroles de *Jingle Bells* et quinze dollars ne font jamais de mal.

Vanessa Torbitte a poussé un cri et nous avons toutes retenu notre respiration.

— Qu'est-ce que c'était ? a demandé Jeanine. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'était sans doute un orgasme, a expliqué Lula.

— Aïe, ça avait l'air douloureux, a commenté Jeanine.

Lula s'est appuyée contre le dossier du canapé.

— Ouais, elle simulait sûrement, mais c'était censé être génial.

Jeanine s'est resservie de vin.

— Je crois que Grand Chef va bientôt jouir, a poursuivi Lula. Je le vois aux veines gonflées sur son cou. On dirait qu'il va avoir une crise cardiaque. Ça fait combien de temps qu'il baise ?

— Une bonne quarantaine de minutes, ai-je précisé.

— Personne n'a l'endurance de Grand Chef, a décrété Lula. Une fois, il a baisé à l'arrière d'une voiture pendant une heure et demie. Ce film est un classique. On m'a raconté qu'on a dû lui filer une poche à transfusion pour le requinquer après le tournage.

— Ça me fait un peu peur, a avoué Jeanine. Je devrais peut-être apprendre à administrer les premiers soins.

— Il n'y a rien à craindre, l'ai-je rassurée. Tout ira bien. N'oubliez pas

de chanter *Jingle Bells*.

L'après-midi était déjà entamée quand j'ai déposé mamie chez mes parents.

— Désolée que tu aies raté la veillée funéraire, lui ai-je dit.

— C'est pas grave. Je n'ai pas l'occasion tous les jours de voir un aussi bon film. Et je pourrai rendre visite à Elaine ce soir, de toute façon.

J'ai attendu que mamie soit bien rentrée avant de partir. Je n'avais pas roulé plus de deux blocs quand mon portable a sonné. C'était Diesel.

— Je suis juste derrière toi. Arrête-toi et gare-toi, je voudrais te parler.

Je me suis rangée le long du trottoir et je suis sortie de la voiture. Diesel a fait pareil. Il conduisait une Corvette noir brillante qui formait un contraste détonant avec les bagnoles incrustées de boue et de sel.

— Pas mal la caisse. Elle est propre.

— Comment ça c'est passé avec Betty Beaner ?

— Le nœud du problème, c'est que Bernie ronfle.

— Et alors ?

— Betty n'arrive pas à fermer l'œil. Elle veut une chambre seule pour pouvoir dormir.

— C'est tout ?

— Elle veut une télé dans la chambre. Et une vie sexuelle plus épanouie.

— Chérie, on veut tous une vie sexuelle plus épanouie.

J'ai haussé un sourcil.

— Quoi ? m'a demandé Diesel.

— Quelqu'un doit parler à Bernie.

— Pas moi.

— Je croyais que t'étais le super pro du sexe.

— Oui, c'est vrai, mais je refuse d'avoir une conversation sur les abeilles et les fleurs avec Bernie. Ça ne se fait pas entre mecs. Ce serait trop... bizarre.

— Oui mais toi t'es pas juste un mec, t'es un Indescriptible.

Diesel avait les pouces plantés dans les poches de son jean et son expression de dur signifiait « me cherche pas d'embrouilles ».

— Ça va, ai-je concédé. Fais comme tu veux. Ne lui parles pas. Mets-le hors d'état de nuire.

— J'y crois pas. Ça va de mal en pis. D'abord, je dois jouer les cupidons avec un boucher, une bonne femme qui travaille dans une usine de boutons et un vétérinaire... maintenant je dois jouer les sexologues pour un type qui donne de l'urticaire aux gens.

— Ça pourrait être sympa. Un moment de franche camaraderie entre mecs. Tiens, tant qu'on parle de cours de sexe, j'ai livré le sac à Jeanine et j'ai regardé le DVD avec elle.

Ça l'a fait sourire.

— T'as bien aimé ?

— C'était un navet mais on l'a regardé deux fois.

Diesel a éclaté de rire.

— C'est une super comédie romantique pour nanas. Quand Torbitte a hurlé à la fin, Jeanine est devenue toute blanche et s'est servie un troisième verre de vin. Et toi, comment se passe la traque ? T'as retrouvé Bernie ?

— Ça ne va pas du tout. Je n'arrive pas à mettre la main dessus. Je ne sens rien. Sa femme sait comment le contacter ?

— Non. Je lui ai laissé ma carte et elle a dit qu'elle m'appellerait s'il prenait contact avec elle. Et Annie ? Tu as des nouvelles ?

— Introuvable elle aussi. C'est comme s'ils étaient partis sur la lune tous les deux.

— C'est pas possible, si ?

— Chérie, les Indescriptibles ne sont pas vraiment comme tout le monde mais... ce n'est pas la NASA non plus.

Une bourrasque de vent s'est engouffrée dans la rue et je me suis croquevillée dans ma veste. Ma respiration formait de petits nuages givrés devant moi. Diesel m'a tirée vers lui et serrée dans ses grands bras. Ça m'a tout de suite réchauffée. La chaleur s'est étendue de ma poitrine vers mon estomac et s'est dirigée plein sud.

Ma voix a grimpé d'une octave.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je te réchauffe, m'a répondu Diesel.

— J'ai pas besoin d'avoir *si* chaud.

— Hé ! Je ne fais que partager ma chaleur corporelle. Je n'y peux rien si ça te met dans tous tes états.

— Ça ne me met pas dans tous mes états, ai-je protesté.

Diesel m'a regardée en souriant.

J'ai levé la tête vers lui.

— Oh non, c'est pas vrai ! Tu as des fossettes.

— Je n'ai pas que ça.

Je me suis éloignée d'un bond.

— J'y vais. Je dois voir Charlène Klinger.

CHAPITRE 9

Charlène était dans le petit jardin devant sa maison, elle promenait Blackie en formant de petits cercles pour l'inciter à uriner.

— Il a peut-être besoin d'une bouche d'incendie ou d'un arbre, ai-je suggéré.

— C'est ça le problème, m'a expliqué Charlène. Il ne peut pas mettre de poids sur sa patte avant : dès qu'il lève la patte arrière, il tombe.

— Comment s'est passé le dîner hier soir ?

— Difficile à dire. Junior a renversé son lait dès que nous sommes passés à table. Ça a provoqué une inondation et chacun s'est retrouvé avec du lait sur les jambes. Pendant qu'on épongeait, Blackie a attrapé le rôti et a voulu s'enfuir. Finalement, on a mangé des tartines de beurre de cacahuètes à la confiture. Pendant le repas, Fluffy s'est enfui, a grignoté les lacets de Gary et a laissé de petites crottes sous la table. J'avais loué un film que je voulais voir une fois les enfants au lit mais, comme les vêtements de Gary étaient imbibés de lait, il est rentré tôt. J'avais l'impression qu'il allait m'embrasser pour me dire au revoir sur le seuil, mais les gosses nous regardaient, alors il m'a serré la main et il est parti.

— Terrible.

— Oui, c'était une soirée inoubliable. On devrait peut-être se rabattre sur le plan B et me trouver une femme de ménage.

— Mais vous devez lui plaire, puisqu'il avait l'intention de vous embrasser en partant.

— J'imagine.

— Et vous, il vous plaît ?

— Bien sûr ! Qu'est-ce qui pourrait ne pas me séduire ? Il est gentil avec les enfants et les animaux. Il est même gentil avec moi. Et il est mignon, on a envie de se serrer contre lui. Il a l'air très stable. Mais je n'arrive pas à imaginer que quelqu'un puisse être attiré par ce chaos.

J'avais l'habitude de dîner avec une petite fille qui se prenait pour un cheval, une grand-mère qui mettait régulièrement le feu à la nappe, un futur beau-frère qui tombait dans les pommes et pétait quand on évoquait le mariage. Pour moi, la vie de Charlène n'était pas plus chaotique que les autres.

Ralph était dans l'embrasure de la porte, il écoutait tout.

— On devrait peut-être refaire brûler le chat, a-t-il suggéré. Juste un peu.

J'ai conseillé à Charlène de laisser le chat tranquille pour le moment, je suis retournée à ma voiture et j'ai fouillé le dossier de Gary Martin pour trouver son numéro de téléphone. J'ai appelé chez lui et je suis tombée sur son répondeur. Comme le message annonçait qu'il effectuait une opération d'urgence, je me suis dirigée vers sa clinique. Vingt minutes plus tard, je me garais dans son parking. J'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur et j'ai vu Diesel s'arrêter derrière moi.

Je suis sortie de ma Ford Escape et je me suis approchée de la voiture noire.

— Comment sais-tu toujours où me trouver ?

Diesel a haussé les épaules.

— Je me mets sur ta fréquence.

— T'as placé un mouchard sur ma bagnole, hein ?

À nouveau le sourire avec les fossettes. La plupart des mecs sont mignons avec des fossettes. Chez Diesel, quand les fossettes apparaissent, la température monte de dix degrés.

— Ne t'avise pas de me faire le coup des fossettes.

— J'y peux rien, ça vient tout seul. Tu as le dossier d'Annie avec toi ? Je dois y jeter un œil.

J'ai pris le dossier dans ma voiture et je me suis glissée sur le siège passager.

— Y a pas grand-chose là-dedans. Juste l'accord de caution habituel et des renseignements personnels.

Diesel a examiné les documents.

— L'avocate d'Annie a obtenu sa caution par l'intermédiaire de Vinnie. C'est la procédure habituelle. L'avocate est des nôtres. Annie est retournée dans sa maison, à Hamilton et, deux jours plus tard, Bernie s'est mis à la harceler. On m'a appelé et on l'a mise à l'abri dans l'appartement que tu as vu. J'ai du mal à croire que quelqu'un ait découvert cette cachette. Je pense qu'Annie doit l'avoir quittée volontairement.

— Tu es retourné à sa maison ? Elle avait peut-être juste envie de rentrer chez elle.

— J'ai envoyé Flash. Il m'a dit que la maison était fermée et plongée dans l'obscurité mais je crois qu'on devrait aller voir par nous-mêmes.

J'ai reporté la visite à Gary Martin, je suis remontée dans ma voiture et j'ai suivi Diesel jusqu'à chez Annie. Sa maison ressemblait exactement à l'idée que je m'en faisais. Une maisonnette propre en bois blanc avec des volets noirs. Deux lucarnes à l'avant. Très traditionnelle. Des piquets blancs autour du jardinet de devant. Un cœur rouge sur la boîte aux lettres. Nous nous sommes garés dans l'allée et avons rejoint la porte d'entrée.

— Il y a une mauvaise énergie ici, a décrété Diesel.

J'ai fait un pas en arrière. Je n'avais pas envie d'entrer et de trouver Annie morte sur le sol de son salon.

— Mauvaise à quel point ? Il vaut mieux que j'attende ici ?

— Non, c'est pas à ce point-là. Il serait plus juste de dire que l'énergie est perturbée.

Diesel a ouvert la porte et nous sommes entrés dans le hall sombre et silencieux. Il a allumé une lumière et nous avons exploré la maison. Il était clair que les lieux avaient été fouillés. Les coussins du canapé étaient éparpillés, les tiroirs ouverts, les lits défaits, les couvercles de chasses d'eau posés par terre. Rien n'avait été laissé au hasard. Nous avons regardé dans tous les placards, dans la cave et dans les vides sanitaires. Pas de cadavre...

Nous avons laissé la maison d'Annie exactement dans l'état dans lequel nous l'avions trouvée. Diesel a verrouillé la porte derrière nous et nous nous sommes installés dans sa Corvette pour discuter.

— Quelqu'un cherchait quelque chose, ai-je conclu.

— Ouais et on s'est battu dans le hall. Un vase était tombé de la console.

— J'imagine que c'est Bernie mais je ne vois pas pour quelle raison il fouillerait la maison. Tu crois que c'est la police qui a fait ça en cherchant le butin du cambriolage ?

— Non, m'a répondu Diesel. Ça ne ressemble pas à une fouille de police. Et je doute que les flics se donnent autant de mal pour des poursuites qui seront certainement abandonnées. Annie est recherchée pour vol à main armée et attaque avec violence. Un certain Stanley Cramp, un prêteur sur gages, affirme qu'Annie est entrée dans sa boutique, l'a volé et lui a tiré dans le pied. On n'a pas retrouvé d'arme mais deux témoins disent qu'Annie se trouvait sur les lieux. Aucun des deux n'a vu ni le cambriolage ni l'attaque.

Diesel était tourné vers moi dans la petite voiture, le bras posé sur mon appuie-tête. Il me caressait distraitement la nuque du bout du doigt en parlant. C'était à la fois apaisant et fâcheusement érotique. J'avais beaucoup de mal à me concentrer sur la conversation. J'étais absorbée par la chaleur qui se dégageait de son doigt.

— Qu'est-ce qu'Annie faisait dans la boutique d'un prêteur sur gages ? ai-je demandé à Diesel.

— Annie prétend qu'elle y est entrée sur un coup de tête. Elle aurait vu un collier dans la vitrine qui l'intéressait. Les deux témoins étaient à l'intérieur quand elle est entrée. Ils sont partis, Annie est sortie peu après, sans le collier. Et quelques minutes plus tard, la police recevait un appel.

— Comment a-t-elle été identifiée ?

— Elle s'était garée devant la boutique, et Stanley Cramp a relevé sa plaque d'immatriculation.

— Qu'est-ce qu'elle est accusée d'avoir volé ?

— Le collier. Rien d'autre.

— Tu as parlé à ce Stanley Cramp ?

— Pas encore mais je crois qu'il est grand temps de le faire. J'aimerais bien que tu t'en charges. Vois si tu peux lui faire du charme et lui soutirer des informations. Si ça ne marche pas, n'hésite pas à lui tirer dans l'autre pied.

— Ça ne va pas être simple, lui ai-je fait remarquer, je n'ai pas de

flingue.

Diesel a glissé la main sous le siège et en a sorti un Glock.

— Je ne prends pas ça ! ai-je protesté.

— Pourquoi pas ?

— Je déteste les armes à feu.

— Ce n'est pas possible. Tu es chasseuse de primes.

— Oui, mais je ne tire presque jamais sur les gens. C'est à la télé que les chasseurs de primes tirent dans le tas.

Diesel a levé un sourcil.

— Bon, d'accord, ai-je admis, je l'ai fait quelques fois mais ce n'était pas ma faute.

— Prends ce flingue, putain. Stanley Cramp n'est pas un tendre.

— Où est-ce que je trouverai ce type ?

— Il habite dans un appart au-dessus de sa boutique mais, à cette heure, il doit bosser. Il travaille seul et ouvre sept jours sur sept.

Je suis sortie de la Corvette de Diesel et je suis montée dans la Ford Escape. J'ai roulé jusqu'au centre-ville et j'ai bifurqué dans la rue qui menait à la boutique du prêteur sur gages. Je me suis garée en face, deux maisons plus loin. J'ai traversé et j'ai jeté un coup d'œil à la Corvette noire de Diesel, garée un peu plus loin que la boutique. J'ai appuyé sur la sonnette à côté de la porte d'entrée et on m'a ouvert. Sécurité renforcée.

Stanley Cramp avait l'air au bout du rouleau. Il mesurait environ un mètre soixante-quinze. Ses vêtements étaient une taille trop grande pour son corps maigrichon. Il avait une bonne cinquantaine d'années, ses cheveux noirs épars et gras réclamaient une bonne coupe. Ses dents étaient tachées par le tabac et d'énormes poches pendaient sous ses yeux. Sa peau avait la couleur et la texture du ciment mouillé. Il aurait été plus à sa place dans une housse mortuaire que derrière le comptoir d'une boutique de prêteur sur gages.

Je me suis approchée du comptoir et j'ai décoché à Cramp un sourire charmeur. Il s'est retourné pour voir s'il y avait quelqu'un derrière lui.

— J'espère que ça ne vous dérange pas. J'avais froid dehors et votre boutique semblait accueillante et bien chauffée. Et puis j'ai vu que vous étiez tout seul là-dedans.

— Vous ne cherchez pas à... heu, gagner de l'argent, si ? Parce que je vous trouve très mignonne, mais je suis fauché. J'ai parié sur le mauvais cheval hier et je me suis fait plumer.

Oh super, il me prenait pour une pute. Ce n'était guère flatteur mais je pourrais peut-être en tirer profit.

— Vous pariez souvent sur le mauvais cheval ?

— Ouais, malheureusement. Avant, je gagnais tout le temps, puis ma chance a tourné et, maintenant, je m'enfonce de plus en plus dans la merde.

— Oh là là, c'est pas de bol. M'enfin, vous avez cette boutique. Vous êtes propriétaire ?

— Ouais, en quelque sorte. Je dois du fric à des gens mais je réglerai ça

dès que ma chance aura tourné.

Je me suis baladée dans le magasin en examinant les vitrines.

— Vous aviez un très joli collier mais je ne le vois plus.

— Celui avec la pierre rouge ? Il a été volé. Une dame est venue, elle m'a cambriolé puis elle m'a tiré dans le pied.

— Non ! ?

— Je vous le jure. J'arrive toujours pas à enfiler de chaussure à ce pied-là.

— C'est horrible. Elle a été arrêtée ?

— Ouais, mais les flics n'ont pas retrouvé le collier.

— Ah merde.

— J'ai une très bonne bouteille de whisky derrière le comptoir. Vous voulez un coup pour vous réchauffer ?

— Pourquoi pas.

Cramp a sorti une bouteille de Jack Daniel's et l'a posée sur le comptoir en verre.

— Servez-vous.

— Vous avez un verre ?

— Là-haut. J'habite au-dessus.

— On pourrait peut-être monter.

— Ouais, ça serait super mais comme je vous l'ai dit, j'ai pas de fric.

— Oh, après tout, il fait froid et je n'ai rien de mieux à faire. Montons quand même.

On aurait dit que Cramp allait faire une crise cardiaque.

— Et la boutique ? ai-je demandé.

— Je vais fermer, s'est empressé de rétorquer Cramp.

Il a foncé jusqu'à la porte, a poussé le verrou et a retourné le panneau pour qu'il indique « Fermé ».

— Il n'y a pas beaucoup de clients le dimanche de toute façon.

Il a empoigné la bouteille de Jack Daniel's et m'a indiqué d'un geste l'arrière-boutique.

— Il y a un escalier qui monte jusqu'à mon appartement. On n'a même pas besoin de sortir.

Les escaliers étaient sombres, étroits et les marches craquaient. Elles menaient à un appartement aussi lugubre qu'étriqué. Dans la pièce en façade, une télé était posée sur une table basse, face à un canapé-lit recouvert d'un tissu à fleurs. Une petite table bancale à droite devait faire office de table de chevet.

Cramp a ramené deux verres de la cuisine, les a posés sur la petite table et remplis de Jack Daniel's.

— Cul sec, a-t-il annoncé avant de vider son verre.

J'ai siroté le mien, modestement.

— C'est joli ici.

Cramp a regardé autour de lui.

— C'était plus beau avant que ma chance ne tourne. J'avais quelques très belles pièces, mais tu sais comment c'est quand on est dans le commerce. Il faut vendre tant qu'on a un acheteur.

— Je parie que tu regrettes de t'être fait voler le collier. Il avait l'air de valoir une petite fortune.

— J'aurais préféré qu'il ne franchisse jamais le seuil de ma boutique. Regarde ce qu'il m'a rapporté... une balle dans le pied.

— C'est une histoire fascinante. On pourrait même en faire un film.

— Tu crois ?

Cramp s'est resservi du whisky.

— T'as raison, j'imagine qu'on pourrait en faire un film, a-t-il repris.

C'est bon, je l'avais ferré. Il n'était pas malin et il était un peu saoul, ça allait être facile de lui faire cracher le morceau en flattant son ego.

— Qui a mis le collier en gages ? C'était quelqu'un de glamour ?

— Pas glamour comme une star de cinéma mais elle était pas mal. Une vingtaine d'années. De gros nichons. Les cheveux un peu en pétard mais quand on a d'aussi gros seins, ça n'a pas d'importance. C'est pour ça que je me souviens d'elle. Je suis nul avec les noms mais je n'oublie jamais une belle paire.

Charmant.

— Bref, c'était l'histoire qu'on me déballe tous les jours. Son petit ami lui avait offert le collier. Elle s'est rendu compte que c'était un connard et elle voulait de l'argent pour le collier.

Cramp a avalé son whisky. Glou, glou, glou. Voilà qui pouvait expliquer sa dégaine de mort vivant.

— Continue, l'ai-je encouragé, je veux connaître le reste de l'histoire.

— Bien sûr. Je n'y avais jamais pensé mais c'est une bonne histoire. Et elle est de plus en plus intéressante. Je mets la pièce en gage pour Mlle Gros Nichons et quelques semaines plus tard, un type débarque, qui veut le collier. Il a le ticket de dépôt. Je lui demande ce qui est arrivé à la fille à la grosse paire, il me dit de fermer ma grande gueule et de lui donner le collier. C'est là que ça devient intéressant. C'est cette partie-ci qui serait bonne pour le film. Presque tous les bijoux de la boutique sont faux. J'ai un gars qui vient prendre la marchandise quand elle arrive et qui me fabrique de la camelote. Pour moi, c'est tout bonus. Je touche l'argent des bijoux et, soit je vends la camelote à un client, soit l'imbécile qui l'a mise en gage la rachète. La plupart du temps, les gens ne voient même pas que c'est du toc. Et s'ils le soupçonnent, ils sont trop gênés pour faire quoi que ce soit. C'est malin, hein ? J'ai trouvé ça tout seul.

— Waouh... trop cool.

— Ouais. Enfin, bref, donc ce gars se plante devant moi avec le ticket de dépôt pour le collier et tout à coup, je le reconnais. C'est Lou Delvina. C'est lui le connard de petit ami ! T'imagines, Lou Delvina, putain. Tu sais qui c'est ?

— J'en ai entendu parler.

À Trenton, tout le monde connaissait Lou Delvina. Il avait bossé pendant vingt ans comme homme de main de la mafia du New Jersey, puis s'était acheté une maison à Trenton. Ce n'était pas un gros bonnet mais il savait tirer parti de ce qu'il possédait. J'avais entendu plusieurs histoires sur Delvina, aucune n'était rassurante. Ce mec était plus que flippant.

— Si tu connais Delvina, tu comprends mon problème, m'a précisé Cramp. J'ai plus ou moins volé un collier à un type qui me descendrait s'il l'apprenait. Et il y a de fortes chances pour qu'il le découvre vu que j'imagine qu'il est capable de reconnaître du toc.

— Pff, tu dois chier dans ton froc.

— Pas qu'un peu. Mais sur le moment, j'ai eu un vrai coup de bol. Delvina était devant moi avec le ticket de dépôt quand son téléphone a sonné. C'était pas une bonne nouvelle parce que son visage est devenu tout rouge, ses yeux se sont plissés et son regard était furieux. Des petits yeux de rat. Il m'a dit qu'il devait partir mais qu'il reviendrait pour le collier et que je devais en prendre bien soin.

— Moi je me serais barrée tout de suite, ai-je commenté.

— Tu vois, c'est ce que tout le monde ferait mais je suis plus malin que ça. Des clientes sont entrées dans la boutique pour jeter un œil. Des femmes du quartier. Puis une autre femme est entrée, seule. Je savais qu'elle n'était pas d'ici parce que je l'avais vue se garer. Juste devant. Alors dès qu'elles sont toutes parties, j'ai simulé un cambriolage. Bonne idée, hein ?

— C'est vraiment une scène de cinéma. Je parie que Brad Pitt pourrait jouer ton rôle.

— Brad Pitt serait pas mal. Je le verrais bien faire ça.

— Qu'est-ce que tu as fait du collier ? Tu l'as caché sur la dame ?

— Non, je l'ai jeté. Il y a un vide sanitaire en dessous de l'arrière-boutique, je l'ai jeté là. J'ai aussi jeté le flingue après m'être tiré dessus.

— Tu t'es tiré dessus ?

— Ouais, je me suis emballé. Je voulais que ça fasse réel mais ça m'a fait un mal de chien. Je ne pensais pas que ça ferait aussi mal. Enfin, je crois que ça valait la peine parce que tout le monde a gobé mon histoire. J'ai raconté que la dame était partie avec le collier. Les flics se sont lancés à sa recherche et Delvina aussi. Il veut vraiment récupérer ce collier.

— Et le vrai collier, il existe encore ?

— Non. On enlève les pierres pour commencer et je ne sais pas ce que le gars fait avec le reste. Il le fait fondre, probablement.

Cramp a regardé la bouteille de Jack Daniel's. Elle était presque vide.

— Tu crois qu'on pourrait s'y mettre maintenant ?

— S'y mettre ?

— Ben tu sais, le truc pour lequel on est monté ici.

J'ai senti mon téléphone vibrer dans mon sac. Je l'ai sorti et j'ai répondu à l'appel.

— Tout va bien ? m’a demandé Diesel.

— Ouais.

— T’as besoin d’aide ?

— Il n’y a pas d’urgence mais j’aurais bien besoin d’un coup de main.

Où es-tu ?

— Je suis juste devant la boutique.

— Elle est fermée.

— Plus maintenant.

Et il a raccroché.

— C’était qui ? m’a demandé Cramp.

— Mon maquereau.

— Putain, je t’ai dit que j’avais pas de fric. Qu’est-ce que tu veux ? Prends n’importe quoi dans le magasin. Des bijoux ? C’est du toc mais ils sont beaux quand même.

Diesel est apparu en haut de l’escalier et a regardé Cramp. J’ai vu qu’il commençait à suer sous sa chemise.

— Il y a un problème ? a demandé Diesel.

— Aucun, je lui ai dit de prendre ce qu’elle voulait dans le magasin. Elle ne m’a rien fait, vous savez.

Diesel m’a jeté un regard en coin.

— C’est vrai ?

J’ai haussé les épaules.

Cramp a dévisagé Diesel.

— Vous allez me frapper ?

— Peut-être, a-t-il répondu.

Le nez de Cramp s’est mis à couler, ses yeux étaient cerclés de rouge et se sont remplis de larmes. Je commençais à avoir pitié de lui. Il était tellement pathétique.

— Tu n’es pas flic tout de même ? m’a demandé Cramp.

— Non, je ne suis pas flic.

Cramp a regardé Diesel.

— Il n’est pas flic non plus, l’ai-je rassuré. En fait, je ne sais pas trop ce qu’il est.

Diesel est resté de marbre.

— On a encore des trucs à faire ici ?

— Non, il n’a pas de fric.

— Alors, pour moi, on a fini, a décrété Diesel. On se barre.

— Voici mon message d’adieu en forme de conseil, ai-je lancé à Cramp.

Si quelque chose a l’air trop beau pour être vrai, ça l’est sûrement. Ne l’oublie pas.

Diesel a passé son bras autour de ma nuque quand on s’est retrouvé dehors.

— C’était quoi ce message philosophique ?

— Il me prenait pour une pute et il croyait que j’allais lui offrir mes

services gratos.

Diesel m'a serrée contre lui.

— Ce type est un imbécile. Ça se voit tout de suite que t'es pas le genre de nana à offrir tes services à l'œil.

— Eh bien, merci. Je lui ai dit que t'étais mon maquereau.

— Quelle veinard je suis.

— Il a caché le collier prétendu volé et le pistolet qui a servi au cambriolage dans le vide sanitaire sous l'arrière-boutique. Tu crois qu'on devrait les reprendre ?

— Non, je crois qu'on devrait faire appel à Morelli. Qu'il envoie quelqu'un les récupérer.

J'ai raconté à Diesel tout ce que j'avais appris sur Delvina.

— Beau travail, tu lui as soutiré plein d'infos.

— Et Annie ? Tu crois qu'elle est entre les mains de Delvina ?

— Je pense que Delvina a sans doute fouillé la maison d'Annie pour trouver le collier. Je ne vois pas comment il aurait pu mettre la main sur elle.

— Une coïncidence ? Elle est peut-être sortie prendre l'air au moment où il passait dans la rue.

— C'est gros comme coïncidence.

— Je n'ai rien de mieux à proposer.

— Moi non plus, a reconnu Diesel. Allons parler à ce Delvina.

— Ah non. Toi, tu peux lui parler. T'es Iron Man et tu n'habites pas ici. Moi je ne suis que Stéphanie, la froussarde du coin. Si Delvina me crible de balles, tous mes fluides vitaux vont s'échapper et je finirai par ressembler à Stanley Cramp.

— Je ne veux pas que des fluides s'échappent de ton corps, ma jolie. Je vais trouver ce Delvina. Pendant ce temps-là, prends des nouvelles des couples d'Annie. La Saint-Valentin approche. Il faut que tout soit réglé d'ici là.

CHAPITRE 10

Mon téléphone a sonné pendant que j'étais assise dans ma Ford et que je regardais Diesel s'éloigner dans son coupé noir. C'était Morelli.

— Hé, mon trésor. Je voulais juste prendre de tes nouvelles. Y a des trucs que je devrais savoir ?

— Quand on parle du loup... J'allais t'appeler. J'ai des infos pour toi. Vinnie a payé la caution d'une femme qui s'appelle Annie Hart. On l'accuse d'avoir cambriolé la boutique d'un prêteur sur gages et d'avoir tiré une balle dans le pied du proprio.

— Je me souviens de cette affaire. Le prêteur est une petite fouine qui s'appelle Stanley Cramp.

— Ouais. En fait, Cramp a simulé le cambriolage et s'est tiré lui-même dessus. Le flingue et le collier sont cachés dans un vide sanitaire sous l'arrière-boutique. Je pourrai te donner plus de détails plus tard, mais tu devrais envoyer quelqu'un avant que Cramp ne décide de se débarrasser des preuves.

— Je vais donner l'ordre. Et à part ça, ça va ?

— Il ne se passe pas grand-chose au bureau de cautionnement. Il n'y a qu'un dossier en cours... et c'était Annie Hart. Bob va bien. Il est en visite chez mes parents. Diesel est à Trenton.

— Diesel ?

— Oui, tu te souviens de lui, non ?

— Le demi-frère de Ranger.

— C'est pas le demi-frère de Ranger.

— Il pourrait. Ils conduisent tous les deux à tombeau ouvert, tous feux éteints.

— Tu faisais ça aussi avant.

— Non, j'étais un petit con mais je ne me suis jamais pris pour Batman.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Je suis coincé dans un motel minable pour le boulot, a repris Morelli. Je dois rentrer à la maison ?

— Non, c'est bon, tout est sous contrôle.

— Ça me rassure. Je devrais boucler cette affaire d'ici mardi ou mercredi. On se voit à ce moment-là.

Et il a raccroché.

J'ai pris le boulevard Klockner puis l'avenue Hamilton et j'ai tourné à

gauche dans le Bourg. Je me suis arrêtée devant la maison de mes parents et j'ai coupé le moteur. Mamie était derrière la porte-moustiquaire, elle m'observait, sans doute alertée par le radar intérieur qui la prévient quand une de ses petites-filles approche. Dans le genre de celui de Diesel, au fond.

— Juste à temps, m'a lancé mamie en me tenant la porte. Ta sœur est là et nous avons un délicieux gâteau de la boulangerie.

Au son de ma voix, Bob a accouru dans l'entrée, les oreilles battantes, la langue pendante, les yeux exorbités. Il a glissé sur le parquet ciré et s'est cogné contre moi, m'envoyant valser contre le mur.

Je lui ai gratté la tête, lui ai fait un câlin et il a galopé vers la cuisine et le gâteau.

— Il a été tellement sage, a raconté mamie. La maison est plus chaleureuse avec un chien. Et il n'a pratiquement rien mangé, cette fois-ci. Juste les programmes télé, mais il a eu la présence d'esprit de recracher l'emballage plastique.

Valérie était assise à la petite table de la cuisine. Son bébé sur les genoux, elle sirotait un café.

— Où sont les filles ? lui ai-je demandé.

— Elles jouent chez des copines. Elles y vont presque tous les jours maintenant.

Je me suis coupé un morceau de gâteau et, par habitude, je me suis mise devant l'évier pour le manger.

Ma mère a posé une assiette, une fourchette et une serviette sur la table.

— Assieds-toi, m'a-t-elle ordonné. Ce n'est pas bon pour la digestion de manger debout. Tu avales trop vite. Tu ne mâches même pas. As-tu assez mastiqué ce morceau de gâteau ?

Je ne savais pas si je l'avais fait, je ne me souvenais même pas de l'avoir mangé. Cependant, comme ma main était vide et mon pull parsemé de miettes, j'ai supposé que je l'avais englouti.

J'ai tiré une chaise en face de Valérie et me suis assise. Il était trop tard pour savourer mon gâteau comme une personne civilisée... à moins que je n'en prenne un deuxième morceau. J'ai testé pour voir si mon jean avait encore de la place à la taille. Serré. Merde.

— Désolée qu'Albert se soit évanoui à table par ma faute, me suis-je excusée auprès de Valérie. Je croyais qu'il avait vaincu sa phobie du mariage.

— C'est affreux. Il ne m'épousera jamais. Au début, je m'en fichais. Je pensais qu'il avait juste besoin de temps. Maintenant, je ne sais plus de quoi il a besoin.

— Il a besoin de se faire examiner la tête, a tranché mamie.

— Il a fait des examens, a repris Valérie. Ils n'ont rien trouvé.

Nous avons tous réfléchi à ça un moment.

— Enfin, c'est important qu'on se marie. Je suis à nouveau enceinte.

Nous sommes restées abasourdis.

— C'est une bonne nouvelle ? a demandé mamie.

— Oui. Je veux avoir encore un bébé avec Albert. Je voudrais qu'on soit mariés, aussi.

Bon, je n'avais plus le choix. Albert Kloughn allait tomber. Il allait épouser ma sœur. J'allais m'en assurer.

J'ai reculé ma chaise.

— Je dois y aller. J'ai des trucs à faire, des gens à voir. Je peux laisser Bob ici encore un peu ?

— Tu ne vas pas l'abandonner ici pour toujours tout de même ? a lancé ma mère.

— Non ! Je reviendrai le chercher, c'est promis.

Je me suis dépêchée de sortir de la cuisine et j'ai roulé jusqu'à chez Jeanine qui n'habitait pas loin. L'homme avec qui elle avait rendez-vous devait arriver d'une minute à l'autre et je me suis dit que ça ne ferait pas de mal de vérifier son moral. Je me suis garée devant sa maison, j'ai couru jusqu'à la porte et j'ai sonné.

Le battant s'est ouvert d'un coup. Jeanine était complètement nue.

— Ta daaaa ! a-t-elle claironné.

Nos regards se sont croisés et nous avons toutes les deux poussé un hurlement. Je me suis caché les yeux et Jeanine a claqué la porte. Une minute plus tard, elle la rouvrait, emballée dans une couverture.

— Je croyais que c'était Edward, s'est-elle excusée.

— Combien de verres avez-vous bu ?

— Quelques-uns. Et vous serez contente d'apprendre que j'ai encore regardé trois fois le film et que je me suis entraînée à gémir.

Elle a fermé les yeux.

— Ohhhh, a-t-elle gémi. Oh oui, oh oui.

Elle a rouvert les yeux et m'a regardée.

— J'étais comment ?

Une porte s'est ouverte deux maisons plus loin et un vieil homme nous a fixées, puis il a secoué la tête et a marmonné quelque chose à propos de lesbiennes, avant de rentrer chez lui.

— C'était pas mal du tout, ai-je encouragé Jeanine, mais vous devriez ajuster le volume.

— Vous pensez que c'est trop de l'accueillir toute nue ? Je me disais qu'on se débarrasserait du sexe d'abord, comme ça on arriverait à temps au resto pour notre réservation de six heures. Si j'attends jusqu'après le dîner, j'ai peur de stresser et de vomir.

— Je suis contente de constater que vous avez pensé à tout !

Jeanine a pris une profonde inspiration et a fait craquer les jointures de ses doigts.

— Je crois que j'ai encore besoin d'un remontant.

— Vous avez sans doute eu bien assez de remontants, si vous ne voulez pas vous retrouver en position couchée avant que votre rendez-vous n'arrive.

J'ai couru jusqu'à ma voiture, me suis glissée derrière le volant et j'ai

tapé le numéro de Charlène Klinger.

— Il m’a appelée, a-t-elle hurlé dans le téléphone. Il veut m’emmener dîner. Qu’est-ce que je fais ?

— Vous allez dîner avec lui.

— C’est pas si simple. Je ne sais pas quoi mettre. Et il me faut une baby-sitter. Comment est-ce que je vais en dénicher une à la dernière minute ?

— J’arrive, lui ai-je annoncé en enclenchant une vitesse. Je serai là dans une demi-heure.

Junior m’a ouvert la porte et m’a fait entrer.

— Où est ta maman ?

— En haut. Elle devient folle parce qu’elle ne trouve rien à se mettre et elle a les cheveux coincés dans un instrument de torture.

J’ai gravi les escaliers quatre à quatre pour trouver Charlène dans la salle de bains, un fer à friser en main.

— Stéphanie Plum, agence matrimoniale multi-services, disponible pour les conseils en habillage et le baby-sitting, ai-je annoncé à Charlène.

— Vous êtes sûre que vous arriverez à gérer les enfants ?

— Les doigts dans le nez.

En réalité, j’aurais préféré me faire écraser par un camion que passer une heure en compagnie de ses enfants, mais je ne voyais pas d’autre solution.

— Je me disais que j’allais porter ce tailleur-pantalon. Vous en pensez quoi ?

— Le tailleur est bien mais ce chemisier n’est pas très sexy.

— Oh là là, je suis censée être sexy ?

J’ai filé dans sa chambre et j’ai fouillé dans la pile de vêtements jetés en vrac sur le lit. J’ai trouvé un pull à col V qui me semblait avoir du potentiel et je le lui ai apporté.

— Essayez ça.

— Je ne peux pas, c’est trop décolleté. Je me suis trompée quand je l’ai acheté.

J’ai déboutonné son chemisier, je le lui ai enlevé et je lui ai passé le pull par-dessus la tête. J’ai reculé d’un pas et nous avons regardé le résultat dans le miroir.

Le décolleté de Charlène était très profond.

— Parfait, ai-je décrété. Maintenant, vous êtes une reine du foyer et une reine du sexe.

Charlène a baissé les yeux vers ses seins.

— Je ne veux pas lui donner de fausses idées.

— Ce serait quoi de fausses idées ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas douée pour ça. Je n’ai jamais de second rendez-vous. Tous les hommes disparaissent au cours du premier. Je suis censée faire quoi la deuxième fois ? Est-ce que je dois.... enfin, vous voyez ?

— Non ! Pas avant le troisième rencard. Et seulement si le type vous plaît vraiment. Certaines années, je n’ai pas... heu, vous voyez, du tout.

Junior nous observait.

— Eh bien, maman, on voit beaucoup ta peau. Et tes cheveux sont bizarres.

Charlène a cessé de se préoccuper de son décolleté pour examiner sa coiffure.

— Le fer à friser s'est coincé et quelques mèches ont brûlé.

J'ai massé les cheveux de Charlène avec une lotion après-shampooing et je lui ai donné du volume à l'aide d'une brosse ronde et du sèche-cheveux.

— Vous ne devez pas être originaire du New Jersey, ai-je observé.

— Non, je me suis installée ici il y a cinq ans. Je viens du New Hampshire.

Ça expliquait les cheveux.

J'ai sorti de mon sac du gloss à lèvres et du blush, que j'ai appliqué sur le visage de Charlène. La carillon de la porte a retenti. Charlène s'est agrippée au meuble de salle de bains pour garder l'équilibre.

— Rappelez-vous que vous êtes une déesse.

— Une déesse, a-t-elle répété.

— Et pas de sexe avant le troisième rendez-vous.

— Troisième rendez-vous.

— Sauf s'il se laisse tellement emporter par votre décolleté qu'il vous demande en mariage... dans ce cas, vous pouvez accélérer la procédure.

J'ai aidé Charlène à descendre l'escalier et à enfiler un manteau. J'ai dit à Gary Martin de bien se conduire et de ramener Charlène à dix heures, avant le couvre-feu. Puis j'ai fermé la porte derrière eux et je me suis retournée pour affronter ses gosses.

— J'ai faim, a glapi Ralph.

Les trois autres m'ont toisée en silence.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On n'a pas besoin de baby-sitter, a déclaré Russell.

— Très bien, vous n'avez qu'à faire semblant que je suis autre chose. Faites semblant que je suis une copine.

Russell m'a examinée des pieds à la tête.

— Quel âge as-tu ? lui ai-je demandé.

— Seize ans.

— Ça m'étonnerait.

— Il a douze ans, a cafté Ralph. Il a eu une élection à l'école la semaine dernière et il s'est fait renvoyer à la maison.

— Une *érection*, imbécile, l'a corrigé Ernie.

Ralph s'est mis sur la pointe des pieds pour être à la hauteur du visage de son frère.

— Ne me traite pas d'imbécile.

— Imbécile, imbécile, imbécile.

J'ai consulté ma montre. J'étais de garde depuis trois minutes et j'avais déjà perdu le contrôle. La soirée allait être longue.

— Tout le monde dans la cuisine, ai-je ordonné. Je vais préparer le dîner.
— Qu'est-ce que vous allez faire ? a voulu savoir Ralph.
— Des sandwiches au beurre de cacahuètes.
— J'aime pas le beurre de cacahuètes, a protesté Ralph.
— Ouais, et puis c'est pas un dîner, ça, c'est un déjeuner, est intervenu Ernie. Pour le dîner, il nous faut de la viande et des légumes.

J'ai pris mon téléphone et j'ai appelé Pino's Pizza.

— Il me faudrait trois grandes pizzas avec des poivrons, des olives et du pepperoni. C'est urgent.

Je leur ai donné l'adresse et je me suis retournée vers les enfants.

— Les légumes et la viande sont en route.

— Je monte, a annoncé Russel.

Ernie l'a imité.

— Moi aussi.

Junior a couru vers l'arrière de la maison et a disparu.

— Vous devez nourrir Kitty et Blackie et Fluffy et Tom et Fritz et Melvin. Et vous ne pouvez pas donner de pizza à Blackie parce qu'il est *internet* au lactose.

— Tu veux dire intolérant au lactose ?

— Ouais. Il dégueule. Il vomit partout.

Je suis allée dans la cuisine, j'ai versé des croquettes pour chats dans un bol pour Kitty et des croquettes pour chiens dans un bol pour Blackie, puis des granules pour lapins dans le bol de Fluffy.

— Tom, Fritz et Melvin sont les chats qui ne vivent pas à la maison, m'a expliqué Ralph. Maman n'arrive pas à les attraper, alors elle se contente de les nourrir.

J'ai ravitaillé les chats errants puis je me suis rendu compte que je n'avais plus vu Junior depuis un moment.

— Où est Junior ? ai-je interrogé Ralph.

Il a haussé les épaules.

— Il disparaît souvent.

J'ai crié son nom mais il n'est pas apparu. Ralph et moi sommes montés le chercher. Nous sommes tombés sur Russell et Ernie qui surfaient sur des sites porno.

— Ils passent toute la journée à ça, m'a confié Ralph. C'est pour ça que Russell a des élections.

— C'est *érection*, a repris Ernie, érrrrrection !

— Votre mère n'a pas installé le contrôle parental sur cet ordinateur ? ai-je demandé à Russell.

— Il ne marche pas.

— Russell est un geek, m'a expliqué Ralph. Il est capable de tout casser. Il a cassé la télé pour qu'on puisse regarder des gens tout nus.

— De toute façon, ma mère se fiche de ce que je fais, a décrété Russell. J'suis plus un gamin.

— Bien sûr que si. Tu es encore un gamin. Éteins ça tout de suite.

— J'suis pas obligé, a objecté Russell. Vous êtes pas ma mère. Vous ne pouvez pas me donner d'ordres.

J'ai composé le numéro de Diesel sur mon portable.

— À l'aide, ai-je hurlé quand il a décroché.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je fais du baby-sitting pour Charlène et j'ai perdu un gosse, deux autres surfent sur des sites porno et ça ne va pas le faire si je dois leur tirer dessus.

— Les gosses, c'est pas mon truc, a protesté Diesel.

— J'ai commandé de la pizza.

— Chérie, il va falloir que tu trouves mieux que de la pizza pour me convaincre.

— Bon, d'accord, tu peux dormir dans mon lit... mais tu restes de ton côté.

— Vendu.

Diesel et la pizza sont arrivés en même temps. Il a réglé le livreur et a amené les trois boîtes à l'intérieur. Il les a posées sur la table, en a ouvert une et a pris une part.

— Il y a un gosse assis à table, où sont les autres ? m'a demandé Diesel.

— Il y en a deux en haut qui refusent de descendre. Je ne trouve pas Junior.

Diesel n'a rien dit pendant un moment. Il s'est un peu tourné pour dresser un état des lieux. Il a mangé un bout de pizza et a ouvert une canette de limonade.

— Il est sous l'évier, a annoncé Diesel.

J'ai ouvert la porte de l'armoire sous l'évier et me suis retrouvée face à face avec le gamin.

— Tu veux de la pizza ?

— Je peux la manger ici ?

Je lui ai tendu un quartier de pizza sur une serviette en papier et j'ai refermé la porte.

— Je peux avoir une part ? a demandé Ralph.

— Ne te gêne pas, a répondu Diesel. Je vais chercher tes frères.

Ralph et moi nous sommes servis pendant que Diesel montait à l'étage. On a entendu de hurlements de gamins, suivi d'un long silence. Quelques minutes plus tard, Diesel a débarqué dans la cuisine en compagnie de Russell et d'Ernie. Il les tenait par le dos de leurs T-shirts et leurs pieds ne touchaient pas le sol.

Diesel les a posés sur le sol et a choisi une deuxième part de pizza.

— On dirait que je vais devoir rester ici un moment, a-t-il annoncé à Russell et Ernie. Autant tirer partis de la situation. Vous jouez au poker ? Vous avez de l'argent ?

Diesel, Russell, Ernie et Ralph étaient toujours à la table de la cuisine

quand Charlène est rentrée. Je regardais la télé, Junior était endormi sur le canapé à côté de moi.

— Comment ça s'est passé ? ai-je demandé à Charlène.

— Je crois que c'est la première fois en cinq ans que personne ne renverse de lait au cours du dîner. C'était étrange. Et il m'a embrassée en me disant au revoir sur le seuil. C'était bizarre aussi mais ça m'a plu. Il est vraiment gentil.

— C'est ton grand amour ?

— C'est trop tôt pour le dire mais il a du potentiel. Il m'a invité à dîner chez lui demain soir, avec tous les enfants.

Diesel est sorti de la cuisine.

— Vous arrivez juste à temps, a-t-il annoncé à Charlène. On jouait au poker avec des jetons en pepperonis et on vient de tomber à court de munitions.

Ralph était derrière Diesel.

— Il a remporté tous les pepperonis, puis il les a mangés.

J'ai regardé Diesel en levant un sourcil.

— Je joue bien aux cartes, s'est-il excusé.

— Tu jouais avec des gamins !

— Oui, mais ils trichent.

— Il a dit que s'il nous pinçait encore à tricher, il nous transformerait en crapauds. C'est pas possible, hein ?

— C'est quoi ton truc avec les crapauds ? ai-je demandé à Diesel.

— Une menace en l'air. Enfin, en quelque sorte.

J'ai enfilé ma veste et passé mon sac à l'épaule.

— Amusez-vous bien demain soir, ai-je lancé à Charlène. Donnez-moi de vos nouvelles.

Diesel m'a suivie et m'a raccompagnée jusqu'à ma voiture.

— Alors, quelles sont les nouvelles d'Annie ? lui ai-je demandé.

— Je ne la trouve toujours pas. Je ne trouve pas Bernie non plus. Et maintenant, je n'arrive pas à mettre la main sur Lou Delvina. Il a une maison à Cranberry mais sa femme y est seule en ce moment. Il manque une voiture dans le garage. Un de mes gars surveille les autres propriétés. Il n'est ni à son club ni à son bureau.

— Il n'est que neuf heures, il pourrait être à mille autres endroits.

— C'est vrai. Flash surveille sa maison.

Mon téléphone a sonné.

— Heureusement que tu décroches, a lancé Lula. Tu ne vas pas me croire ! Et ne raccroche pas parce que c'est le seul coup de fil auquel j'ai droit.

CHAPITRE 11

— Où es-tu ? ai-je demandé à Lula

— En taule. Tu connais un autre lieu où tu n'as droit qu'à un seul coup de fil ? Bref, faut que quelqu'un paie ma caution pour que je puisse sortir.

— Je vais devoir appeler Connie. Vinnie est en croisière de Saint-Valentin avec Lucille.

J'ai consulté ma montre.

— On est dimanche, il est neuf heures du soir. Connie devra demander à un juge de sortir de son pyjama pour fixer la caution. Qu'est-ce qu'on te reproche ?

— Destruction de propriété privée. Et torsion de la bite d'un imbécile. Ah oui, Tank est avec moi.

Tank était numéro deux dans l'entreprise de sécurité de Ranger. C'était le bras droit de Ranger et il veillait sur lui. Il était costaud et taciturne mais possédait une très grande matraque. De temps en temps, Lula arrivait à se le taper et, le lendemain matin, Tank ressemblait à un mort vivant. À ma connaissance, c'était la première fois qu'elle l'envoyait au trou.

— Tank et moi, on était dans un bar, m'a expliqué Lula, quand un connard bourré s'en est pris à Tank. Il lui a dit qu'il n'avait pas de cou, puis qu'il ressemblait à Shrek, sauf qu'il n'était pas vert. J'en avais vraiment ras-le-bol parce que, d'accord, c'est la vérité mais je n'aimais pas l'attitude du mec, tu vois ce que j'veux dire ? Quand il a commencé à me traiter de grosse poule de Shrek... je l'ai frappé. Tout est parti en couilles après ça.

J'ai raccroché. Diesel souriait à côté de moi.

— Ranger va être furax. Il se donne beaucoup de mal pour garder profil bas. Il soigne sa réputation.

— Tu connais Ranger ?

— De loin.

J'ai appelé Connie et je lui ai raconté les déboires de Lula et Tank.

— Tu peux les faire sortir ?

— Probablement. Je vais devoir donner quelques coups de fil. Je te rappelle.

Diesel et moi sommes montés dans ma voiture. J'ai mis le chauffage à fond et Diesel a ouvert sa fenêtre.

— Comment est-ce que tu connais Ranger ?

Diesel a haussé les épaules.

— Juste des histoires que j'ai entendues d'une oreille distraite. Si j'ai bien compris, Connie va graisser la patte d'un juge ?

— C'est une petite communauté, ici. On essaie de se comporter en gens civilisés. On se parle, on règle les affaires. Connie va demander une faveur à quelqu'un qui lui en doit une.

Diesel était détendu en apparence mais je savais que sa priorité était de retrouver Annie et que ça le préoccupait.

— Tu te tracasses pour Annie. Je t'empêche peut-être de faire ton boulot.

— J'ai mis des trucs en route. Quand je recevrai le coup de fil que j'attends, je devrai filer. D'ici là, je suis tout à toi.

Connie m'a rappelée.

— La machine est lancée. Je vais chercher les papiers, je te retrouve au guichet dans une demi-heure. Je suppose que Lula et Tank sont détenus au poste.

— Ouai. Tout juste.

Je me suis tournée vers Diesel.

— Ça va pendre pas mal de temps. Ça te dérangerait d'aller chercher Bob chez mes parents et de le ramener chez moi ?

— Pas de problème. Appelle-moi si tu as des emmerdes.

Le poste de police de Trenton est un bunker en brique rouge situé dans un quartier de la ville plutôt mal famé, ce qui explique que les voitures de police soient enfermées dans un parking entouré de barbelés. Malheureusement, Connie et moi n'avions pas droit au parking sécurisé, nous avons été obligées de nous garer dans la rue, qui servait de supermarché aux voleurs de bagnoles spécialisés dans la revente de pièces détachées. Connie est arrivée à bord d'une Coccinelle pourrave qu'elle réserve à ce type de déplacements. J'ai sorti de la boîte à gants deux fausses antennes et une grande croix incrustée de faux diamants. J'ai suspendu la croix au rétroviseur et j'ai collé les antennes sur la galerie de ma Ford. À condition de ne pas y regarder de trop près, ma voiture passait pour une bagnole de dealer qui n'hésiterait pas à faire la peau à celui qui oserait toucher sa caisse.

Les heures de bureau étaient révolues depuis longtemps, nous avons dû sonner pour qu'on nous fasse entrer. Connie était déjà en train de signer la décharge quand je suis arrivée. Le poste de police était calme. Trop tard pour les enragés des heures de pointe et trop tôt pour la violence domestique liée à l'excès d'alcool. Un seul pauvre type qui devait appartenir à un gang était enchaîné à une chaise vissée au sol. À en juger par la quantité de morve sur sa chemise, il avait reçu une bonne dose de spray au poivre.

Mon copain Eddie Gazarra était de service derrière le bureau.

— Désolé pour Lula et Tank, m'a-t-il annoncé. Je n'étais pas là quand on les a embarqués, sinon je t'aurais appelée directement. C'est un petit nouveau qui n'a rien dans le crâne qui a traîné leurs fesses jusqu'ici et on n'a rien pu faire une fois qu'ils étaient coffrés.

— C'est rien. On va les libérer sous caution.

Gazarra s'est éloigné vers la cellule et a ramené Lula et Tank.

— Y a pas de justice dans ce monde, a geint Lula. Et le sale type qui m'a traitée de grosse pute n'est même pas là.

— Il est à l'hosto, on essaie de retirer ses couilles de ses narines, lui a expliqué Gazarra. Il sera poursuivi dès qu'il pourra marcher sans cracher du sang.

— Et moi ? a repris Lula. J'ai une griffe sur le bras et je vais avoir un bleu en plus. Et ça, c'est un nouveau pull, on m'a tirée par là et, maintenant, il y a un trou dedans.

Tank ne disait rien. Il a récupéré sa ceinture, ses lacets et le contenu de ses poches dans un sac en plastique... portefeuille, clés, monnaie.

— J'ai encore une mauvaise nouvelle, a ajouté Gazarra. Ils ont embarqué et mis à la fourrière une Firebird rouge qui était garée illégalement sur une place handicapés devant le bar.

— C'est mon bébé ! a gémi Lula. Et elle n'était pas garée illégalement. Y avait cinq centimètres qui dépassaient de la ligne. Seulement cinq centimètres sur cette putain de place handicapés.

Gazarra m'a tendu un morceau de papier.

— Voilà l'adresse de la fourrière et le reçu de la voiture. Si tu veux un conseil, allez la rechercher demain matin parce que ta copine est probablement bien au-delà de la limite d'alcool. Avec la chance qu'elle a, elle va se faire ramener ici pour conduite en état d'ivresse.

Nous sommes sortis du poste de police, contents de retrouver les deux voitures intactes. Connie a filé, elle espérait rentrer à temps pour sa série télé. J'ai embarqué Tank et Lula dans mon Escape.

— Et toi ? ai-je demandé à Tank. Tu es venu en voiture au bar ?

Tank m'a regardée sans répondre.

Je n'ai pas pu retenir un sourire.

— Tu es venu avec un véhicule de la société de Ranger, je parie.

Tank a hoché la tête.

— Ranger va me tuer ?

— Il n'est pas obligé de le savoir.

— Ranger sait tout, m'a lancé Tank.

Il a soutenu mon regard :

— Absolument tout.

Oh oh.

— C'est quel bar que vous avez trashé ?

— Sly Dog, m'a répondu Tank. La voiture est garée dans le parking d'à côté.

Sly Dog servait d'abreuvoir aux gens qui allaient ou revenaient d'événements organisés à la Sovereign Bank Arena. La clientèle du bar variait en fonction de l'événement et je n'avais pas la moindre idée de ce qui était organisé ce soir-là à l'Arena. Ça aurait pu aussi bien être un concert de rock, qu'un match de hockey ou un show de monster trucks. Le stade était situé

juste à la sortie du Bourg, à quelques centaines de mètres de l'appart de Lula.

J'ai emprunté Perry Street jusqu'à Broad Street et j'ai traversé le centre-ville pour déboucher derrière le stade, près du bar. Je me suis rangée sur le parking, derrière le SUV noir de la société Rangeman.

Lula était sur le siège passager et Tank à l'arrière. J'ai jeté un regard en coin à Lula.

— C'est quoi ton plan ?

— Hé, Shrek, a crié Lula à Tank, c'est quoi le plan ?

— Je pense que je ferais mieux de te ramener chez toi.

— Ouais, ce serait galant. On devrait s'arrêter dans un magasin de nuit en route. Je ne voudrais pas qu'on tombe à court de... tu vois, enfin de quoi que ce soit.

J'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. Nos regards se sont croisés et il m'a souri.

Il était onze heures quand je suis rentrée chez moi. Toutes les lumières étaient éteintes dans mon appartement, à l'exception d'une lampe dans la salle de bains, qui diffusait de la lumière dans la chambre. Diesel et Bob étaient endormis dans le lit, l'un à côté de l'autre. Diesel était nu jusqu'au plus loin que je puisse voir, un bras passé autour de Bob.

J'ai filé dans la salle de bains pour enfiler un T-shirt et un caleçon américain. Sur la pointe des pieds, je me suis dirigée vers le lit et me suis glissée à côté de Bob.

— Tout s'est arrangé ? m'a demandé Diesel.

Sa voix paraissait douce dans l'obscurité.

— Ouais, on a payé la caution et ils sont repartis ensemble. C'est bizarre à dire mais c'était... sympa. Je crois qu'ils s'aiment bien.

— Ils ont de la chance.

— Il y a quelqu'un comme ça pour toi ? Quelqu'un que tu aimes vraiment bien ?

— En ce moment, je t'aime vraiment bien. Et je t'aimerais encore plus si tu échangeais de place avec Bob.

— Pas question.

— Qui n'essaie rien n'a rien.

À une heure du matin, le portable de Diesel a sonné. Le temps que je me réveille et que je reprenne conscience, Diesel était en pleine conversation avec son interlocuteur.

— Ne le perds pas, insistait-il. Prends une deuxième équipe si nécessaire et appelle-moi s'il bouge.

J'étais à moitié assise, en appui sur un coude.

— Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé à Diesel quand il a reposé son portable sur la table de nuit.

— Lou Delvina vient d'arriver. Il s'est garé dans l'allée et il s'est gratté non-stop depuis sa voiture jusqu'à chez lui. Flash dit qu'il l'a bien vu, par la fenêtre de la cuisine, et qu'il est couvert d'urticaire.

— C'est Bernie !

— Ouais, on dirait. Je ne sais pas quel lien les unit mais il ne doit pas être amical si Delvina se gratte.

Bob avait quitté le lit pendant mon sommeil et un grand espace vide me séparait à présent de Diesel.

Il a tapoté le matelas :

— Tu pourrais venir ici.

— Non merci.

— C'est chaud et accueillant.

— J'ai assez chaud.

— Je pourrais te réchauffer encore plus.

— Putain, tu ne laisses jamais tomber.

— C'est une de mes plus grandes qualités.

Le soleil brillait quand j'ai ouvert un œil. Diesel était debout, à côté du lit. Il était douché, rasé et portait une chemise propre.

— D'où sort cette chemise ?

— Flash m'a apporté des vêtements ce matin.

— Et où est-ce que Flash a trouvé les vêtements ?

— Je ne sais pas, je ne lui ai pas demandé.

— Et tu t'es rasé. En quel honneur ?

— C'est la Saint-Valentin. Je voulais être prêt, au cas où tu déciderais enfin à te montrer romantique avec moi.

La Saint-Valentin ! Comment avais-je pu oublier ! Je me suis extirpée du lit et j'ai regardé le réveil. Neuf heures ! J'ai soupiré.

— La nuit n'a pas été bonne ? m'a demandé Diesel.

— J'ai pas envie d'en parler.

— J'aurais pu la rendre agréable.

Je lui ai jeté un regard noir :

— J'ai dit que j'avais pas envie d'en parler. Je suis à cran. Laisse-moi respirer. Et puis arrête de sourire et d'exhiber ces foutues fossettes !

Il m'a tendu une tasse de café bien chaud.

— J'essaie juste de faire circuler ton sang. Il y a du nouveau. Lou Delvina a quitté sa maison il y a dix minutes. Flash le suit. Je vais le rejoindre. Tu veux venir avec moi ?

— Non. Oui.

Diesel m'a observée, les mains sur les hanches.

— Oui, ai-je répété. Donne-moi juste une minute.

— Je peux t'accorder quarante secondes.

J'ai ramassé des vêtements qui traînaient par terre et j'ai couru dans la salle de bains. Je me suis habillée et suis ressortie en un temps record, avec une brosse à cheveux en main. J'ai attrapé une casquette sur la commode et glissé mes pieds dans des bottes. Diesel m'a aidée à enfiler ma veste, tendu une nouvelle tasse de café et nous sommes sortis de l'appartement en direction de l'ascenseur.

— Bob ! me suis-je exclamée. Et Bob ?

— Je l'ai promené et je l'ai nourri. Il va bien. Il dort sous un rayon de soleil, dans la salle à manger.

Diesel s'est mis au volant de la Corvette. Il a quitté le parking et s'est dirigé sur l'avenue Hamilton en direction de l'ouest pour prendre la nationale. Il a emprunté le pont Warren vers la Pennsylvanie. Un panneau annonçait fièrement : « Trenton product – le monde est séduit ». Je n'avais pas la moindre idée de ce que ça voulait dire.

— Comment sais-tu où nous allons ? ai-je demandé à Diesel.

— Je sens Flash devant moi. Je suis connecté à certaines personnes. Flash en fait partie. Je n'arrive pas toujours à être connecté à lui mais aujourd'hui, le lien est fort. Probablement parce qu'il est excité par la filature.

— Est-ce que tu peux te connecter à moi ?

— Parfois.

— Alors tu n'as pas placé de mouchard sur ma voiture ?

— Non, j'ai pas mis de mouchard sous ta bagnole. Je l'ai caché dans ton sac. Les GPS fonctionnent bien mieux que ces merdes. Sauf en cas de pluie. J'ai vraiment des problèmes dans ce cas-là. Rien ne fonctionne sous la pluie.

Nous avons quitté la nationale et nous nous sommes dirigés vers Yardley, au nord. La circulation n'était pas trop dense. Quand Diesel est arrivé dans Yardley, il s'est garé sur le bas-côté de la route.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai perdu Flash. J'ai l'impression qu'il est derrière nous.

Diesel a formé un numéro sur son téléphone portable.

— Je t'ai perdu.

Il s'est retourné dans son siège et a regardé par la vitre arrière.

— Oui, je vois le panneau. Ramène-moi deux donuts allongés et du café.

Diesel m'a regardée :

— Ils se sont tous arrêtés pour prendre des beignets. Tu veux quelque chose ?

— La même chose que toi.

— Finalement, ça fera quatre donuts allongés et deux cafés, a complété Diesel à l'attention de Flash.

Cinq minutes plus tard, la Corvette s'est à nouveau insérée dans la circulation.

— Il est là. C'est Flash dans la Honda Civic devant nous. Deux voitures devant, il y a une Lincoln noire avec des plaques du New Jersey. J'imagine que c'est notre homme, Delvina.

Nous avons suivi Flash et Delvina pendant dix minutes, en empruntant une route bordée de maisons qui suivait le tracé du fleuve Delaware. Les grandes bâtisses anciennes installées sur des parcelles en partie boisées cédaient parfois la place à de petits pavillons d'été. Nous avons vu la Lincoln noire tourner dans une allée du côté du fleuve et disparaître derrière une haie d'un mètre quatre-vingts qui masquait une propriété. Flash a ralenti et s'est

garé sur le bas-côté devant la propriété suivante. Nous nous sommes arrêtés derrière lui et avons quitté la Corvette. Flash s'est avancé vers nous avec le café et les donuts.

— Je crois que vous ne vous êtes jamais rencontrés. Flash, Stéphanie. Stéphanie, Flash.

Il devait mesurer un mètre cinquante-cinq. Ses cheveux roux étaient dressés en l'air et il portait plusieurs petits diamants incrustés dans chaque oreille. Il était mince et on aurait pu le prendre pour un lycéen même si, en regardant de plus près, on devinait quelques rides naissantes autour de ses yeux. Il portait un jean, des baskets et une veste de ski avec des pass de remonte-pentes encore accrochés à la fermeture éclair. Je le soupçonnais d'être fan de snowboard.

J'ai pris un donut et un café et je me suis dit que la scène aurait été très agréable s'il s'était agi d'une simple rencontre entre potes. Nous sommes restés un moment, à boire et manger, en attendant de voir si la Lincoln déposait ou venait chercher quelqu'un. Un quart d'heure s'est écoulé.

Diesel a terminé son café et placé son gobelet dans le sac de donuts, désormais vide.

— Il est temps d'aller bosser.

Flash a froissé son gobelet et l'a glissé dans le même sac. J'ai jeté le reste de mon café et j'ai ajouté mon gobelet aux autres.

— Il y avait deux types dans la Lincoln, nous a expliqué Flash. Delvina et un chauffeur. Delvina est rentré chez lui hier avec sa bagnole, qu'il a rangée dans le garage. Ce matin, la Lincoln est venue le chercher. Le chauffeur a la dégaine d'un homme de main de la mafia, sur le retour.

— Ce serait mieux si nous pouvions intervenir dans l'obscurité, a déploré Diesel, mais j'ai pas envie d'attendre aussi longtemps.

Nous étions devant la maison des voisins de Delvina. C'était une grande bâtisse coloniale avec un toit en bardeaux et un bardage en cèdre. Il n'y avait ni grille ni haie pour cacher le bâtiment. Aucune lumière n'était visible à l'intérieur. La fine couche de neige qui recouvrait l'allée était intacte. Pas de traces de pneus. Le seuil n'avait été ni salé ni dégagé. Il était clair que la maison n'était pas habitée en cette période de l'année. Un bosquet, d'un peu moins de cent mètres de large, séparait les deux domaines.

— Il n'y a personne dans cette résidence, ai-je décrété. On pourrait avancer discrètement derrière les arbres pour aller jeter un œil.

Diesel a fermé la Corvette à distance et nous avons pénétré sur la propriété du voisin jusqu'à apercevoir la maison de Delvina à travers la végétation. Nous avons pénétré dans les bois pour mieux voir, en veillant à rester dissimulés derrière les broussailles persistantes.

La maison de Delvina était imposante, même si elle ne possédait qu'un seul étage. Ce n'étaient pas les cachettes qui manquaient dans une bâtisse pareille. Elle était dotée d'un garage quatre places mais la Lincoln était arrêtée dans l'allée circulaire, devant la porte d'entrée. Sur le pignon qui nous faisait

face, les ouvertures n'étaient pas nombreuses. Une petite fenêtre à l'étage, une autre au rez-de-chaussée. Sans doute des toilettes. De grands volets intérieurs étaient fermés. Il y avait encore une fenêtre à l'étage, masquée par un rideau. Une chambre, probablement. Une grande bande de gazon gelé nous séparait de la maison.

— Il faudrait qu'on voie ce qui se passe à l'intérieur, a chuchoté Diesel. Il faut qu'on sache combien ils sont.

— Pas de souci, a rétorqué Flash, plein d'entrain. C'est une mission pour Flashman.

Il a traversé le gazon en courant et s'est collé contre la maison pour écouter ce qui passait à l'intérieur.

— La vitesse, c'est son truc d'Indescriptible ? ai-je demandé à Diesel.

— Autant que je sache, ce n'est pas un Indescriptible. Il court juste très vite.

Flash avançait le long de la maison à pas de loups, s'arrêtant de temps en temps pour écouter ou regarder par une fenêtre. Il a tourné un coin et disparu. Nous l'avons attendu sans bouger. Cinq minutes ont passé et ma patience a commencé à s'user.

— Relax, m'a recommandé Diesel. Il va bien.

Quelques minutes plus tard, Flash a réapparu et couru vers nous.

— Delvina et son chauffeur sont bien là. Ils sont tous les deux couverts d'urticaire. Ils se sont enduits d'une crème blanche mais, visiblement, ça ne les soulage pas. Annie est là également. Elle a l'air de bien se porter, sauf qu'elle est couverte d'urticaire aussi. Une longue chaîne relie sa cheville à un truc dans une autre pièce. Peut-être bien les chiottes mais de mon poste d'observation, je ne pouvais pas en être sûr. Ils sont tous trois à l'arrière de la maison, dans une salle à manger qui fait partie de la cuisine. Et un autre type est enchaîné. J'imagine que c'est Bernie. Je ne l'ai jamais vu en vrai mais, d'après sa photo, ça pourrait être lui. Je n'ai pas pu apercevoir sa tache de naissance parce qu'il est couvert d'urticaire lui aussi et que son visage est enduit de crème blanche.

— C'est bizarre, a observé Diesel, pourquoi est-ce que Bernie se donnerait de l'urticaire ?

— Je ne sais pas, a répondu Flash, mais ils ne sont pas contents. Ils parlent tous en même temps, ils agitent les mains et ils se grattent.

— Il y a quelqu'un d'autre dans la maison ? a demandé Diesel.

— Pas d'après ce que j'ai vu.

— Il faut que je pénètre là-dedans pour faire sortir Annie et Bernie, a décidé Diesel. Je n'ai pas envie de foncer en mode commando et de risquer que quelqu'un soit blessé. Il faut créer une diversion.

Je comprenais soudain pourquoi il avait tenu à ce que je les accompagne.

— Je suppose que c'est moi qui doit m'y coller, ai-je grimacé.

Diesel m'a tendu les clés de la Corvette.

— Fais-leur le coup de la demoiselle en détresse. Si tu les attire vers

l'avant de la maison, on pourra entrer par-dérrière.

J'ai couru jusqu'à la Corvette et je me suis mise au volant. J'ai attendu qu'il n'y ait plus de voiture en vue, j'ai dépassé la Honda Civic et j'ai pris un tournant serré pour pénétrer dans l'allée de Delvina. La propriété n'était pas fermée par une grille mais ceinturée d'une haute haie, joliment taillée, qui s'achevait en deux imposantes colonnes végétales de chaque côté de l'entrée. Il fallait un bon jardinier et une grande échelle pour entretenir un portail pareil. J'ai volontairement fait déraper la voiture pour qu'elle vienne s'encastrier dans la colonne de droite et que le train arrière déborde dans le jardin. Je me suis débattue avec l'airbag et me suis glissée hors de la Corvette légèrement emboutie.

J'ai pris une expression que j'espérais hébétée et ai remonté l'allée en direction de la maison. J'étais à mi-chemin quand la porte s'est ouverte et que le chauffeur de Delvina m'a dévisagée.

— C'est quoi ce bordel ?

J'ai fait trembler ma lèvre inférieure du mieux que je pouvais, je me suis mise à penser à des choses tristes, comme du gibier écrasé au bord de la route ou des gâteaux d'anniversaire que personne ne vient chercher à la pâtisserie, et j'ai réussi à faire couler une sorte de larme sur ma joue. La larme était difficile à faire sortir mais le tremblement ne me posait pas de problème. Il partait spontanément de mes genoux et remontait tout seul. Pendant presque toute ma vie, j'avais entendu des histoires sur Lou Delvina et aucune d'elles ne finissait bien.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé. Ma voiture a dérapé tout à coup et j'... j'... j'ai embouti votre haie.

Delvina est apparu derrière son chauffeur et mon cœur a tressailli d'un coup.

— Putain, qu'est-ce qui est arrivé à ma haie ? a gueulé Delvina.

— Elle a perdu le contrôle et l'a emboutie, a expliqué le chauffeur.

— Putain de bordel. Vous imaginez le temps que ça prend pour faire pousser une haie de cette taille ?

— Je suis vraiment désolée, j'ai dû glisser sur une plaque de verglas.

Delvina arpentait son allée à toute allure en balançant les bras, la tête en avant. C'était un petit pot à tabac de soixante ans aux jambes arquées avec des cheveux noirs épais et des sourcils noirs aussi touffus que des chenilles. J'avais du mal à déterminer la couleur normale de son teint parce qu'il était couvert d'urticaire rouge et que, sous la couche de pommade blanche, sa peau paraissait violette.

— J'y crois pas, putain ! a fulminé Delvina. Il ne manquait plus que ça ! Cette semaine, je n'ai eu que des emmerdes.

Il est passé devant moi comme une furie pour examiner sa haie.

— Oh, putain, regardez ça ! Le tronc d'une des plantes est cassé. Il va y avoir un énorme trou en attendant que ça repousse.

J'avais plus ou moins arrêté de trembler car j'avais eu le temps

d'examiner les deux types avec attention : ils n'étaient pas armés. Ils cachaient peut-être un holster à la cheville mais ça ne me tracassait pas trop parce que j'avais déjà vu des flics essayer de dégainer leur flingue dissimulé sur le mollet, et je savais que ça déclenchait surtout des jurons et des sauts à cloche-pied. Le temps que Delvina dégage un flingue de sa cheville, je serais déjà loin sur la route, à détalier comme un lapin. En fait, j'étais en rogne parce que je m'étais donnée beaucoup de mal pour pleurer et que personne ne le remarquait. Merde, c'est pas tous les jours qu'on réussit un coup pareil.

Le chauffeur avait rejoint Delvina.

— Tu pourrais peut-être faire une transplantation ou quoi. Tu sais, comme une greffe.

— Ma femme va péter un câble. Sa réputation au club de jardinage est foutue si on n'arrive pas à régler ça.

Delvina a glissé la main sous sa chemise et jusqu'à l'avant de son pantalon.

— J'te jure, j'ai des boutons partout, il vaudrait mieux m'abattre.

— C'est ces connards à l'intérieur, a renchéri le chauffeur en se grattant les fesses. Ils nous ont jeté un sort. Moi je dis qu'on devrait les balancer dans le Delaware.

Delvina a regardé en direction de la maison.

— T'as peut-être raison. Ils me fatiguent de toute façon. Et je commence à me dire que cette bonne femme n'a pas ce qu'on veut.

Delvina et le chauffeur se sont dirigés alors vers la maison mais je n'avais encore reçu aucun signal de Diesel, pour m'avertir que la voie était libre.

— Hé, ai-je crié à Delvina, et ma voiture ?

— Quoi, votre voiture ? a-t-il répondu. Elle ne roule plus ? Elle ne m'a pas l'air en mauvais état.

— Vous avez un portable, non ? a renchéri le chauffeur. Appelez votre assurance, vous recevrez une nouvelle Corvette. Vous avez sûrement une assistance dépannage.

Le côté droit de la voiture était griffé et le phare avant droit était écrabouillé. Des morceaux de haie étaient coincés dans le déflecteur et sur le capot légèrement froissé. Je me suis installée au volant et j'ai fait ronfler le moteur.

Les mains sur les hanches, Delvina et son chauffeur m'ont examinée comme si j'étais une nouvelle poussée d'urticaire. Malgré le froid, ils étaient en bras de chemise. Ils n'étaient sans doute pas très emballés à l'idée de se pencher sur le capot mais deux machos résistent difficilement face à une pauvre écervelée qui maltraite une voiture. Si Flash avait embouti la haie, ils ne seraient même pas sortis de la maison, sauf sous la menace d'une arme. Je jouais quand même avec le feu : il ne faudrait pas longtemps pour qu'ils s'en rendent compte et qu'ils plongent sur leurs holsters à la cheville.

J'avais un œil sur Delvina et un autre derrière lui, sur le bosquet. Diesel

a fini par réapparaître en levant le pouce. Je lui ai adressé un petit signe de tête et j'ai poussé un soupir de soulagement.

— Vous avez raison, ai-je concédé à l'attention de Delvina. Je pense que ma voiture n'a rien. Je suis vraiment désolée pour votre haie.

J'ai reculé prudemment et j'ai changé de vitesse, j'ai quitté l'allée et je me suis engagée sur la route. J'avais les dents plantées dans ma lèvre inférieure et je retenais ma respiration. Des brindilles de la haie s'envolaient de la calandre et le pneu avant droit faisait un drôle de bruit mais j'ai continué à rouler jusqu'au premier virage.

CHAPITRE 12

Je me suis rangée sur la bande d'arrêt d'urgence et j'ai attendu. Quelques minutes plus tard, la Honda Civic bleue m'a rejointe. Diesel est sorti et a couru jusqu'à moi.

— Ça va ? m'a-t-il demandé.

— Oui. Annie et Bernie sont dans la Civic ?

Diesel a retiré des morceaux de haie des essuie-glaces.

— Oui. Elle roule encore cette voiture ?

— Le pneu du côté droit grince.

Diesel a vérifié et a sorti une longue branche de l'enjoliveur.

— Ce sera mieux comme ça. Pousse-toi, c'est moi qui conduis.

Je me suis glissée à la place du mort et Diesel a pris le volant. Il a roulé quelques centaines de mètres avant de faire demi-tour. Flash l'a imité. Diesel lui a fait signe de le dépasser et Flash a pris la tête. Nous avons roulé à toute allure devant la maison de Delvina puis jusqu'au pont qui nous ramenait dans le New Jersey.

— Delvina ne connaît certainement pas l'appart d'Annie, m'a confié Diesel. Je vais amener Annie et Bernie là-bas pour les garder en un seul endroit.

— C'est Bernie qui s'est donné de l'urticaire ?

— Apparemment, il a pété un câble et a infecté tout le monde autour de lui, y compris lui-même. Je n'ai pas eu l'occasion d'en apprendre beaucoup plus.

Nous avons traversé la ville, nous nous sommes garés dans un parking souterrain et avons pris l'ascenseur jusqu'à l'étage d'Annie. Diesel a ouvert la porte, je me suis retournée, j'ai regardé Flash et j'ai fait la grimace. Son visage commençait à se couvrir de boutons.

— Oh merde, s'est excusé Bernie. Je suis vraiment désolé, je ne le fais pas exprès, je vous le jure. L'urticaire s'échappe tout seul.

Flash s'est gratté le ventre.

— Ça s'étend partout, qu'est-ce que je fais ?

— Éloigne-toi de Bernie et essaie une crème à la cortisone, lui a conseillé Diesel.

Flash a traversé le couloir en courant et a appuyé sur le bouton de l'ascenseur.

Bernie a boitillé jusqu'à l'appartement d'Annie.

— J'ai des démangeaisons sur la plante des pieds, a-t-il expliqué à Diesel. J'en ai partout. Il faut que tu m'aides. Je ne veux plus jamais voir d'urticaire.

Je me tenais le plus loin possible de Bernie. J'étais dans le couloir qui menait à la chambre et j'observais les trois autres, debout dans le salon.

— Et Annie ? lui a demandé Diesel. Tu vas la laisser tranquille ?

— J'ai été enchaîné à elle pendant deux jours. Je ne veux plus jamais la voir non plus.

— Je pensais qu'on était devenus amis, s'est offusquée Annie.

Bernie s'est gratté le bras.

— Ouais, peut-être. Je ne sais pas. T'es sympa, je crois. Je ne sais pas. Je n'arrive plus à penser correctement. J'ai juste envie de me tremper dans un bain d'eau froide.

— J'ai parlé à Betty, ai-je expliqué à Bernie depuis le couloir. Elle aimerait rester avec vous mais elle a quelques exigences.

— Tout ce qu'elle voudra ! Oh non, regardez ça, j'ai un bouton sous mon ongle !

— Je vais te ramener chez toi et j'irai chercher de la crème apaisante, lui a promis Diesel, mais d'abord, tu dois me parler de Delvina. Comment est-il parvenu à vous capturer, Annie et toi ?

— C'était dingue. J'essayais de m'en prendre à Annie mais elle n'était plus chez elle, je ne parvenais pas à la retrouver. Du coup, j'ai pensé qu'elle avait peut-être laissé un indice derrière elle. Tu vois, genre une adresse écrite sur un bloc-notes. Dans les séries télé, c'est toujours comme ça qu'ils font. Mais quand je me suis introduit dans son appart, je suis tombé sur deux malfrats qui fouillaient les lieux de fond en comble. Je suis tellement bête que je me suis laissé cueillir.

— Delvina était le propriétaire du collier, nous a expliqué Annie. Il en a parlé avec son chauffeur, ça nous a permis de reconstituer les pièces du puzzle. Un numéro de compte était gravé sur la monture du collier. Delvina faisait l'objet d'un contrôle pour fraude fiscale et il ne voulait pas qu'on trouve le collier chez lui, c'est pour cela qu'il l'avait donné à sa maîtresse. Quand il s'est rendu compte qu'elle l'avait déposé chez un prêteur sur gages, il a failli avoir une attaque.

Annie s'est mise à se gratter le bras, puis s'est arrêtée en plein mouvement et a enfoncé ses mains dans ses poches.

— Il a vraiment failli récupérer le collier mais, pour une raison ou une autre, le prêteur sur gages a décidé de mettre en scène un faux vol à main armée et de me faire porter le chapeau. Du coup, Delvina s'est lancé à ma recherche.

— C'est vraiment pas de bol que je sois tombé sur eux, a repris Bernie. Ils n'ont pas trouvé le collier mais, comme je m'étais introduit dans sa maison, ils ont cru que j'avais un lien avec Annie. Ils ont fini par trouver son numéro dans le répertoire de mon portable. Un des gars de Delvina l'a appelée

en se faisant passer pour moi.

— Il avait le même genre de voix que toi, s'est excusée Annie. Il m'a dit qu'il avait un truc important à me confier. J'espérais que tu t'étais calmé et que tu avais envie de me parler. Je ne voulais pas laisser passer l'occasion.

— Annie ne voulait pas s'éloigner de l'appart, alors ils lui ont proposé de prendre un café dans une boutique pas loin. Quand elle est arrivée, ils l'ont enlevée, a complété Bernie.

— Pourquoi n'aviez-vous pas pris votre sac à main ? ai-je demandé à Annie.

— Je ne partais que pour quelques minutes. J'avais de l'argent et mes clés en poche. Je pensais avoir mon téléphone aussi mais il avait dû glisser de mon pantalon. Je ne pensais pas avoir besoin d'autre chose.

— Ils nous ont emmenés à la résidence secondaire de Delvina, au bord du fleuve, a poursuivi Bernie. C'était samedi soir. Ils nous ont enchaînés et j'ai pété un câble. Tout le monde s'est retrouvé couvert d'urticaire, moi compris. Puis Delvina et ses deux hommes de main se sont barrés. Je suppose qu'ils ne savaient pas trop comment réagir à cette histoire de démangeaisons. Puis, le lendemain matin, Delvina est revenu avec un autre type et a voulu nous interroger à propos du collier mais, chaque fois qu'ils s'approchaient, leur urticaire s'aggravait. Ils n'ont pas supporté cette épreuve très longtemps et ils sont partis. Heureusement, nous étions enchaînés aux toilettes et la chaîne était assez longue pour atteindre le frigo dans la cuisine. Ils sont revenus ce matin, puis vous nous avez libérés.

— Comment vont mes cinq derniers dossiers ? m'a demandé Annie. Ils vont tous passer une bonne Saint-Valentin ? Ils vont rencontrer l'amour de leur vie ?

— Pour l'amour de leur vie, je ne peux rien promettre mais je suis presque sûre qu'ils passeront tous une excellente Saint-Valentin. Sauf Albert Kloughn. Je ne me suis pas encore occupée de son cas.

— Oh là là, ça commence à devenir urgent.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai une piste.

J'ai regardé Bernie :

— Vous avez arrêté de vous gratter.

— Je suis trop fatigué pour me gratter.

Domage. Cela ne m'aurait pas dérangée de le conduire chez quelques connaissances pour qu'il distribue des poussées d'urticaire. Mon ex-mari, Dickie Orr, pour commencer et mon ennemie mortelle, Joyce Barnhardt.

— Je vais te ramener chez toi, près de ta femme, a annoncé Diesel à Bernie. Je te déposerai devant. Pour la suite, tu te débrouilles.

— Pas question, a objecté Annie. Tu vas t'arrêter dans un magasin pour que Bernie puisse acheter une carte et une boîte de chocolats pour la Saint-Valentin. Puis nous irons tous ensemble pour s'assurer que les choses s'arrangent entre Bernie et Betty.

Annie avait de bonnes intentions mais je commençais à me dire qu'elle

planait un peu.

— Hé, j'ai tout entendu, m'a signalé Diesel.

— Non ?

— Si.

— C'était une simple pensée !

— Et alors ?

— Il est presque midi, ai-je signalé à Annie et Diesel. Vous pouvez me déposer à mon appartement en allant chez Bernie. Il faut que je voie comment va Bob et que je récupère ma voiture. Après ça, je dois vérifier si Lula n'a pas besoin que je la dépose à la fourrière pour récupérer sa Firebird. Puis je voudrais prendre des nouvelles de Jeanine, Charlène et Larry Burlew. Enfin, surtout, j'ai une idée pour Kloughn et ma sœur. Mon idée, c'est de leur annoncer que je vais me marier et que j'ai besoin d'eux comme témoins. Je dirai la même chose à mes parents et ma grand-mère. Tout le monde se réunira dans la maison familiale. On fera venir un juge de paix et, à la dernière minute, Valérie et Albert Kloughn prendront ma place. Faut que je mente à tout le monde, sinon Kloughn aura vent de mon projet et prendra le premier vol pour Buenos Aires.

— C'est une idée de génie, a approuvé Annie. Je peux vous fournir le juge de paix et les papiers. J'ai de très bonnes relations pour ce genre de choses.

Diesel m'a regardée.

— Qui va être le faux fiancé ?

— Il faudra que ce soit toi. Je n'ai que toi sous la main aujourd'hui.

— J'ai droit à une nuit conjugale, alors.

— J'ai bien peur que non, ai-je répondu.

— On verra sur le moment, a corrigé Diesel.

— Nous avons beaucoup de choses à faire, est intervenue Annie. Nous devrions nous mettre en route. On peut prendre ma voiture. Nous ne rentrerons pas tous dans la Corvette de Diesel.

J'ai appelé Valérie dès que je suis rentrée chez moi.

— Je me marie cet après-midi. Je voudrais qu'Albert et toi soyez mes témoins.

— La vache ! Comme ça, sur un coup de tête ! Qui est-ce que tu épouses ?

— Diesel.

Silence.

— Allô ?

— Tu es sûre de vouloir l'épouser ?

— Ouais. Tu peux être présente ?

— Bien sûr. À quelle heure ?

— Quatre heures. Et je me marie à la maison.

— Maman est au courant ?

— Pas encore.

— Oh là là !

— On ne devrait peut-être rien lui dire, ai-je suggéré. On devrait peut-être juste débarquer.

— Ça me paraît une meilleure tactique. Si tu lui donnes quatre heures, elle va engager un traiteur et des musiciens, puis elle va remplir la maison de fleurs et de deux cents invités.

— C'est vrai. Je peux compter sur Albert et toi, hein ?

— Absolument. Tu es enceinte ?

— Heu, peut-être.

— Ça va être génial ! On aura nos bébés en même temps.

— Je n'ai pas dit que j'étais sûre.

— Je sais et je ne le dirai à personne. Motus et bouche cousue.

— Merci, Val.

Bob était dans la cuisine et me souriait.

— Efface cette expression débile de ton visage, lui ai-je ordonné. Tu ne trompes personne. Tu as mangé mes coussins et le rembourrage s'échappe de tous les côtés.

Un morceau d'ouate synthétique était d'ailleurs coincé dans ses babines. Je le lui ai enlevé et l'ai laissé tomber par terre.

— J'espère que mon plan va marcher, ai-je confié à Bob. L'alternative, c'est un Taser et ça ne le ferait pas trop dans l'album de mariage de Valérie.

J'ai promené Bob autour du bloc. Dès qu'il s'est vidé, nous avons roulé tous les deux jusqu'au bureau de cautionnement judiciaire.

Lula et Connie étaient serrées l'une contre l'autre quand je suis entrée.

— Regarde-moi cette monstrueuse boîte de chocolats que j'ai reçue, m'a lancé Lula en mastiquant un morceau de caramel. C'est un cadeau de mon chéri pour la Saint-Valentin. Ça va être la plus belle fête des amoureux de ma vie.

Elles avaient placé l'énorme boîte en forme de cœur rouge sur le bureau de Connie. Le couvercle était posé à côté et les petits compartiments étaient déjà à moitié vides.

— Tu ferais bien d'en prendre un avant qu'ils ne soient tous partis, m'a conseillé Connie. C'est notre déjeuner.

— Quel chéri t'a envoyé ça ? ai-je demandé à Lula.

— Mon grand chéri. Et puis, de toute façon, je n'ai plus qu'un seul chéri maintenant. C'est mon grand bébé d'amour brûlant géant. Tu ne crois pas que Ranger va vraiment le tuer, si ?

— Ranger et Tank sont comme des frères, lui ai-je assuré.

— Oui, mais tu te souviens, dans *Le Parrain*, ils dégomment le pauvre Fredo.

— Ranger ne fera pas de mal à Tank.

Je soupçonnais qu'en secret, Ranger trouverait cette histoire de prison plutôt amusante.

— C'est quoi le programme, aujourd'hui ? a voulu savoir Lula.

— Je vais prendre des nouvelles de Jeanine, Charlène et Larry Burlew. Tu veux m'accompagner ?

— Putain, oui. J'ai besoin de prendre l'air après avoir englouti toutes ces sucreries. J'ai le mal de mer. C'est quoi cet horrible bouton rouge que t'as en plein milieu du front ? T'arrête pas de le gratter. Et t'en as un autre sur la joue.

J'ai couru dans les toilettes et je me suis regardée dans le miroir. J'avais de l'urticaire. Merde. Double merde.

Première étape : la pharmacie pour acheter de la crème. Deuxième arrêt : la DMV. Charlène était derrière le comptoir, tout sourire. Elle nous a fait signe en nous voyant arriver et nous avons dépassé toute la queue pour rejoindre le comptoir.

— Excusez-nous, a lancé Lula à une bande de grincheux. Nous dirigeons la patrouille de Cupidon. Et vous feriez mieux de changer d'attitude sinon Cupidon ne s'occupera pas de vous cette année.

— Je veux encore vous remercier d'avoir gardé les enfants, s'est écriée Charlène.

— Pas de problème. Je suis juste venue voir si tout allait bien.

— Plus que bien, a-t-elle renchéri. Mais qu'est-ce que vous avez au visage ?

— Tu vois, c'est super, a résumé Lula en sortant du bâtiment. Ça ne te fait pas chaud au cœur ? Je t'ai dit qu'il y avait de l'amour dans l'air.

Étape suivante, la boucherie de Larry Burlew.

Comme il servait un client, Lula et moi nous sommes mises sur le côté. J'ai regardé en face, vers la boutique de café et Jet m'a fait signe. Elle m'a souri en levant le pouce. J'ai levé le pouce en retour.

Le client est parti et je me suis avancée.

— Alors ce dîner ? ai-je demandé à Burlew.

— C'était merveilleux. La viande était à point. On l'a servie avec des jeunes carottes et des pommes de terre nouvelles. Et hier soir, on a préparé un carré d'agneau, il était sensationnel.

— Ouais, mais est-ce que vous avez eu ce que vous vouliez ? est intervenue Lula.

— Bien sûr, on en avait même trop. Il y avait des restes.

Lula m'a regardée.

— Va falloir que Diesel lui parle en tête à tête

— J'ai réservé dans un restaurant ce soir pour Jet et moi, a poursuivi Burlew. C'est la Saint-Valentin.

Il m'a examinée de plus près.

— Vous avez de l'urticaire ? Vous savez, en général, c'est une réaction allergique à quelque chose. Vous avez mangé des fruits de mer récemment ?

— Passez une merveilleuse soirée, lui ai-je répondu en faisant un effort surhumain pour ne pas gratter les boutons sur mon front. Appelez-moi si vous avez encore besoin d'aide.

— C'est vraiment un gros chou à la crème, a décrété Lula en s'installant

dans l'Escape. Cette Jet a de la chance. C'est pas tous les jours qu'une nana se dégote un mec qui s'y connaît si bien en viande.

Je me suis regardée dans le rétroviseur et j'ai appliqué une nouvelle couche de crème apaisante sur mon visage.

Nous étions un jour de semaine. Jeanine devait être à l'usine de boutons et on ne pourrait pas la voir. J'ai donc tenté de l'appeler sur son portable.

— Ouais ? a répondu Jeanine.

— C'est Stéphanie Plum. Je vous appelle juste pour voir si tout va bien. Pourquoi est-ce que je n'entends pas de machines en bruit de fond ?

— Je suis chez moi avec la pire gueule de bois de l'histoire de l'univers.

— Comment est-ce que ça s'est passé, hier soir ?

— Je crois que ça s'est bien passé. Je ne me souviens pas de tout mais il était encore là quand je me suis réveillée ce matin. C'est vraiment bon signe, non ?

— Oui, très bon !

— En fin de compte, il n'était pas puceau, mais il n'avait pas beaucoup d'expérience non plus, alors on a regardé le film ensemble et on a essayé quelques trucs puis je crois qu'on s'est endormis. Enfin, bref, il m'a envoyé des fleurs ce matin et on se revoit ce soir.

— Mais c'est formidable, Jeanine. Je suis vraiment contente pour vous.

— Ouais, je suis contente aussi mais faut que je vous laisse, je sens que je dois vomir.

— Bob aurait besoin d'une grande portion de frites pour célébrer ces effusions de romantisme, a suggéré Lula. Il a été très sage là derrière et il a l'air affamé.

— Bob a mangé des coussins ce matin.

— Bon, d'accord, c'est moi qui ai besoin de frites. Il me faut des féculents et de la graisse pour équilibrer le chocolat.

Je me suis arrêtée à la fenêtre du drive chez Cluck-in-a-Bucket et j'ai commandé un monstrueux seau de frites, des limonades et un cheeseburger pour Bob. Je me suis garée sur le parking et j'ai lancé son hamburger à Bob.

Diesel s'est arrêté à côté de ma voiture, est sorti de sa Corvette et s'est penché par ma vitre ouverte.

— Oh putain, c'est de l'urticaire que tu as sur le front ? C'est énorme.

— Et toi, t'en as ?

— Non, mon système immunitaire est très résistant.

— Il est doué, a observé Lula. Il t'a retrouvée sans t'appeler. C'est un peu comme un Ranger blanc.

— Il m'a collé un mouchard, ai-je expliqué.

— Quoi, tu veux dire un gadget à la James Bond ? Comme quand il reçoit son équipement de Monsieur Alphabet. C'est comment encore ? M ? Q ? Z ?

— C'est un Indescriptible qui fabrique tes mouchards ? ai-je demandé à Diesel.

— Non, j'ai acheté cette petite merveille sur Internet. Sur eBay, précisément. C'était une affaire : le type qui me l'a vendu ne s'en était servi qu'une fois, quand il pensait que sa femme le trompait. Je voulais te dire qu'Annie a tout arrangé. Le juge de paix arrivera chez tes parents à quatre heures piles.

Lula a arrêté de manger ses frites.

— Quoi ? a-t-elle explosé, pleine d'enthousiasme.

— C'est une longue histoire, l'ai-je calmée. La version courte, c'est que Diesel et moi allons faire semblant de nous marier pour obliger Kloughn à épouser Valérie.

— Morelli est au courant ?

— C'est pour du faux.

— Je ne te demande même pas si Ranger est au parfum. Le pauvre Diesel serait mort si Ranger savait.

J'ai regardé Diesel.

— Peut-être, a-t-il répondu, mais c'est peu probable. C'est difficile de me tuer. Dis, je ne dois pas m'habiller chic pour la cérémonie, si ?

— Z'avez intérêt à m'inviter, nous a prévenus Lula. Je serais vraiment furax si vous vous mariez sans m'inviter. Et Steph, si tu tiens à ton boulot, t'as intérêt à inviter Connie.

— Ce n'est pas un vrai mariage, lui ai-je rappelé.

— J'en ai rien à foutre. Faux, vrai, c'est un mariage. Y aura une pièce montée ?

— Non, pas de pièce montée.

— Un mariage de radins !

— Elle a raison, ai-je dit à l'attention de Diesel. On devrait acheter un gâteau.

— Bon, je vois que je vais devoir m'occuper de ça, a décrété Lula. Voilà ce qu'on va faire. Dépose-moi au bureau, je vais aller chercher Connie et on ira acheter une pièce montée. Puis Diesel, Bob et toi vous pourrez allez accueillir les invités parce qu'il est presque quatre heures.

— Il n'y a pas d'invités, ai-je insisté. C'est un mariage en famille.

— Peu importe, a repris Lula. On se met en branle.

— Comment ça s'est passé avec Bernie ? ai-je demandé à Diesel, sur le trajet vers la maison de mes parents.

— Il s'est remis avec Betty. Pour un certain temps, du moins. Et il a perdu son pouvoir de refiler de l'urticaire aux gens. Une fois que nous aurons marié Kloughn, tout sera réglé et Annie sera à toi.

— Les poursuites seront probablement abandonnées le temps que je livre Annie. Sinon, je m'arrangerai pour qu'elle soit immédiatement libérée sous caution et qu'elle ne fasse pas de prison.

— C'est sympa. Elle plane peut-être un peu mais elle est gentille.

CHAPITRE 13

— Ça c'est une surprise, a souri ma mère quand Diesel, Bob et moi avons franchi la porte. Vous restez pour dîner ?

Elle a écarquillé les yeux.

— Qu'est-ce que tu as sur le front ?

— C'est de l'urticaire et nous sommes juste venus dire bonjour.

— Ce n'est pas possible, a objecté ma mère. Tu n'en as jamais eu. Mamie est arrivée de la cuisine.

— Regardez-moi ça, c'est le grand type ! Quelle bonne surprise !

— Merci, lui a répondu Diesel.

Je lui ai décoché un coup de coude.

— Elle parlait de Bob.

Une portière de voiture a claqué derrière nous et Mary Alice a galopé jusqu'à la maison. Elle était suivie par Angie, Albert et Valérie, qui portait le bébé. Ils étaient tous sur leur trente-et-un.

— Mon Dieu, s'est étonnée ma mère, que se passe-t-il ?

— Tu lui as expliqué ? m'a demandé Valérie.

— Non, je viens d'arriver.

— Hé ben, dis-lui, m'a ordonné Valérie. C'est tellement grisant !

Le carillon de la porte a retenti. C'était Annie avec le juge de paix.

— Oh, ma pauvre, a commenté Annie en voyant mon front.

Annie avait de l'urticaire de la tête aux pieds mais il se résorbait peu à peu. Elle était uniformément couverte de crème blanche et de maquillage.

Mon père regardait la télévision dans le salon. Il a monté le son et s'est enfoncé dans son fauteuil.

J'ai regardé Diesel. Il se tenait un peu en retrait et souriait.

— Vas-y, chérie, m'a-t-il encouragée. Dis-leur la bonne nouvelle.

— J'y arrive, ai-je répondu.

Sans le vouloir, j'ai produit un drôle de bruit d'étrangement.

— Gloups.

— J'ai rien trouvé de mieux, m'a chuchoté Diesel. Je mens très mal.

Ma mère a inspiré à fond.

— Tu es enceinte, a-t-elle jubilé.

— Non !

— C'est pas merveilleux ? a pépié Valérie. Deux nouveaux bébés.

Maintenant, mon père était debout.

— Des bébés ? Qui va avoir des bébés ?

— Stéphanie, a répondu Valérie. Elle va avoir un bébé et elle se marie !

Mon père ne comprenait rien. Il a regardé autour de lui. Pas de Joe. Pas de Ranger. Ses yeux se sont posés sur Diesel.

— Pas le cinglé ! a-t-il commenté.

Diesel a soupiré.

Mon père s'est tourné vers ma mère.

— Va me chercher le grand couteau à viande. Et qu'il soit bien aiguisé.

On a à nouveau sonné à la porte. Lula et Connie sont arrivées avec le gâteau. C'était une énorme pièce montée à trois étages avec un couple de mariés posé au sommet.

— On a trouvé le gâteau parfait ! a annoncé Lula. Mary Beth Krienski a eu la pétoche et a annulé son mariage ce week-end. On l'a eu avec une promo incroyable. Tasty Pastry s'appropriait à le balancer à la poubelle. On est arrivées juste à temps.

— C'est un cake fourré au citron, a précisé Connie.

— Posez le gâteau sur la table de la salle à manger, a suggéré mamie. Je suis bien pour les photos ? Mes cheveux, ça va ?

Des photos ! Val voudrait des photos de son mariage.

— Je n'ai pas pensé à amener d'appareil photo, ai-je avoué.

</

— J'ai du mal à respirer, a-t-il marmonné.
— Je suis pressée de me marier, ai-je crié.
— Il faut qu'on signe des papiers, m'a expliqué Annie. Albert, signez ici en tant que témoin. Et Valérie. Et Stéphanie, ici.

J'ai regardé Diesel signer.

— Juste Diesel ? lui ai-je demandé. Pas de nom de famille ?
— C'est tout ce que j'ai. Je m'appelle Diesel, c'est tout.
— Je dois aller aux toilettes, a annoncé Albert.
— Non ! lui ai-je crié. Il va falloir te retenir. Tout le monde en place. Valérie, tu te mets à côté de moi. Et Albert, tu vas à côté de Diesel.

Le juge de paix s'est mis au travail. Il a sorti son petit livre pour commencer la cérémonie.

Lula a pris une photo et ma mère s'est mise à pleurer.

Albert était cloué sur place, le visage livide mais parsemé de plaques rouges. Diesel l'a attrapé par le dos de son veston et l'a tiré à côté de lui. On s'est donc retrouvés tous les quatre en rang d'oignons.

— Êtes-vous prêts à commencer ? a demandé le juge de paix.
— Oui, ai-je répondu, mais on doit changer de place. En réalité, c'est le mariage de Valérie et Albert.

L'intéressé est tombé à genoux et Diesel l'a remis debout, il n'avait pas lâché le veston d'Albert.

Le juge de paix a commencé à lire son script.

— Chers...

— Passez tout de suite à la partie où on doit dire « oui », lui ai-je conseillé.

Le juge a tourné quelques pages de son manuel.

— Je vais être malade, a annoncé Albert.

— Reprends-toi, mec, lui a ordonné Diesel.

Albert est de nouveau tombé à genoux.

— Je ne supporte pas les mariages, a-t-il gémi.

— Tu allais très bien quand tu pensais que c'était *mon* mariage, lui a rappelé Diesel. Fais juste semblant que c'est le mien.

— Je ne suis pas comme la plupart de femmes.

— Sans blague ? a répliqué Diesel.

Il a changé de main pour tenir Albert.

— On peut continuer ? Ce mec commence à devenir lourd.

— Tu m'épouserais vraiment ? ai-je demandé à Diesel.

— Pas pour toujours mais pour une nuit, ça pourrait être marrant.

Mon Dieu.

— Je ne comprends rien, est intervenu mon père. Qui se marie ?

— Albert et Valérie, ai-je répondu.

Je me suis tournée vers Albert.

— Voilà le choix qui s'offre à toi : tu continues la cérémonie avec les yeux ouverts ou je sors mon Taser et tu continues avec les yeux fermés et le corps qui tressaille sur le sol. Ma sœur est à nouveau enceinte et je ferai tout ce qu'il faut pour qu'elle se marie.

Albert avait la bouche ouverte et le regard vague. Il ne répondait rien.

— J'interprète ça comme le choix de garder les yeux ouverts, ai-je poursuivi. Commencez à lire, ai-je ordonné au juge de paix. Et dépêchez-vous.

— Acceptez-vous de prendre... a commencé le juge à Albert.

— Oui ! avons-nous répondu, tous en cœur.

— Moi aussi, a ajouté Valérie.

Valérie et Albert étaient mariés.

— Coupons le gâteau, a suggéré Lula.

Mamie est arrivée avec un couteau à gâteau et nous nous sommes réunis autour de la pièce montée. Elle était magnifique, même si Bob avait mangé le glaçage d'un côté.

— C'est mieux comme ça, a observé mamie. D'habitude on a le choix entre l'aile ou la cuisse, ici, c'est avec ou sans glaçage.

J'ai couru jusqu'à la salle de bains à l'étage à la recherche de baume apaisant.

Diesel m'a rejoint

l'ai changé en crapaud.

On a sonné et j'ai entendu mamie trotter jusqu'à la porte.

— Stéphanie, a-t-elle crié au bas de l'escalier. Il y a un livreur de fleurs avec plusieurs bouquets pour toi. Il prétend que deux d'entre eux devaient aller à ton appartement mais je lui ai dit que tu les prendrais ici.

Je suis descendue, Diesel sur mes talons, et j'ai reçu trois boîtes des mains de mamie.

La première contenait une rose rouge aux pétales parfaits et à longue tige. Il n'y avait pas de trace d'expéditeur.

La deuxième abritait une douzaine de roses jaunes. Le message sur la carte annonçait : « Avec tout mon amour, Joe. »

La troisième contenait un bouquet de marguerites. La note, écrite à la main, disait : « La Saint-Valentin est nulle, d'habitude. »

Pas cette année, en tout cas, ai-je pensé.

J'ai senti un baiser se poser sur ma nuque. Je me suis tournée vers Diesel mais il n'était plus là. Il ne restait qu'un morceau de gâteau posé à mon attention sur une marche de l'escalier.

POCKET N° 19274



« Stéphanie Plum
a de l'humour, de
la spontanéité,
du bagou, de
la rancune. Du
charme, quoi ! »

Dinah Brand
Lire

Janet EVANOVICH
LA PRIME

Plus de boulot, plus de voiture, pas un sou en poche... Dans l'espoir de trouver un job, Stéphanie Plum se rend chez son cousin Vinnie. Quand elle ressort du bureau, elle est chasseuse de primes. Enfin, à l'essai. Et sa première proie n'est autre que Joe Morelli, accusé de meurtre. Le type qui, à intervalles réguliers, débarque dans sa vie pour la lui bousiller.

Retrouvez toute l'actualité de Pocket sur :
www.pocket.fr

POCKET N° 19274



*Un nouveau défi
pour Stéphanie
Plum, chasseuse
de primes hors
pair...*

Janet EVANOVICH
**JAMAIS DEUX
SANS TOI**

Nouvelle mission pour Stéphanie Plum : mettre la main sur Kenny Mancuso, un vrai coriace, impliqué dans une affaire de trafic d'armes, et qui lui expédie des colis très spéciaux. Pendant ce temps, des cercueils disparaissent des pompes funèbres. Sur ce coup-là, l'aide de mamie Mazur, fine connaisseuse des funéraires, pourrait être précieuse.

Retrouvez toute l'actualité de Pocket sur :
www.pocket.fr

POCKET N° 19274



*Mission impossible :
retrouver le
marchand de
glace!*

Janet EVANOVICH
**À LA UNE, À LA
DEUX, À LA PROIE**

Cette fois-ci, Stéphanie doit ramener devant les tribunaux Oncle Mo, le marchand de glaces et de bonbons, un saint homme adulé par au moins trois générations. De quoi se mettre toute la ville à dos ! Heureusement, Stéphanie a plus d'un ami dans son sac : Morelli, le flic de son cœur, Lula, apprentie chasseuse de primes, et l'énigmatique Ranger, son séduisant mentor...

Retrouvez toute l'actualité de Pocket sur :
www.pocket.fr

JANET EVANOVICH

Américaine, Janet Evanovich est originaire de South River dans le New Jersey. Au terme de quatre années d'études en arts plastiques, elle a renoncé à la peinture et commencé à écrire, tout en travaillant comme secrétaire intérimaire. En 1996, elle a publié, en France, son premier roman, *La Prime*, qui est immédiatement salué par la critique et plébiscité par le public. Suivront une vingtaine d'autres titres mettant en scène avec le même humour décapant la célèbre chasseuse de primes, Stéphanie Plum. Ses romans sont traduits dans 27 langues et l'auteur a déjà vendu plus de 75 millions de livres à travers le monde. *La Prime* a fait l'objet d'une adaptation cinématographique en 2012, *Recherche bad boys désespérément* avec Katherine Heigl dans le rôle titre.

Retrouvez toute l'actualité de Janet Evanovich sur :

www.evanovich.com

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



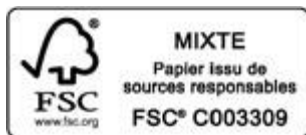
et sur
www.pocket.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titres originaux :
VISIONS OF SUGAR PLUMS
PLUM LOVIN'



Pocket, une marque d'Univers Poche, est un éditeur qui s'engage pour la préservation de son environnement et qui utilise du papier fabriqué à partir de bois provenant de forêts gérées de manière responsable.

Une Plum sous le sapin
© 2002, Evanovich, Inc.

Recherche Valentin désespérément
© 2007, Evanovich, Inc.

© Pocket, un département d'Univers Poche, 2013,
pour la présente édition

Illustrations de couverture : Arthur de Pins

ISBN : 978-2-823-80987-9

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo